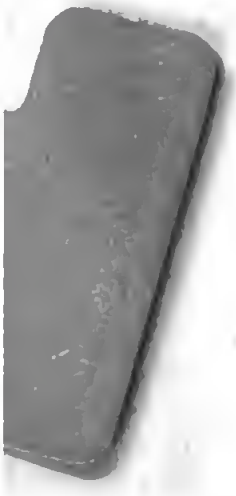


Digitized by Google

TRAICTEZ PHILOSOPHIQVES.

PAR LE Sr D. V. Pr. Pr. au Parl. de Pr.

A PARIS,
CHEZ ABEL L'ANGELIER, AV PREMIER PIL. DE LA GRAND' SALLE DV PALAIS.

M. D C VI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Digitized by Google

TRAICTEZ PHILOSOPHIQVES.

De la Philosophie.
Traicté de la constance.
Exhortation à la vie ciuile,
Le Manuel d'Epictete.
Les responses d'Epictete.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à Abel l'Angelier Marchand Libraire iuré en l'Vniuerſité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer *le Recueil des Harãgues, traictez & Arreſts du Sr du Vair, Pr. Pr. au Parl. de Pro.* Et ſont faites treſexpreſſes defenſes à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer ny vẽdre deſdits liures, partie ou portion d'icelle, ny extraire quelque piece ou tout, en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, ſinon de ceux qu'aura imprimé ledit l'Angelier, iuſques au temps & terme de ſix ans, ſur peine de mille eſcus d'amende, moitié applicable au Roy, & l'autre moitié audit l'Angelier, & de confiſcation de tous les liures qui ſe trouueront: outre voulons qu'en mettant ce preſent extraict des Priuileges au commencement ou à la fin deſdits liures, il ſoit tenu pour deuëment ſignifié, comme plus amplement eſt declaré és lettres Patentes, donnees à Paris le 22. iour de Mars 1606.

Signé,

Par le Roy en ſon Conſeil,

RENOVARD.

LA PHILOSOPHIE MORALE DES STOIQVES.

IL n'y a rien au monde qui ne tende à quelque fin. Les choſes meſmes inſenſibles s'auancent ce ſemble, & s'accommodent à l'vſage auquel elles ſont propres, & y eſtant appliquees, monſtrent quelque aggrément, & ſemblent reſſentir la perfection de leur eſtre. Les choſes qui ont action, s'y meuuent d'elles meſmes, tellement que nous voyons, & tous les animaux en general, & chacun d'eux en ſon eſpece, ſuiure auec ardeur & contention, ce pourquoy ils ſont nez, & ſe reſiouïr euidemment en la iouyſſance de ce qu'ils cherchent, quand ils l'ont trouué. Que fera donc l'homme, à qui la nature outre l'inclination qu'ont les choſes mortes a donné les ſens, outre les ſens,

qu'ont les autres animaux, a donné le diſcours & la raiſon, pour cognoiſtre & choiſir de ce qui ſe preſente ce qui eſt plus excellent, & plus propre à sõ vſage? Ne pouuons-nous pas conclurre qu'il a ſa fin, qui luy eſt propoſee comme vn dernier but, à laquelle tendent ſes actions, & que comme l'heur de toutes choſes eſt leur perfection, & la perfection la ioüiſſance de la fin, auſſi la felicité de l'homme conſiſtera en l'acquiſition & iouïſſance de ce qui luy eſt propoſé, & à quoy tendent ſes actions? Or la fin de l'homme, & de toutes ſes penſées & de tous ſes mouuemens, c'eſt le bien. Et de faict, il n'y en a pas vn entre vous, pour ſi differends que vous ſoyez d'humeur & de vacation, qui ne deſire le biẽ, & ne fuye le mal, & qui interrogé pourquoy il faict cecy ou cela, ne reſponde que c'eſt pource qu'il penſe bien faire. Et ores qu'en nos actions, il s'en trouue beaucoup plus de mauuaiſes que de bonnes, ſi eſt-ce que la generale intention qui nous conduit eſt touſjours de paruenir au bien. Mais comme celuy qui tire au bur, ſi ſa viſee eſt empeſchee, ou par la maladie de l'œil, ou par le vice de l'air, ou s'il prend vne choſe pour l'autre, quelque deſir qu'il ait de le toucher, il ne peut qu'il ne s'en eſloigne: auſ-

si nous, pour ne pas bien cognoistre où est ce en quoy consiste nostre bien, & prendre souuẽt ce qui est autour de luy pour luy-mesme, nous eslongnons fort nos actions particulieres de nostre generale intention. Le bien en verité n'est pas exposé icy en veuë à tout le monde: la nature n'en a semé çà bas que de foibles estincelles, qui toutesfois appliquees purement à nos esprits, s'enflamment en vne pure lumiere, & le font cognoistre tel qu'il est. Il le faut donques chercher & nous le trouuerons; & le trouuant nous le recognoistrons. Car comme le vray se presentant à nostre entendement, y est receu auec vn grand contentement, aussi le bien se presentant à nostre volonté, y sera recueilly auec grand plaisir, comme son naturel obiect. Ie pense que pour definir proprement le bien, on peut dire que ce n'est autre chose, sinon l'estre & l'agir selon la nature. Elle est si sage maistresse, qu'elle a disposé toutes choses au meilleur estat qu'elles puissent estre, & leur a donné le premier mouuement au bien, & à la fin qu'elles doiuent chercher, de sorte que qui le suiura, sans doute l'obtiendra.

Or naturellement l'homme doit estre composé de façon, que ce qui est de plus excellent en luy y commande, & que la raison

vſe de tout ce qui ſe preſente, ſelon qu'il eſt plus ſeant & plus à propos. Le bien doncques de l'homme conſiſtera en l'vſage de la droicte raiſon, qui eſt à dire en la vertu, laquelle n'eſt autre choſe que la ferme diſpoſition de noſtre volonté, à ſuiure ce qui eſt honneſte & conuenable. Nous ne trouuerous perſonne qui n'aduouë cela pour bien, mais beaucoup en trouuëronsnous, qui diront qu'en cela ſeul ne peut pas conſiſter le bien de l'homme, & qu'il luy faut vn corps ſain & diſpos, des commoditez, ſans leſquelles la vie ne peut pas ſubſiſter, au moins ne peut-elle pas eſtre heureuſe. Mais ſi ce que nous auõs poſé au commencement eſt vray, & que la fin de chaque choſe ſoit ſon bien, & ſon bien ſa fin, & que ces deux choſes ſe conuertiſſent tellement l'vne en l'autre, que l'vne ne puiſſe eſtre que l'autre ne ſoit, on ne peut dire que ny la ſanté, ny le corps ſoient le bien de l'homme, veu qu'elles ne ſont point ſa fin: car il ne les poſſede que pour s'en ſeruir à autre choſe, & la plus-part du temps, il eſt malheureux auec tout cela: ſinon que l'on vouluſt aduoüer pour heureux, ceux à qui les richeſſes & la ſanté ſeruent, comme elles ſont à beaucoup, à nourrir leurs vices, & fomenter leurs paſſions. Elles ſeruent, dira-

on, pour y paruenir, ce ſont des moyens diſpoſez, ſans leſquels on ne peut arriuer à ce bien principal, & par conſequent comme neceſſaires à ſon acquiſition, doiuent auſſi eſtre reputees biens. Pour reſpondre à cela, ie diray que c'eſt tres-mal & tres-improprement parler, que d'appeller bien ce qui ſert pour acquerir le bien, & ce qui eſt le ſujet & la matiere du bien. Car la vertu, que nous auons monſtré eſtre le vray bien, eſt de telle nature qu'elle ſe ſert indifferemment de choſes contraires, & fait du bien auec la pauureté, comme auec les richeſſes, auec la maladie, comme auec la ſanté. Nous loüons celuy qui ſupporte l'indigence auec patience, la maladie auec conſtance, comme nous faiſons l'autre qui donne liberalement ſes biens, qui trauaille honneſtement en ſanté. Tellement que ſi vous voulez appeller bien les richeſſes, pource qu'elles ſeruent à la vertu, appellez auſſi la pauureté bien : car elle y ſert, voire dauantage. Or d'appeller de meſme nom des choſes ſi contraires, il n'y auroit apparence quelconque. Donques toutes ces choſes demeureront comme indifferentes, qui ſont renduës bonnes ou mauuaiſes, ſelon que l'eſprit de l'homme en ſçait biẽ vſer, & ſans leſquelles il ne laiſſe pas de pouuoir paruenir à ſa fin, qui eſt d'eſtre

composé ſelon la droicte raiſon, & bien vſer de tout ce qui ſe preſente, & par conſequent de iouyr de ſon bien. Si nous voulons bien cognoiſtre en quoy conſiſte noſtre bien, regardons en nous ce qui le cherche. Car il faut qu'il ſoit le bien de céſte partie là. Rien ne cherche le bien d'autruy, ſinon qu'il ſoit conjoint au ſien. Or n'y a-il nul doute qu'en nous le principe & mouuement de nos actions ne ſoit l'entendement & la volonté, le bien doncques que nous cherchons doit eſtre leur perfection, leur repos & leur contentement. Que ſi nous y mettons les richeſſes & la ſanté, & que nous les eſtimions nos biens, & par conſequent maux leurs contraires : que faiſons-nous autre choſe que de declárer que nous ne pouuons auoir d'heur en ce monde, & que noſtre eſprit eſt icy vne gehenne perpetuelle ? Car il aura touſiours deuant les yeux la mort & la douleur, que vous eſtimez maux, deſquels l'vn luy eſt ſouuent preſent, l'autre le menace touſiours. Si ce ſont maux, la crainte en eſt iuſte, s'il eſt touſiours en crainte, comme ſera-il heureux? Confeſſons donques ou que l'homme n'a point de bien propoſé en ce monde, auquel il puiſſe paruenir, ou que ce bien là depend entierement de la vertu. Il faut que la fin que l'on propoſe aux choſes

soit proportionnee à leur force, autrement si elle leur estoit impossible, au lieu d'estre leur bien, elle seroit leur tourment. Ce seroit le trauail des Danaïdes, qui rempliſſent des vaiſſeaux percez, Si de toutes les sciences il n'y en a pas vne qui se propose vne fin, à laquelle elle ne puisse paruenir par ses preceptes, penserons nous que la nature, qui est la mere des arts & des sciences, eust proposé à l'hõme, qui est son chef-d'œuure, vne fin qui soit hors de sa puissance? la volonté, disons-nous, est ce qui cherche nostre biẽ: le vouloir bien reglé, ne veut que ce qu'il peut: il ne s'empeschera donc point de ce qui n'est point en nostre puissance, comme d'auoir de la santé, des richesses, des honneurs. Si en cela consistoit nostre biẽ, il n'y faudroit plus employer le discours ny la volonté, il le faudroit chercher par vœux & par souhaits: car c'est chose qui despend de Mille accidens qui ne se peuuent preuoir, qui ne sont point en nostre puissance, & dont la fortune est la maistresse. Quelle apparence y a-il, ie vous prie, que la nature ait creé l'homme le plus parfait de tous ses ouurages, pour faire en sorte que son bien, qui doit estre sa perfection, despende non seulemẽt d'autruy, mais de tant de choses qu'il ne les peut iamais esperer toutes

fauorables, & qu'il ſoit là perpetuellement beant comme vn Tantale apres les eaux? La nature vous offre pour bien, d'auoir l'eſprit diſpoſé à vſer des choſes qui vous sõt preſentees, & vous paſſer de celles que vous ne pouuez auoir. Aimez-vo⁹ mieux courir à la Fortune, & attendre de ſa main trompeuſe voſtre bien, que de le vous donner vous-meſmes? C'eſt vne loy diuine & inuiolable, publiee dés le commencement du monde, Que ſi nous voulõs auoir du bien, il faut que nous nous le dõnions nous-meſmes. La nature en a mis le magazin en noſtre eſprit, portõs y la main de noſtre volonté, & nous en prendrons telle part que nous voudrons. Si elle eſt droicte & bien reglee, elle tournera tout à bien, comme Midas tournoit en or tout ce qu'il touchoit. Nous ne trouuerons accidẽt ſi faſcheux en noſtre corps ny en nos richeſſes, dont nous ne tirions du repos & du contentement d'eſprit. Que ſi nous pouuons contenter celuy-là, nous auons trouué noſtre fin. Car quand bien nous voudrions tant relaſcher de la ſeuerité de ceſte ſecte, ue de confeſſer que le corps ou les biens, qui ne ſont que les inſtrumens de la vie, fiſſent partie de l'homme, & peuſſent par leur qualité alterer celle de l'ame, ſi ne deurions-nous iamais aduoüer que la perte

qui ſe fait, ou és biẽs ou és corps, empeſchaſt l'heur & la felicité de l'homme, quand l'eſprit iouït de ſon bien & de ſon contentement. Des choſes qui ſont compoſees de pluſieurs parties, la plus noble dõne le nom, & la loy aux autres, & de la qualité de celle-là denomme l'on le reſte. Qui doutera doncques quand l'eſprit ſera heureux, que tout l'homme ne le ſoit? Ainſi dit-on que la republique eſt heureuſe apres vne grande victoire, bien qu'elle y ait perdu quelques-vns de ſes citoyens: pource que ſon heur ſe meſure en la perſonne de l'eſtat ou du Prince, au bien & ſeruice duquel tout le reſte ſe doit accommoder. De ſorte que les particuliers meſmes ſe glorifient de leurs playes, les aiment & les vantent quand ils les ont receuës pour conſeruer l'eſtat ou le ſouuerain. Voudrons-nous donc donner au corps vn autre ſentiment, ou autre deſir que celuy par lequel il rapporte au contentement de l'eſprit tout ce qui luy arriue? Voudrons-nous tellement attacher noſtre ame au corps, que ſon bien ſoit eſclaue dans ſes membres, & depende d'eux? que ſelon qu'il ſera bien ou mal diſpoſé, qu'il faille que l'eſprit s'en ſente, & qu'il ſe die heureux ou malheureux? Si la nature euſt voulu que l'heur & la perfection de l'homme deſpendiſt de ſon corps & de ſes

biens,elle euſt dõnéà tous de meſmes corps, à tous de meſmes biens, car cela faiſant partie de leur nature euſt deu eſtre ſemblable en tous,& paſſer de l'eſpece en l'indiuidu: mais au contraire les ayans tous rendu de fort differente cõdition, & pour le corps,& pour les biens, elle leur a à tous donné vne ſemblable puiſſance de bien vſer de leurs corps & de leurs biẽs quels qu'ils ſoient:de ſorte que l'action de l'eſprit ſe peut rendre auſſi glorieuſe & auſſi honorable en vne façon qu'en l'autre:Voire quaſi ſon excellence reluit d'auantage,& merite plus de los,quãd deſtitué d'inſtruments, il paruient neantmoins de ſoymeſme à ſa fin. Ainſi à mon aduis,eſtimeriez vous d'auantage vn patron de nauire, qui au trauers des flots & des tempeſtes meneroit à port vn vieil vaiſſeau tout creuaſſé, deſgarny de voiles & de cordages,que celuy qui y auroit cõduit vn nauire tout neuf,bien eſquippé de toutes choſes,ayãt le vent en pouppe, & la maree fauorable.Nous cõclurrons donques par là ce propos,que puiſque l'heur de l'homme depend de ſon bien,que ſon biẽ eſt de viure ſelõ ſa nature,que viure ſelon ſa nature,c'eſt de n'eſtre point troublé de paſſions, & ſe comporter enuers toutes choſes qui ſe preſentent ſelon la droicte raiſon;il nous faut pour eſtre heureux purger noſtre eſprit des

passions,& apprendre comme nous nous deuons affectionner enuers ce qui se presente. Or ce qui peut le plus pour nous mettre en ce chemin,& nous apprẽdre à auoir les mouuemens de l'esprit droicts,& la volõté reiglee par la raison,c'est la Prudence,qui est à mon aduis & le cõmencement, & la fin de toutes les vertus. Car nous faisant exactement,& au vray cognoistre la cõditiõ & qualité des choses qui s'offrent à nous, elle nous apprend ce qui est selõ la nature ou non, ce que nous deuons suiure ou fuïr. Elle nous oste les fausses opinions qui nous troublent, nous rend nos naturelles affections, & à sa suite viennent toutes les autres vertus,desquelles elle est la mere,la nourrice, & la garde tout ensemble. O que la vie de l'hõme seroit heureuse,si elle estoit tousiours conduite par ceste guide-là! Mais helas!d'autant que ceste vertu est belle, d'autant est-elle rare. Elle est en nos esprits comme les veines d'or en la terre,qui se treuuent en peu d'endroicts. C'est à mon aduis ce grand,ce magnifique, & impenetrable bouclier que Vulcain forgea pour Achille, & dans lequel il graua le ciel,la terre,l'Oceã, les nuës, les astres,les foudres, les villes,les armees, les cõcions, & les cõbats, brief tout ce qui se peut voir au monde:ayant par là voulu faire entẽdre, que la cognoissãce des choses

rend l'eſprit de l'homme plus inuulnerable que le bouclier ne fait ſon corps. Mais comme Achille alla à l'eſcole de Chiron pour ſe rendre capable de porter ce bouclier, auſſi vous faut-il venir à celle de la Philoſophie pour ſçauoir vſer de la Prudence, ſi nous l'eſcoutons, elle nous enſeigne que la Prudence a deux vſages, l'vn, de nous auancer au bien, & l'autre de reculer le mal de nous. Mais pource que nous n'apportons pas à la Philoſophie noſtre eſprit net, ains deſ-ja mal diſpoſé & occuppé de faſcheuſes & populaires humeurs, & que nous y venons comme au medecin, il faut que nous facions cõme ceux qui penſent les playes, leſquels auant qu'y mettre aucun appareil, en tirent les corps eſtranges, & que nous commencions par oſter de nos eſprits les paſſions qui s'y eſleuent, & eſblouïſſent de leur fumee l'œil de la raiſon. Autrement les preceptes des meurs & ſaines affections ne profiteroient non plus à noſtre ame, que l'abondance des viandes à vn corps impur, que vous offenſez d'autant plus, que plus vous le nourriſſez. Nous appellons paſſions vn mouuement violent de l'ame, en ſa partie ſenſitiue, qu'elle faict ou pour ſuiure ce qui luy ſemble bon, ou fuir ce qui luy ſemble mauuais. Car bien qu'il n'y ait qu'vne ame en nous, cauſe de noſtre vie, & de toutes

nos actions, laquelle eſt toute en tout, & toute en chaſque partie; ſi a-elle des puiſſances merueilleuſement differentes, voire contraires les vnes aux autres, ſelon la diuerſité des vaiſſeaux & inſtrumens où elle eſt retenuë, & des objects qui luy ſont propoſez. En vn endroit elle fait croiſtre, en l'autre elle remuë, en l'autre elle ſent, en l'autre elle deſire, en l'autre elle imagine, en l'autre elle ſe ſouuient, en l'autre elle diſcourt: ne plus ne moins que le ſoleil qui tout vn en ſon eſſence, departant ſes rayons en diuers endroicts, eſchaufe en vn lieu, & eſclaire en l'autre, fõd la cire, ſeiche la terre, diſſipe les nuës, tarit les eſtancs. Quand les parties où elle eſt encloſe ne la retiennent & occupent qu'à proportion de leur capacité, & ſelon qu'il eſt neceſſaire pour leur droit vſage, ſes effects ſont doux, benins & bien reiglez: mais quand au contraire les parties prennent plus de mouuement & de chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'alterent & deuiennent dommageables, comme les rayons du ſoleil, qui vagans à leur naturelle liberté, eſchaufent doucement & tiedement; s'ils ſont recueillis & reünis au creux d'vn miroir ardent, bruſlent & conſument ce qu'ils auoient accouſtumé de nourrir & viuifier. Or la nature a donné au ſens cette force & cette puiſſance tiree de

l'ame, de s'appliquer aux choſes, en tirer les formes, & les embraſſer ou reietter, ſelon qu'elles leur ſemblent agreables ou faſcheuſes, & qu'elles conſentent ou s'accordent à leur nature. Et ce pour deux raiſons. L'vne afin qu'ils fuſſent comme les ſentinelles du corps, & qu'ils veillaſſent pour ſa conſeruation: l'autre & la principale, afin qu'ils fuſſent comme les meſſagers & couriers de l'entendement, & partie ſouueraine de l'ame, & pour ſeruir de miniſtres & d'inſtrumẽs au diſcours & à la raiſon. Mais leur donnant cette puiſſance, elle leur a auſſi preſcrit ſa loy & ſon commandement, qui eſt de ſe contenter de recognoiſtre, & donner aduis de ce qui ſe paſſe, ſans vouloir entreprendre de remuer les plus hautes & plus fortes puiſſances, & mettre tout en à l'arme & confuſion. Car en vne armee ſouuent les ſentinelles pour ne ſçauoir pas le deſſein du chef qui leur commande, peuuent eſtre trompees & prendre pour ſecours les ennemis deſguiſez qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent à leur ſecours: auſſi les ſens pour ne pas cõprendre tout ce qui eſt de la raiſon, ſont ſouuent trõpez par l'apparence, & iugẽt pour amy, ce qui nous eſt ennemy. Quand ſur ce iugemẽt, & ſans attendre le commandement de la raiſon, ils viennent à remuer la

puiſſance concupiſcible & l'iraſcible, ils font vne ſedition & vn tumulte en noſtre ame, pendãt lequel la raiſon n'y eſt non plus ouïe, ny l'entendement obey, que la loy ou le magiſtrat en vn eſtat troublé de diſſenſion ciuile. Or en ce trouble les paſſions qui mutinẽt noſtre ame & troublent le repos de noſtre eſprit, s'eleuent premierement en la partie concupiſcible, qui eſt à dire, à l'endroit où l'ame exerce cette faculté d'appeter ou reietter les choſes qui ſe preſentent à elle, comme propres ou contraires à ſon aiſe, ou à ſa conſeruation. Elles s'eſmeuuent donques ſur l'apparence ou d'vn bien ou d'vn mal. Si c'eſt d'vn bien preſent, & dont elle entre en iouïſſance, nous appellons ce mouuement là plaiſir ou volupté, ſi c'eſt qu'il ſoit à venir, & que nous en ſoyons eſlongnez, nous l'appellons deſir; ſi c'eſt d'vn mal preſent, & dont nous reſentions deſia l'incommodité & le deplaiſir, & en ce que nous en ſommes eſmeus vers autruy, nous nommons haine ou horreur, en ce que nous en ſommes eſmeus vers nous-meſmes, nous les nommõs faſcherie. Si ceſte faſcherie eſt à l'occaſion de ce qui nous touche, nous l'appellons douleur, ſi à l'occaſion du mal d'autruy, pitié, ſi à l'occaſion d'vn apparent bien où nous pretendions part, ialouſie, finõ, enuie. Si c'eſt d'vn mal à venir, nous

l'appellons crainte. Voilà la premiere bande des ſeditieux qui troublent le repos de noſtre ame, deſquels encores que les effects ſoient tres-dangereux, ſi ne ſont-ils pas à beaucoup prés, ſi violens que de ceux qui les ſuiuent. Car ces premiers mouuements-là formez en ceſte partie, par l'obiect qui ſe preſente, paſſent incontinent en la partie iraſcible, qui eſt à dire en cet endroit où l'ame cherche les moyens qu'elle a d'obtenir ou euiter ce qui luy ſemble bon ou mauuais. Et lors, tout ainſi comme vne roüe qui eſt deſia eſbranlee, venant à receuoir vn nouueau mouuement, va auec vne grande viſteſſe; auſſi l'ame deſia eſmeuë de la premiere apprehenſion, adiouſtant vn ſecond effort au premier, ſe manie auec beaucoup plus de violence qu'auparauant, & ſouſleue des paſſions bien plus puiſſantes & plus difficiles à dompter, d'autant qu'elles ſont doubles, & ja accouplees aux premieres, ſe liant & ſouſtenant les vnes les autres par vn mutuel conſentement. Car les premieres paſſions qui ſe formẽt ſur l'obiect du bien apparant, entrant en conſideration des moyens de l'acquerir, excitent en nous ou l'eſpoir ou le deſeſpoir: & celles qui ſe forment ſur l'obiect du mal, font naiſtre la peur & le courroux. Leſquelles quatre paſſions ſont eſtrangement fortes & violentes, & renuerſent

renuerſent entierement la raiſon qu'ils trouuent deſia eſbranlee. Voila à mon aduis les vents d'où naiſſent les tempeſtes de noſtre ame. La cauerne dont ils ſortent, n'eſt, cõme ie vous ay deſia dit, que la fauſſe opinion que nous auons que les choſes qui ſe preſentẽt à nous ſont bonnes ou mauuaiſes. Car leur attribuant ceſte qualité, qu'elles n'ont point, nous les fuyons ou recherchons auec vehemence, & de là naiſſent nos paſſions. Doncques pour eſtouper ceſte cauerne, aſſeurer le repos de noſtre ame, & empeſcher qu'elle ne s'esbranle autrement qu'elle ne doit, ſouuenons-nous de ce que nous auons prouué au commencement de ce diſcours. Que le bien de l'homme, & la perfection de ſa nature cõſiſte en vne droicte diſpoſition de ſa volonté à vſer des choſes qui ſe preſentẽt ſelon la raiſon; & ſon mal au contraire en vne vicieuſe & deſreiglee diſpoſition, d'en abuſer. Car auec la premiere il fera ſon profit, receura du contentement de tout ce qui luy pourra arriuer, & s'eſtablira vn repos d'entendement ferme & immobile comme vn rocher parmy les flots. Et auec la ſeconde, tout ce qui luy ſuruiendra luy nuira, & tournera à ſon dommage & tourment. Or ceſte diſpoſition de volonté eſt en noſtre puiſſance, & par conſequent noſtre bien & noſtre mal. Quand dõ-

ques il ſe preſentera à nous quelque obiect, afin que nous ne nous en troublions point comme d'vn bien ou d'vn mal qui nous ſuit, regardõs ſi c'eſt choſe qui ſoit en noſtre puiſſance ou non. S'il eſt en noſtre puiſſance, il nous peut eſtre ou biẽ ou mal. Mais en ce cas nous ne nous en deuons nullement paſſionner : car tenant noſtre volonté droicte nous le rendons bien, & le conſeruons tel. S'il eſt hors de noſtre puiſſance, il ne nous eſt ny biẽ ny mal & par conſequent nous ne le deuõs ny chercher ny fuïr. Nous auons en noſtre puiſſance, l'approuuer, l'entreprendre, le deſirer, & le fuïr, & en vn mot toutes nos actiõs. Car noſtre volonté a la force & l'authorité de les reigler & conduire par la raiſon, au lieu où elles doiuent paruenir pour noſtre bien. Comme de diſpoſer tellemẽt noſtre opinion qu'elle ne preſte conſentemẽt, qu'à ce qu'elle doit, & ce qui ſera examiné, ou par le ſens ou par le diſcours, qu'elle adhere aux choſes euidemment vrayes, qu'elle ſe retienne & ſuſpẽde és douteuſes, qu'elle reiette les fauſſes. De reigler tellement noſtre deſir qu'il ne ſuiue que ce qui eſt ſelon la nature, & ne fuïe que ce qui luy eſt contraire. Hors de noſtre puiſſance ſont noſtre corps, nos richeſſes, la reputation, & en vn mot tout ce qui ne depend point de noſtre volonté. Et cela, de

quelque façon qu'il nous arriue, n'eſt iamais contraire à noſtre nature, pource qu'aduenant ou par l'ordre vniuerſel & continuel des choſes, & entreſuitte ordinaire des cauſes; nous ne le deuons point trouuer eſtrange, ou aduenant par vne prouidence particuliere qui les fait ainſi arriuer, nous deuons ſçauoir que la nature nous y a aſſuiectis. Outre qu'elle nous a donne vne puiſſance en l'ame pour nous accommoder à tout ce qui nous ſuruiẽt de dehors, & en bien vſer: qui monſtre qu'elle ne nous a pas faict ſeulement propres à vne choſe, mais à tout ce qui ſe peut preſenter. Tellement que nous n'en deuõs rien, ny deſirer ny fuir, tant pource que c'eſt vne folle & vaine affection de vouloir ce que l'on ne peut, que pource que de quelque façon qu'il nous puiſſe arriuer, il nous peut eſtre bien, & ſuject de belles & loüables actions. Or ſi nous nous pouuons commander cela de ne rien deſirer, ny fuir de ce qui eſt hors de noſtre puiſſance, mais auec vne affection temperee, le receuoir ſelon qu'il aduient; nous ſerons exempts de toutes perturbations, nous ſerons libres, nous ſerons heureux, nous ne ſerons iamais fruſtrez de ce que nous aurons deſiré, nous ne ſerons iamais empeſchez en ce que nous aurons entrepris, nous ne haïrons perſonne, nous ne nous plain-

drons de perſonne, nous n'aurons peur de perſonne, nous ne nous courroucerons contre perſonne : car perſonne ne nous pourra faire mal. Si au contraire nous fuyons ou deſirons ce qui eſt hors de noſtre puiſſance, nous decherrons ſouuent de nos eſperances, & de nos ſouhaits, tomberons en ce que nous abhorrons, nous ſerons troublez, nous ſerons tourmentez. Il n'y a perſonne ſi mal aduiſé qui ne cõfeſſe, qu'il vaut mieux auoir ce que l'on deſire que d'en eſtre priué, eſtre exempt de paſſion que d'en eſtre troublé : qui niera doncques que ceſte reigle ne ſoit bõne, ſaine & naturelle, par laquelle nous obtenons tout ce que nous deſirons, ne deſirant que ce que nous pouuons ? Et par laquelle nous ne nous paſſionnons de rien, mettant le bien & le mal en noſtre puiſſance, nous dõnant l'vn, & reculant l'autre de nous quand nous voulons? Doncques en toutes choſes qui ſe preſenteront à nous, afin de n'en eſtre point troublez ny paſſionnez, conſiderons incontinent, ſi elles ſont en noſtre puiſſance ou non ; ſi elles ſont en noſtre puiſſance, tenons noſtre volõté droicte, pour les guider & conduire à leur vray & naturel vſage, & ce faisãt nous en receurons le bien : ſi nous trouuons qu'elles ne ſoient point en noſtre puiſſance, ne nous en eſmouuons point, & ayons touſ-

iours en main ce mot, comme vn tres-salutaire aduertissemẽt: Cela ne me touche point, c'est à dire, ce n'est ny mon mal ny mon bien: par consequent ie ne dois ny le chercher ny le fuir, mais selõ qu'il m'arriuera, m'y accommoder, & l'appliquer au meilleur vsage qui puisse estre. Que si nous nous sentons emouuoir d'auantage, & quelqu'vne des passions cy-dessus nõmees s'esleuer en nous, par l'object des choses qui sont hors de nostre puissance: considerons incontinent la nature de ce qui se presente, & à quelle fin elle nous est donnee: Puis examinons la passion à laquelle nous cõmençons à pancher, quels effects elle nous peut apporter: De là commençons à regarder en nous mesmes quelle vertu luy est opposee, & quelle puissãce la nature a mis en nous pour la reigler. Car cõme la passion vient de dehors dedans nous, & y entre auec l'image du subject qui s'offre, aussi la nature nous a remparé au dedans contre cet effort, d'vne puissance pour y resister, si nous nous en voulõs seruir. Pour fortifier ceste puissance ayons quelques beaux preceptes, & courtes sentences touchãt chasque passion, dont nous puissions couurir la raison, & arrester comme par vne tranchee, les premiers & soudains mouuemens de l'ame, qui la voudroiẽt forcer. Et pour rẽdre les preceptes plus forts

& plus difficiles à fauſſer, garniſſõs-les encore des beaux & loüables exemples de ceux qui ſe ſont genereuſement comportez en ſemblables occaſions. Car l'exemple de la vertu des autres eſt vn gage à la noſtre, & leur loüãge nous eſt vne exhortatiõ à leur reſſembler. Dõcques s'il s'y preſente quelque ſujet de volupté pour le corps, comme de viandes friandes & delicates, ſi toſt que nous nous en ſentirons eſmouuoir, repreſentons-nous que cela n'eſt point des choſes qui ſont en noſtre puiſſance, & par conſequẽt ny noſtre bien ny noſtre mal, ains choſes indifferentes. Ce ſont choſes que la nature nous a dõnees pour noſtre nourriture, dont l'vſage moderé entretient le corps, & le rend propre & habile inſtrument à l'eſprit: au contraire l'exces & le debort debilite le corps, luy apporte de grãdes & faſcheuſes maladies, qui ſont les ſupplices naturels de l'intẽperance. Si vne fois nous laſchons la bride à l'appetit pour ſuiure l'abondance ou la delicateſſe, nous ſerons en perpetuelle peine: les choſes ſuperfluës nous deuiẽdront neceſſaires: noſtre eſprit deuiendra ſerf de noſtre corps: nous trouuerons que nous ne viurõs plus que pour mãger. Il nous faut donc temperer ce plaiſir là par vn vſage moderé, & apprendre que la ſobrieté tient le corps ſain & l'eſprit pur. Et partant formons-

nous ceſte reigle d'vſer de viandes pour la neceſſité de noſtre nourriture, de ne nous pas accouſtumer à celles qui ſont delicates, de peur qu'en eſtant priué, noſtre corps en deuiẽne indiſpoſé, & noſtre eſprit faſché, au contraire vſer d'ordinaire des plus groſſieres tant pource qu'elles nous rẽdent plus forts & plus ſains, que pource qu'elles sõt plus aiſees à trouuer. C'eſt vne faueur dont nous deuõs remercier la nature, qu'elle a rendu les choſes neceſſaires pour noſtre vie, faciles à trouuer, & fait que celles qui ſont difficiles à auoir ne nous ſont point neceſſaires. I'admire certes la voix d'Epicure, mais ie voudrois qu'elle fuſt ſortie d'vne autre bouche, afin qu'vn ſi genereux mot ne fuſt point ſouïllé par les delices de ſes autres opiniõs: Mõ cœur, dit-il s'eſuanouït d'aiſe, mon corps treſſaut de plaiſir, de ce que cõtent de pain & d'eau, ie rejette toutes les autres delicateſſes. Puis qu'Epicure ſe glorifie de meſpriſer les delices, que doiuent faire les Stoïques? Ne doiuent-ils pas honorer & reuerer la ſobrieté, comme le fondement de toutes les autres vertus, comme celle qui eſtoufe les autres vices au berceau, & les ſuffoque en la ſemence? Les Curies & les Fabrices ont obtenu de belles victoires, mais elles ne ſont point ſi renommees que leur frugalité

Leurs faits d'armes ont bien asſeuré pour vn temps l'Eſtat Romain contre les ennemis eſtrangers, mais leur ſobrieté a eſté vne loy ſur laquelle ils ont formé l'eſprit & le courage de ceux qui ont depuis dõpté tout le mõde: les figues & les carrottes qu'ils prefererẽt aux richeſſes des Samnites, ont eſté trouuees de plus excellent gouſt à la poſterité que les delices d'Apicius ne furent en ſon ſiecle. Ces raiſons-là peuuẽt auſſi ſeruir au plaiſir exceſſif que nous prenons aux habillemens ou baſtimens, & autres choſes qui ne regardent que l'vſage du corps: car ſi nous ne moderons le contentement que nous y cherchons par la neceſſité naturelle, l'opinion nous emportera à vn precipice où nous ne trouuerons ny fonds ny riue. Par exemple, nous ferons nos ſouliers de velours, puis de drap dor, en fin de broderie de perles & de diamans, nous baſtirons nos maiſons de marbre, puis de iaſpe & de porphire. Obſeruons y donc ceſte reigle, que les habillemẽs ſoient ſuffiſans pour nous defendre du chaud & du froid, les baſtimens du vent & de la pluïe, & n'y deſirõs autre choſe, ſi nous l'y trouuons ne nous en eſmouuons point. Il ſemble que la raiſon ait plus de peine à ſe defendre du plaiſir que nous prenõs à la veuë & iouiſſance des choſes belles, que de celles dont nous venõs de parler.

Il ſemble que ce qui porte ſur le viſage les faueurs de la nature imprimees en vne rare & excellente beauté, ait quelque legitime puiſſance ſur nous, & que tournant nos yeux à ſoy, il y tourne auſſi nos affections, & les y aſſuiettiſſe malgré nous. Mais quoy? ſi nous faut-il ſouuenir que c'eſt choſe qui eſt hors de nous, que c'eſt vne grace que la nature à fait à ce qui l'a & non à nous: que c'eſt choſe dont l'vſage tourne auſſi toſt à mal qu'à bien: au bout de là, que ce n'eſt qu'vne fleur qui ſe paſſe de iour à autre, ce n'eſt quaſi que la couleur d'vn corps. Si vous vous laiſſez tranſporter à ceſte fieureuſe & furieuſe paſſion, où en ſerez-vous? vous ne ſerez plus à vous, voſtre corps aura mille peines à chercher le plaiſir, voſtre eſprit aura mille gehennes à ſeruir voſtre deſir. Quand ce deſir croiſſant ſera deuenu amour, ceſt amour croiſſant deuiendra fureur. Remparons-nous donc contre ceſte paſſion, & gardons de ne nous laiſſer piper à ſes appas. D'autant plus elle nous mignarde, d'autant plus deffions nous-en, & ſoyons de bonne heure aduertis qu'elle ne nous veut embraſſer que pour nous eſtrangler: elle ne nous propoſe la liberté & la licence, que pour nous aſſeruir: elle ne nous appaſte de miel, que pour nous ſaouler de fiel, elle nous propoſe vne

apparence de plaiſir qui paſſe en vn moment, & nous laiſſe vn regret qui demeure eternellement. Compoſons donc noſtre eſprit, de façon que recognoiſſant en la beauté la delicate main de la nature, nous la priſions comme nous faiſons le ſoleil & la lune, pour l'excellence qui y eſt. Que ſi la loy nous en permet quelque plus particuliere iouyſſance, que ce ſoit à la fin que la nature deſire, & ſans que nous perdions l'vſage de la raiſon, qui doit touſiours commander en nous: & nous ſouuenons touſiours que l'immoderé vſage de ce plaiſir, vſe le corps, amollit l'ame, & affoibliſt l'eſprit. N'en vſons point s'il eſt poſſible auant que d'eſtre mariez: car outre qu'il efface la pudeur en la ieuneſſe, il fait perdre la douceur qui ſe trouue en mariage à ceux qui n'en ont point vsé auparauant, qui eſt la ſoudure de l'amitié coniugale, & nous nourrit en la licence d'vn vague & deſreglé accouplement. Sur tout ne faiſons iamais pour paruenir à ce plaiſir, choſe qui ſoit deſhonneſte. Repreſentons nous les inconueniens qui ſont arriuez à ceux qui s'y ſont trop addonnez, deſquels les vns y ont perdu leur fortune, les autres la vie, les autres l'eſprit. Songeons au contraire, combien nous aurons plus de plaiſir de vaincre la vo-

lupté que de la poſſeder; & que la continence d'Alexandre a eſté trouuee plus belle & plus loüable par la poſterité, que les beaux & excellents viſages de la femme & des filles de Darius. Les yeux de Cleopatre ont triomphé de Ceſar & d'Antoine; & ceux d'Auguſte, de Cleopatre. Encores ceſte ſorte de volupté-là eſt-elle accompagnee de quelque plaiſir qui touche le corps, & ſemble-elle en cela aucunement naturelle: mais le deſir des biens & deshonneurs, & la delectation que nous auons à les poſſeder, n'a racine ſinon qu'en l'opinion. Ie ne ſçay qui nous a ainſi trompez à l'impoſitiõ des noms, d'auoir appellé bien, ce qui ne depẽd point de nous. Celuy-là a bien attaché noſtre heur à vn chable pourry, & ancré noſtre felicité dans vn ſable mouuant. Car qu'y à-il au monde ſi incertain & ſi inconſtant que la poſſeſſion de tels biens qui vont & viennent, paſſent & s'eſcoulent, comme vn torrent? Vrayement comme vn torrent, ils font du bruit à l'arriuee, ils ſont pleins de violence, ils ſont troubles, l'entree en eſt faſcheuſe, ils diſparoiſſent en vn moment, & quand ils ſont eſcoulez, il ne demeure que de la bourbe au fonds. O richeſſes, qui verroit auſſi bien la roüille des ennuis que vous engẽdrez dãs les cœurs des hommes, comme l'on voit l'eſclat

& la ſplendeur de voſtre or & de voſtre argent, vous ſeriez autant haïes comme vous aimees. Ceux qui vous aiment n'ont certes qu'vne vertu, c'eſt d'eſtre fort conſtant à celer leur peine, de peur de deſcouurir leur honte; que ſi leur ennuy auoit acquis liberté de ſe plaindre, comme la fortune pourroit-elle reſpondre aux accuſations de tant de gens, à qui elle a tant donné de maux ſous ce tiltre de biens? Ie penſe de vray qu'elle n'auroit qu'vne excuſe, qui eſt de les auoir donnees à ceux qui les deſiroient. Cognoiſſons doncques les richeſſes pource qu'elles ſont pour des preſẽs de la fortune, qu'elle ne nous fait que preſter, pour des biens qui ne ſont ordinairement qu'aux meſchans, pour des biens qui ne ſont biens, que quand ils ont acquis vn bon Maiſtre, pour des biens qui peruertiſſent ſouuent les bonnes mœurs, & n'amendent iamais les mauuaiſes, pour des biẽs ſans leſquels tant de ſages ont rendu leur vie heureuſe, pour des biens auec leſquels tant de meſchans ont eu vne mort malheureuſe. Cognoiſſons ce què nous apporte ce deſreglé deſir d'en auoir. C'eſt vne gangrene en noſtre ame, qui auec vne venimeuſe ardeur conſume nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si toſt qu'elle s'eſt logee en noſtre cœur, l'hon-

neſte & naturelle affection que nous deuons à nos parens, à nos amis, à nous-meſmes s'enfuit, tout le reſte comparé à noſtre profit ne nous ſemble rien, nous nous negligeons à la fin nous-meſmes, & meſpriſons noſtre corps & noſtre eſprit pour ces biens-là, & cõme on dit ordinairement, nous vendons noſtre cheual pour auoir du foin. La nature ſemble en la naiſſance de l'or auoir aucunement preſagy la miſere de ceux qui le deuoient aimer : car elle a faict qu'és terres où il croiſt, il ne vient ny herbes, ny plantes, ny fleurs, ny choſe qui vaille, comme nous annonçant qu'és eſprits où le deſir de ce metail naiſtra, il ne demeurera nulle ſcintille d'honneur ny de vertu. Chaſſons donc ce furieux deſir loing de nous, & laiſſant les folles opinions du vulgaire, qui poiſe les biens dans les balances des orfeures, ſuiuons le vœu & le conſeil de la nature, qui les meſure à l'aulne de la neceſſité. Elle nous apprendra que noſtre bien ne procede pas des richeſſes, non plus que la chaleur que nous ſentons ne vient pas de nos habillemens, mais ſortant de nous eſt conſeruee en eux. Ce qui ne ſortira pas iuſques à eux demeurera en nous. Et noſtre vertu, bien que la fortune luy couppe les aiſles, n'en ſera pas moindre, elle aura moins

de mouuement, mais plus de repos & plus de contentement. Il y en a qui nous veulent corrompre par de molles opinions, pour attacher noſtre ſoing à acquerir des richeſſes. Ils nous diſent, ſi ie ne prens garde d'acquerir des biens, ie n'auray point de moyẽ d'aider mes amis, de ſeruir à mon païs. Mais reſpondons leur ſagement, qu'il faut que chacun ſerue la republique de ſon meſtier. Celuy du philoſophe, c'eſt de rendre ſes concitoyens modeſtes & obeïſſans, quand il le fera, prouſitera-il peu à ſes amis & à ſon païs ? Outre tout cela, ie leur diray: donnez-moy vn honneſte moyen d'acquerir des richeſſes, ie ne les refuſeray pas. Comme ie ne les ſouhaite point, auſſi ie ne les abhorre pas: que ſi vous ne me pouuez monſtrer ceſt honneſte moyẽ là, pourquoy me preſſez-vous de les rechercher autrement ? Apprenons à chercher ſans paſſion ce que la nature deſire, & nous trouuerons que la fortune ne nous en ſçauroit priuer. Le vray & plus court moyen de s'enrichir, c'eſt de meſpriſer les richeſſes. Pour eſtre riche, il ne faut pas croiſtre nos moyens, mais diminuer nos deſirs: qui eſt content, il eſt riche; ceſte richeſſe-là, il ſe la donne qui veut. Ainſi Bias ſe fiſt-il riche, abandonnant ſes biens que lon luy auoit permis d'emporter de ſa ville, par la compoſition faicte auec les ennemis, & diſant qu'il

portoit tout ſon biẽ auec ſoy, c'eſtoit volontiers ſa vertu. Ainſi Diogenes deuint non ſeulement opulent, mais plus grand qu'Alexandre, quand il refuſa ſon argent, & luy demanda pour tout bien, qu'il ſe retiraſt de ſon ſoleil. Vrayement il en arriue quaſi autant à tous ceux qui nous offrent des biens de la fortune: car ils nous oſtent ceux de la nature. Et cela voyons nous clairement en ceux qui ſe laiſſent appaſter par les hõneurs, que nous appellons, & mener au vent de l'ambition: car ils trouuent incontinent qu'au lieu de la lueur, ils n'ont que la fumee. Le vray honneur eſt l'éclat d'vne belle & vertueuſe actiõ, qui rejaillit de noſtre conſcience, à la veüe de ceux auec qui nous viuons, & par vne reflexion en nous-meſmes, nous apporte vn teſmoignage de ce que les autres croiẽt de nous, qui ſe tourne en vn grand contentemẽt d'eſprit. Or cela depend de nous. La nature nous concilie ce bien-là: toutes & quantesfois que nous le voulons, nous l'auõs. Mais le laiſſant, nous embraſſons l'ombre pour le corps, & attachons le contentement de noſtre eſprit, à l'opinion du vulgaire: nous renonçons volontairement à noſtre liberté pour ſuiure la paſſion des autres, & nous contraignons de nous deſplaire à nous-meſmes, pour complaire à ceux qui nous regardent nos affections ſont pendues aux yeux d'au-

truy: nous n'aimons plus la vertu, qu'entant qu'elle plaiſt au vulgaire : ſi nous faiſons quelque choſe de bien, ce n'eſt pas pour l'amour du bien, mais pour en auoir l'honneur. Nous reſſemblons aux tonneaux qu'on perce, on n'en peut rien tirer qui ne leur donne du vent. Mais qu'elles bornes a ceſte paſſion-là ? La vieilleſſe la meurit-elle? nenny : les dignitez la contentent-elle? nullement. C'eſt vn gouffre qui n'a ny fonds ny riue: non, c'eſt le vuide que les Philoſophes n'ont peu encores trouuer en la nature: c'eſt vn feu qui s'augmente auec la nourriture qu'on luy donne. Ceux qui ont voulu flatter l'ãbition, ont voulu faire accroire qu'elle ſeruoit à la vertu comme d'vn degré pour y monter : pource, diſoient-ils, que pour l'ambition l'on quitte les autres vices, & en fin l'on quitte l'ambition meſmes, pour l'amour de la vertu. Mais tant s'en faut. Si l'ambition cache les autres vices, elle ne les oſte pas pour cela, ains les couue pour vn temps ſous les trompeuſes cendres d'vne malicieuſe feintiſe, auec eſperance de les renflammer tout à faict, quand ils auront acquis aſſez d'authorité pour les faire regner publiquement auec impunité. Les ſerpents ne perdent pas leur venin pour eſtre engourdis par le froid, ny l'ambicieux ſes vices pour

les

les couurir par vne froide diſſimulation: quand il eſt paruenu où il ſe demandoit, il fait ſentir ce qu'il eſt. Et quand l'ambition quitteroit to⁹ ces autres vices, ſi ne ſe quitteroit elle iamais ſoy-meſme, iuſte ſeulemẽt en cela qu'elle ſuffit à ſa propre peine, & ſe met elle-meſme au tourment. La roüe d'Ixion eſt le mouuement de ſes deſirs, qui tournent & retournent continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos à ſon eſprit. Affermiſſons donc noſtre ame contre ces faſcheux mouuemens-là, qui troublent ainſi noſtre repos & noſtre contentement. Compoſons nos affections, de façon que la lueur des honneurs n'esblouïſſe point noſtre raiſõ, & plantons de belles reſolutions en noſtre eſprit, qui luy ſeruent de barriere contre les aſſauts de l'ambition. Premierement perſuadons-nous qu'il n'y a vray honneur au monde que celuy de la vertu. Que la vertu ne cherche point vn plus ample ny plus riche theatre pour ſe faire voir que ſa propre conſcience. Plus le ſoleil eſt haut, & moins fait-il d'ombre; plus la vertu eſt grande, moins cherche-elle de gloire. Gloire vrayement ſemblable à l'ombre qui ſuit ceux qui la fuyent, & fuit ceux qui la ſuiuent. Remettons-nous deuant les yeux, que nous venons en ce monde comme à vne comedie, où

nous n'auõs pas à choiſir le perſonnage qu'il nous faut ioüer, mais ſeulement à bien ioüer celuy qui nous ſera donné. Si le poëte nous charge du perſonnage d'vn Roy, il le faut bien repreſenter, ſi d'vn faguin, de meſmes. Car il y a de l'honneur à bien faire l'vn & l'autre, & du deshonneur à le mal faire. Il faut que nous vſions des honneurs comme nous faiſons des viandes en vn banquet, où nous vſons de celles qui ſont ſeruies deuant nous, & n'eſtendons pas le bras à l'autre bout de la table, n'y n'arrachons pas les plats d'entre les mains des maiſtres d'hoſtels. Si le teſmoignage de noſtre vertu, ſi l'vtilité de noſtre païs, ſi la faueur de nos amis, nous preſente quelque charge, dont nous ſoyons capables, acceptons-la modeſtement, & l'exerçons ſincerement, eſtimãs que c'eſt Dieu qui nous a là poſez en ſentinelle, à fin que les autres repoſent ſous noſtre ſoing. Ne recherchons autre recompenſe de noſtre labeur, que la conſcience d'auoir bien faict, & deſirons que le teſmoignage en ſoit pluſtoſt graué dans le cœur de nos concitoyens, que ſur le front des œuures publiques. C'eſt quelquefois vn plus grand honneur de n'auoir pas ce que lon a merité, que de l'auoir. Il m'eſt bien plus honnorable (diſoit Caton)

que chacun demande pourquoy lon ne m'a point dreſſé de ſtatuë en la place, que ſi lon demandoit pourquoy lon m'en a dreſſé. Bref, tenons pour maxime, que le fruict des belles actions eſt de les auoir faictes, & que la vertu ne ſçauroit trouuer hors de ſoy recompenſe digne d'elle. Sans doute l'ambition eſt vne bien douce paſſion, qui ſe coule aiſément és eſprits les plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine : nous penſons deuoir embraſſer le bien, & entre les biens, nous eſtimons l'honneur plus que tout : voilà pourquoy nous le courons à force. Mais encores vous aſſeure-ie que les autres paſſions qui naiſſent en nous par l'object d'vn mal apparant que nous fuyons & abhorrons, deſcendent plus auant en noſtre cœur, & s'en leuent plus difficilement. Comme la crainćte, qui eſt l'apprehenſion d'vn mal à venir, laquelle nous tient perpetuellement en ceruelle, & deuance les maux dont la fortune nous menace. Certainement c'eſt vn des plus rudes inſtruments dont l'opinion nous tourmente ; car comme elle ne peut rien ſur nous, qu'en nous trompant & ſeduiſant, & que nous voyons plus clair, en ce qui eſt preſent qu'en ce qui eſt à venir, elle ſe ſert de

l'aduenir, ſe iette dedans, comme dans vn lieu nuble & obſcur, & choiſit ceſte ſaiſon comme les larrons font la nuict, à fin d'entreprendre ſans eſtre recognus. Elle nous tourmente lors auec des maſques de maux qui n'ont qu'vne ſimple apparence, qui n'ont rien en ſoy qui nous puiſſe nuire que l'apprehenſion que nous en auons, laquelle nous rend mal ce qui ne l'eſt point, & tire meſmes du mal de noſtre bien, pour nous en affliger. Tant en voyons-nous tous les iours, qui craignans de deuenir miſerables le ſont deuenus, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miſeres. Combien y en a-il qui ont perdu leurs amis pour s'en desfier, combien qui ſont deuenus malades de peur de l'eſtre? Tellement que l'on peut dire, que la crainte n'eſt qu'vn poids de recharge, pour nous faire trebuſcher en ce que nous fuyons le plus que nous pouuons. Eſloignons de nous la crainte, & nous en eſloignerons le mal: au moins ne le ſentirons-nous point iuſques à ce qu'il nous touche, & quand il viendra à nous, il ne ſera iamais ſi faſcheux que nous le craignons. Si nous auions de tous les maux à choiſir, duquel nous voudriõs eſtre exẽpts, il n'y en a point, à mon aduis, que nous deuſſions tant euiter que la crainte: Pource que des autres la peine ne dure non plus que la

cauſe, mais la crainte ſe forme indifferemment de ce qui eſt, & de ce qui n'eſt pas, de ce qui peut-eſtre ne ſera pas, voire de ce qui ne peut eſtre du tout. O ingenieuſe paſſion, qui d'vn mal imaginaire tire vne viue & vraye douleur! Ainſi en faiſoit le peintre Parraſius, qui mettoit ſes ſerfs au tourment, pour pouuoir plus proprement imiter les façons plaintiues & dolentes du fabuleux Promethee. Pourquoy ſommes-nous ſi ambicieux en nos maux que de courir au deuant, & les deuancer de penſee? Prenons loiſir de les attendre, & peut-eſtre ne viendront-ils pas iuſques à nous? mille impreuoyables rencontres peuuent parer le coup que nous craignons. Nos craintes ſont auſſi ſujettes à ſe tromper que ſont nos eſperances. Hé quoy! que craignõs-nous? ce qui eſt en noſtre puiſſance? non: Car nous y pouuons remedier. Ce qui eſt hors noſtre puiſſance? Et pourquoy, puis qu'il n'eſt point mal? Dequoy nous ſeruira donc ceſte crainte, ſinon d'vn ſupplice volontaire? Au contraire, ſi nous pouuons auoir l'eſprit ferme contre ce mouuement-là, nous remedierons à beaucoup de choſes que noſtre eſtonnement empire, & fait tomber ſur nous. De beaucoup de mauuais effects que la crainte nous apporte, i'eſtime celuy-là tres pernicieux,

qui eſt, qu'ordinairement elle nous fait haïr ce que nous craignons. Car la haine eſt vne tres-faſcheuſe paſſion, & qui nous trouble eſtrangement. Voyez vn peu quand nous auons pris vne choſe en haine, comme ceſte affectiõ-là ſe nourrit en nous, & y croiſt ſans eſtre ny labouree ny arrouſee : & comme elle nous fait abhorrer ce que nous haïſſons. Et que haïſſons-nous? rien certes de ce que nous deuons: car s'il y a quelque choſe à haïr en ce monde, c'eſt la haine meſme & ſemblables paſſions contraires à la nature de ce qui doit commander en nous. Il n'y a au monde que cela de mal pour nous. Nous haïſſons les hõmes, nous haïſſons les affaires, ou pource que nous en craignons du mal, ou pource que nous penſons en auoir receu, ou pource que la nature de nos ſens a quelque contrarieté & contre-paſſion à la choſe haïe. Qu'y a-il au monde qui nous tourmente plus que celà? Par vne telle paſſion nous mettons en la puiſſance de ce que nous haïſſons, de nous affliger & vexer. La veuë nous en eſmeut les ſens, la ſouuenance nous en agite l'eſprit, & veillant & dormant nous nous le repreſentons, auec vn deſpit & grincement de dents, qui nous met hors de nous, & nous deſchire le cœur, & par ce moyen receuons en nous-meſmes la peine du mal que nous voulons à

autruy. Fermons donc la porte de noſtre ame à ceſte faſcheuſe paſſion. Et àfin de luy oſter tout pretexte d'entrer chez nous, par vn meſcontentement des choſes qui ſe preſentent, propoſons-nous de bonne heure vne reigle qui eſt vraye: c'eſt que toutes choſes ont deux anſes, par leſquelles on les peut prendre. Si nous les prenons par l'vne, elles nous ſemblent griefues & peſantes; ſi nous les prenons par l'autre, nous les trouuons legeres, & aiſees à ſupporter. La nature nous peut dire ce que diſoit le philoſophe à ſes diſciples. Ce que ie vous preſente de la main droitte, vous le prenez de la gauche. Voſtre choix eſt touſiours au pis, ce qu'il y a de bon vous le laiſſez, ce qu'il y a de mal vous le prenez. Par exemple vous auez vn voiſin auec qui vous plaidez. Quand vous voudrez penſer à voſtre voiſin, vous ſongerez à ce procés, vous le blaſmerez & maudirez ſur ce ſujet. Voilà la mauuaiſe anſe. Prenez-le par l'autre, & ſongez qu'il eſt homme comme vous, que Dieu vous a lié d'affection enſemble par ſemblance de nature, qu'il eſt voſtre concitoyẽ, que vous eſtes cõmuns en meſmes loix, en meſmes tẽples, en meſmes autels, en meſmes ſacrifices, que vous eſtes voiſins, obligez de charité au ſecours & à l'aide l'vn de l'autre tant de ſujets de bien-vueillãce n'eſteindrõt-

ils point vne petite vne ſemence de haine? Vous auez vn frere qui vous a offenſez: Si vous penſez à luy, vous penſez à celuy qui vous a offenſez, & non à celuy qui eſt conceu en meſme ventre, allaicté de meſmes mammelles, nourry en meſme maiſon, & qui doit eſtre vne moitié de vous. Prenons donc les choſes par la bonne anſe, & nous trouuerons qu'il y a à aimer en tout ce que no⁹ haïſſons. Car il n'y a rien au monde qui ne ſoit pour le bien de l'homme. Que s'il y a quelque choſe de vicieux en ce que nous haïſſons, c'eſt le mal du vicieux, & non pas le noſtre. Et ſi d'auanture il nous offenſe, nous auons plus de ſujet de le plaindre que de le haïr. Car il eſt le premier offensé, & en reçoit le premier, & le plus grand dommage, parce qu'il perd en cela l'vſage de la raiſon. Quelle plus grãde perte ſçauroit-il faire au monde? Tournons dõc en tels accidens la haine en pitié, & mettons peine de rendre dignes d'eſtre aymez, ceux que nous voudrions haïr. Ainſi en fit Licurgue, quãd on luy eut abãdonné celuy qui luy auoit creué l'œil. Il le mena chez luy, & la peine qu'il en exigea, ce fut qu'il l'inſtruiſit fort ſoigneuſement à la vertu, & puis le rendit à ſes concitoyens, qui le trouuerent deuenu au lieu d'vn temeraire & iniurieux, vn bon, honneſte & modeſte citoyen.

Comme nous auons à fuir la haine, auſſi deuons-nous euiter l'enuie, car elles ſont ſœurs germaines, quaſi de meſme teint & de meſme port, & ont des effects egalement pernicieux. Car l'enuie ſouſleue en nous vn regret du bien que les autres poſſedent, qui nous ronge fort le cœur, & nous tourmente cruellement. Miſerable paſſion certes, & telle que toutes les gehennes des plus ingenieux tyrans n'en ont iamais ſurpaſſé la cruauté. Car puis qu'elle tourne le bien d'autruy à ſon mal, quelle fin trouuera-elle à ſon tourment, quand ſes maux & les biens d'autruy ſeront accouplez pour la gehenner ? fuyons-là doncques cõme vne beſte farrouche, qui nous rongeroit continuellement le cœur, & nous oſteroit la iouïſſance de tout le bien qui nous pourroit arriuer. Car pendant que les enuieux regardent de trauers le bien d'autruy, ils laiſſent gaſter le leur, & en perdent le plaiſir. Mais pour nous diminuer ceſte enuie, conſiderons ce que nous eſtimons bien en autruy, & ce que nous enuions aux autres : nous trouuerons que tout pris enſemble, il n'y a rien que nous vouluſſions pour nous. Car ie voy que la plus-part du temps nous enuions aux autres des richeſſes, des honneurs, & des faueurs: mais qui nous diroit, vous en aurez autant pour le

meſme prix, nous n'en voudriõs pas. Pour les auoir il faut flatter, il faut endurer des affronts, des iniures, il faut perdre ſa liberté. L'on n'a rien pour rien en ce mõde. Vous faites profeſſion d'honneur & de vertu: cela ne ſe peut acheter que par la perte de ces autres choſes-là, qui s'acquierent par vne honteuſe patience. Les richeſſes, les dignitez, les faueurs ſe donnent à ceux qui complaiſent, & s'accõmodent aux voluptez ou aux paſſions d'autruy. C'eſt la loy, ou pour le moins, la couſtume du monde. Elle y eſtoit auant que vous fuſſiez nez, pourquoy trouuez vo⁹ mauuais de l'y voir obſeruee? Celuy-là vend ſa liberté, il en reçoit le pris en vn eſtat, ou office, pourquoy le luy enuiez vous? vous qui ne voulez pas vendre la voſtre, vous voudriez volontiers auoir le drap & l'argent, auoir le contr'-eſchãge que ceſtuy-cy a eu pour ſa liberté, & neantmoins conſeruer la voſtre. Le droit des gens ne le permet pas, choiſiſſez ou la marchandiſe ou le prix. Ie vay au marché, i'en voy vn qui tire à la bourſe, il baille vn denier & emporte vne laictuë; moy qui ne baille rien, ie n'emporte rien, & neãtmoins ie ſuis d'auſſi bonne cõdition que luy: il a ſa laictuë & moy i'ay mon argent. Ie voy mon voiſin qui reuient d'vn feſtin: ſi ie ne conſidere ſinõ qu'il a fait bonne chere, i'aurois regret que ie

n'y ay eſté cõme luy: mais quãd ie penſe qu'il a fallu qu'il ait flatté le maiſtre de la maiſon, i'ayme mieux n'auoir pas faict ſi bõne chere, & auoir gardé ce qui eſt du deuoir d'vn honneſte homme. Gardons nous bien donc, ſi nous deſirons quelque repos en ce monde, d'eſtre enuieux de ce que nous eſtimons le bien d'autruy. Si c'eſt vn vray bien qui luy ſoit arriué, nous nous en deuons reſiouir, car nous deuons deſirer le bien les vns des autres. Se plaire au bien d'autruy, c'eſt accroiſtre le ſien. Le meſme deuons-nous obſeruer pour la ialouſie, car elle eſt quãſi toute ſemblable & de nature & d'effect, ſinon qu'il ſemble que l'enuie ne conſidere le biẽ, qu'en ce qu'il eſt arriué à vn autre, & que nous le deſirerions pour nous: & la ialouſie eſt du noſtre propre, auquel nous craignons qu'vn autre participe. C'eſt vne ſotte & faſcheuſe paſſion: c'eſt du fiel qui corrõpt tout le miel de noſtre vie: car elle ſe meſle ordinairement és plus douces & plaiſantes actions, leſquelles elle rend ſi aigres & ſi ameres que rien plus: elle change l'amour en haine, le reſpect en deſdain, l'aſſeurance en defiance. Faictes eſtat que quiconques viura ialoux, viura miſerable. Le ſeul moyen pour l'euiter c'eſt de ſe rendre digne de ce que l'on deſire. Car la ialouſie n'eſt qu'vne defiance de ſoy-meſme, & vn teſmoignage de noſtre peu de merite.

Ce fut(à mon aduis)vne genereuſe reſponſe que celle de l'Empereur Aurelius à Fauſtine, qui luy demandoit ce qu'il feroit ſi Caſſius qui luy faiſoit la guerre, gaignoit la bataille: Ie ne ſers point, dit-il, ſi mal les Dieux, qu'ils me vueillent enuoyer vne telle infortune. Que ceux qui craignent de perdre la part qu'ils ont en l'affection d'autruy, diſent de meſmes, ie n'honore pas ſi mal ſon amitié qu'il m'en vueille priuer. La confiance de noſtre merite eſt vn grand gage de la volonté d'autruy, qui pourſuit quelque choſe auec la vertu, eſt bien aiſe d'auoir vn compagnon à la pourſuitte: car il ſert de relief, & d'eſclat à ſon merite. L'imbecilité ſeule craint la rencontre, pource qu'elle penſe qu'eſtant comparee auec vn autre, ſon imperfection paroiſtra incõtinent. Qui eſt-ce qui voudroit courir ſeul aux jeux Olympiques? oſtez l'emulation, vous oſtez la gloire, vous oſtez l'eſperon à la vertu. C'eſt vn grand cas que toutes les choſes qui ſont en autruy, nous ſeruent ainſi ou à bien ou à mal, ſelon que nous ſommes diſpoſez à les receuoir, & en vſer. Voila le biẽ d'autruy qui nous donné de la ialouſie, & nous tient en ceruelle: le mal d'autruy d'autre coſté nous fait quelquesfois telle pitié, que nous en ſommes tout hors de nous, & en perdons le iugement. Soit que par vn ſecret

conſentement nous participions au mal les vns des autres, ſoit que nous craignions en nous meſmes, ce qui arriue à nos voiſins, nous ſouſpirons auec eux, & compatiſſons à leur mal. Il eſt bon de le faire autant qu'il eſt de beſoin, pour nous eſueiller à les ſecourir & aider. Car la loy de l'humanité le commande : mais non pas pour adopter leur douleur, & noircir noſtre eſprit de leur fumee. Or les remedes neceſſaires à ceſte faſcherie que nous auons du mal d'autruy, & que nous appellons pitié, nous ſont cõmuns à ceſte autre faſcherie que nous appellons douleur, qui eſt le ſentiment du pretendu mal en nous meſmes. Car les maux, que nous appellons, nous eſtans arriuez fleſtriſſent incontinent noſtre ame, ſi nous n'y prenons garde, la tirent à vne langueur: laſcheté, & decouragement eſtrange, lequel nous oſte l'vſage du diſcours, & le moyen de pourueoir à nos affaires. C'eſt biẽ en ceſt endroit que nous deuons nous ſouuenir de ce qui eſt en noſtre puiſſance, & n'eſtimer mal, que ce qui eſt cõtraire à la parfaicte diſpoſition de noſtre volonté. Car par ce moyen nous trouuerons que le plaiſir & la douleur ſe puiſent en meſme ſource, & qu'il n'y a que la façon de tourner noſtre vaſe, qui le rempliſſe de l'vn ou de l'autre. Nous rendons toutes choſes bonnes ou mauuaiſes par

l'vſage, nous faiſons deuenir les richeſſes mauuaiſes, quand nous nous en ſeruons pour executer de mauuaiſes paſſions, nous faiſons deuenir la pauureté bonne, quand nous l'accompagnons de frugalité & patience : nous faiſons l'aiſe & le repos miſerable, quād nous en deuenons fetards & pareſſeux : nous rendons le trauail & la peine douce, quand nous acquerons de l'honnenr à bien ſeruir noſtre païs. Prenons donc toutes choſes cōme nous deuons, & nous trouuerons que nous tirerons de la commodité de tout. Car il n'y a accident au monde qui nous puiſſe arriuer, auquel la nature n'ait preparé vne habitude en nous pour le receuoir, & le tourner à noſtre contentement. Doncques en tout ce qui a accouſtumé de nous affliger, conſiderons deux choſes, l'vne la nature de ce qui nous arriue, l'autre la nature ce qui eſt en nous. Par ce moyen vſans des choſes ſelon la nature, nous n'en receurons aucune faſcherie. La faſcherie eſtāt vne maladie de l'ame, eſt contraire à la nature, nous ne deuons donc point permettre qu'elle entre chez nous. Ce qui nous offēſe plus, c'eſt la nouueauté de ce qui nous arriue. Nous le voyons clairement, en ce que les choſes les plus faſcheuſes, ſe rendent douces par l'accouſtumāce. Les forçats pleurēt quād ils entrent en galere, au bout de

trois mois ils y chantent : ceux qui n'ont pas accouſtumé la mer, palliſſẽt meſmes en tẽps calme, quand on leue l'ancre, & les mattelots rient durãt la tẽpeſte. L'accouſtumãce donc y fait tout. Mais ce que l'accouſtumance apporte au vulgaire, la meditation l'apporte an Philoſophe. Car à force de pẽſer aux choſes, elle les luy rẽd familieres & ordinaires. Conſiderons doncques exactement la nature de toutes les choſes qui nous peuuẽt faſcher, & nous repreſentons ce qui nous y peut arriuer de plus ennuyeux & inſupportable, cõme les maladies, la pauureté, le bãniſſemẽt, les iniures, & examinons en tout cela ce qui eſt ſelon la nature, ou de cõtraire à elle. Noſtre corps eſt malade : ce n'eſt pas nous qui ſommes offenſez, mais noſtre corps : car l'offenſe diminuë de l'excellence de la perfection de la choſe, & la maladie peut donner ſujet & occaſion à vne patience, & tolerance loüable plus beaucoup que la ſanté. Où il y a plus d'occaſion de loüange, y a-il moins de bien? d'autãt que l'eſprit eſt plus que le corps, d'autant les biens de l'vn ſont-ils auſſi plus grands que ceux de l'autre. Si le corps eſt l'inſtrumẽt de l'eſprit, qui ſe plaindra quãd l'inſtrument s'vſera en ſeruãt celuy à qui il eſt deſtiné? Noſtre corps eſt malade, ce n'eſt riẽ de nouueau, puis qu'il eſt cõpoſé, il eſt ſujet à eſtre alteré.

Ouï, mais la douleur des maladies ſe fait ſentir, & nous fait crier malgré que no⁹ en ayõs. Elle ſe fait ſentir, ie le cõfeſſe, mais ſentir au corps. Elle nous fait crier, ſi nous voulons. La douleur n'eſt intolerable que pour ceux qui le penſent, il y en a qui la ſupportent en ſes pointes les plus aiguës. Poſſidonius diſcourant en la preſence de Põpee, eſtoit fort perſecuté des gouttes, cõme elles le preſſoient le plus fort, tu as beau faire, dit-il, douleur, ie ne confeſſeray iamais que tu ſois mal, & pourſuiuit ſon diſcours, ſans faire aucune mine de la ſentir. Ie vous prie dictes-moy quels nouueaux remedes auoit trouué ce Philoſophe-là contre la douleur? quels cataplaſmes contre les gouttes ? quels vnguents ? la cognoiſſance des choſes, la reſolution de l'eſprit. Il s'eſtoit bien propoſé, que le corps eſt fait pour ſeruir à l'ame, & que ſi l'ame l'affligeoit pour ce qui arriue au corps, elle ſeruiroit au corps. Si elle ne ſe doit point affliger de ce qui arriue au corps, combien moins de ce qui arriue en nos biens ? Car la perte des biens eſt beaucoup moins ſenſible que celle de la ſanté. L'vn & l'autre eſt hors de nous, mais le corps en eſt plus pres que les biens. L'homme vient nud, & s'en retourne nud de ce monde : peut-il dire quelque choſe vrayement ſienne de ce qu'il n'apporte ny n'emporte

n'emporte auec ſoy? Les biens de la terre ſont comme les meubles d'vne hoſtellerie, dont nous ne nous deuons ſoucier, que tant que nous y ſommes. Ouy, mais me dira quelqu'vn, les perdant, ie mourray de faim. Si ce ſoucy que vous en auez vous doit troubler l'eſprit, il vous ſeroit plus deſirable de mourir de faim auec vne ame tranquille, que viure riche en tourmẽt & inquietude. Il vous faut faire eſtat, que les pertes que vous faictes, c'eſt le prix du repos & contentement de voſtre eſprit. Si vous les employez là, vous ne les perdez pas. Si vous ne les y employez, vous perdez & les biens & l'eſprit tout enſemble. Voulez vous ſçauoir, combien ces playes-là ſont aiſees à guerir? voyez les cicatrices des ſemblables qu'ont receu & ſoudé tant de grands & genereux perſonnages, qui ſe ſont rit de telles pertes, & qui en ont meſmes remercié Dieu. Oyez Zenon, qui diſoit que le iour qu'il fiſt naufrage, il eut les vents merueilleuſement fauorables: car ils le ietterent au port de la philoſophie, où il paſſa le reſte de ſa vie doucement & tranquillement à l'abry des tempeſtes ciuiles, à couuert de mille cuiſans ennuis, qui tourmentent ceux qui ſont enueloppez aux affaires. Sçauez vous comme les pertes nous ſeront bien aiſees à endurer? accouſtumons nous à n'aymer

les choſes que pour ce qu'elles ſont. Si nous aimons vne eſcuelle de terre aimons la comme telle, & qui ſe peut caſſer, quād elle viēdra à ſe caſſer, nous n'en ſerons plus faſchez. Paſsōs des plus petites aux plus grādes, des plº viles au plus cheres, & en faiſons autant. Si nous aimons nos enfans, aimons-les comme hommes, c'eſt à dire ſujects à la mort, & quād ils viendrōt à mourir, nous ne nous en eſtonnerons, ny ne nous en faſcherons point. L'opinion nous tourmente plus beaucoup que la choſe meſme, & l'opiniō ſe forme fort par les termes dont nous vſons és accidens qui nous ſuruiennent: car nous appellons vne choſe par le nom d'vn autre, nous nous l'imaginons sēblable à ceſte autre-là, & l'image & idee en demeure telle en noſtre eſprit. Adouciſſons dōcques les termes le plus que noº pourrōs. Pour ce ſi vn de nos enfās viēt à mourir, ne diſōs pas, i'ay perdu vn de mes enfans, mais ie l'ay rendu à Dieu, qui me l'auoit preſté. Si nous perdōs de nos autres biēs, diſons-en autāt. Que s'il vous ſuruiēt quelque deſpit en l'eſprit de ce qu'vn meſchant vous aura oſté vos biens, dittes incontinēt en vous meſmes, que me chaut-il par qui Dieu reprēne ce qu'il m'auoit preſté? Au reſte ſouuenez vous quel iugement vous faiſiez de ſemblables pertes que celles que vous faites quand elles ſont arriuees à d'autres, & conſiderez

cõbiẽ vous en eſtiez peu eſmeus, cõme meſmes vous blaſmiez & meſpriſiez leurs plaintes. Penſez que le iugement que vous auez fait d'eux eſt vn preiugé contre vous, lequel vous ne pouuez refuſer. Ce que nous iugeõs en la cauſe d'autruy, eſt touſiours plus iuſte que ce que nous iugeõs en la noſtre. Si le garçõ de noſtre voiſin luy caſſe vn verre, & bien vo⁹ dites, voila vn verre caſſé. Si sõ fils meurt & biẽ il eſtoit mortel, que n'en dites vous autant du voſtre ſans crier, tẽpeſter, accuſer les Dieux & les hõmes d'vne choſe qui eſt ordinaire? Ce que vous auez preueu vous arriue, pourquoy vous en eſtonnez-vous? Il me ſemble quant à moy que ſi nous sõmes auſſi preuoyãs que nous deuons, & pouuõs eſtre, que nous ne nous eſtonnerons de rien, mais principalement de ce que nous appellõs iniures. Car repreſentons-nous quels ont eſté, quels ſont, & quels doiuẽt eſtre les meurs & les humeurs des perſonnes auec leſquelles il nous faut conuerſer au mõde, & nous nous reſoudrõs, ce me ſemble, bien toſt à beaucoup endurer de leur indiſcretion. Le commun des hommes en eſt là, il prend plaiſir à malfaire, & ne meſure ſa puiſſãce que par le deſdain & l'iniure d'autruy. Tãt peu il y en a qui prennent plaiſir à biẽ faire. Faiſons dõcques eſtat que de quelque coſté que nous nous

tournons, nous trouuerons qui nous offẽſera, par tout où nous trouuerons des hommes nous y trouuerons des iniures. Mais faiſons qu'elles ne nous ſurprennent point, tenons nous en garde contre elles, regardons les venir. En quelque lieu que nous aillõs, quelque choſe que nous entrepreniõs, cõſiderons auparauant cõme nous y deuons eſtre traittez. Voulons nous aller aux eſtudes? propoſons-no⁹ tout ce qui s'y fait, l'vn crie, l'autre pouſſe, l'autre iette de l'eau à ſes compagnõs, l'autre deſrobe vn mãteau: ſi nous auons biẽ preueu cela, lors qu'il nous arriuera, nous ne no⁹ en ferons que rire. Si no⁹ allõs viſiter vn grãd, & que nous nous imaginions qu'il nous fera attendre à ſa porte, que quand nous penſerõs entrer, on nous fermera l'huis au nez, que no⁹ le trouuerons empeſché, qu'il ne voudra pas parler à nous, ou qu'il nous fera mauuaiſe mine, quand cela nous arriuera, nous n'en ſerons ny eſtonnez ny eſmeus. Il y a encore vne autre choſe qui adoucit fort les offenſes. C'eſt quãd nous excuſons nous meſmes ceux qui nous les ont faites, & que nous preſumõs qu'ils en ont eu quelque occaſiõ. Par exemple, ſi vous appellez voſtre valet, & qu'il ne vous reſponde pas, penſez qu'il ne vous a pas entendu. Il n'a pas eſté où vous luy auez cõmãdé, eſtimez qu'il n'a pas eu le loiſir, & ain-

ſi des autres. Mais principalemẽt deuõs nous en matiere d'iniures, nous ſeruir de la cõmodité qu'elles nous preſentẽt: car cõme il n'y a ſorte d'herbe pour veneneuſe qu'elle ſoit, laquelle temperee & appliquee à propos, n'ait quelque ſalutaire vſage, ainſi en eſt-il des iniures. Nous en tirons pour le moins du prouſit en deux ſortes·l'vne, qu'elles nous font cognoiſtre ceux qui nous les font, pour les fuir vne autre fois: l'autre qu'elles nous monſtrent noſtre infirmité, & l'endroit par lequel nous ſommes batables, à fin de le remparer. Tellement que quãd vous verrez vn homme qui meſdira de vous, concluez c'eſt vn hõme malin, il ne faut pas que ie me fie en luy. Puis examinez s'il dict vray, ou en tout ou en partie, & amendez le defaut qui eſt en vous, à fin qu'vn autre n'ait ſubject de vous en dire autant ou plus. Quelle plus belle vengeance peut on prendre de ſes ennemis, que de profiter de leurs iniures? Mais la derniere defenſe, & le plus fort rempart, que nous puiſſions auoir contre tels accidents, c'eſt ceſte reſolution là, Que nous ne pouuons receuoir mal que de nous meſmes: ſi noſtre raiſon eſt telle qu'elle doit eſtre, nous ſommes inuulnerables. Et pour-ce nous dirons touſiours auec Socrates: Anitus & Melitus me peuuent bien faire mourir, mais ils ne ſçauroient me

mal-faire. Celuy qui ſera preparé contre les iniures des hommes, le ſera auſſi contre le banniſſemẽt: car ordinairemẽt arriue-il aux honneſtes gens par l'iniure des hõmes. Mais pource que c'eſt vne apparẽce de mal dõt l'opiniõ eſtõne fort nos eſprits, & s'en ſert pour en tirer ceſte aigreur de faſcherie & de triſteſſe, contemplons-le à part, & voyons ſi de pres il eſt auſſi faſcheux comme il ſemble de loin. Qui nous a appris que nous ſoyons nez pour demeurer en vn lieu? quel plus grand deſplaiſir nous pourroit-on faire, que de nous y confiner? Voyez par toutes les villes du monde, contez des habitans qui y demeurẽt combien il y en a qui ſoient naturels, & vous trouuerez que la plus part des hommes ſont volontairement bannis de leur pays: toute terre eſt pays à l'hõme ſage, ou pluſtoſt nulle terre ne luy eſt pays. Son pays eſt le ciel où il aſpire, paſſant icy bas ſeulement comme par vn pelerinage, & s'arreſtant aux villes & aux prouinces cõme en des hoſtelleries. Auſſi ne voyõs nous de la terre que dix ou douze lieux d'vne veuë; mais la face de ce grãd ciel paré de tant de beaux aſtres, ſe monſtre touſjours à nous, & à fin que nous le puiſſiõs tout voir, tourne cõtinuellemẽt au tour de nous. Pourquoy faut-il dõcques auoir tãt de regret à perdre le lieu où nous ſommes nez? Il eſtoit en la puiſſance de noſtre mere d'aller accou-

cher autre part,& nous faire chãger de pays. C'eſt rencontre que nous naiſſiõs çà ou là,& partant il n'en faut pas tãt faire de cas. Põpee voyant la laſcheté de courage des Romains qui eſtoiẽt auec luy au camp de Pharſale,qui retournoient les yeux & la pẽſee vers la ville de Rome,& regrettoient leurs maiſons,ſouſpirãt comme bannis de leur pays; Mes amis, dict-il,le pays des gens de bien eſt où eſt leur liberté. Rutilius le mõſtra biẽ à Sylla. Eſtant r'appellé d'exil,il ne voulut iamais reuenir à Rome, & aima mieux porter le deſert & la ſolitude d'vne iſle,que la face d'vn tyrã en ſa ville. Toute terre nourrit les hommes,toute terre leur porte des parẽs:car la nature no⁹ a tous cõioints de sãg & de charité,toute terre porte des amis à la vertu, car elle ſe concilie elle-meſme. Qu'auõs-nous doncques à regretter,au chãgemẽt de noſtre demeure? Le meſme ciel,les meſmes elemẽs nous demeurent. Si nous ne perdons le courage, l'exil ne nous fait rien perdre. Si vous vous pouuiez reſoudre à ce que ie vous ay propoſé, pour euiter ces premieres paſſiõs-là,ce ſeroit aſſez & ie n'aurois beſoing d'employer d'auãtage de diſcours pour vous preparer cõtre les autres. Car ſi vo⁹ ne receuiez iamais en vo⁹ celles qui naiſſẽt en la partie cõcupiſcible de l'ame,vo⁹ ne ſeriez iamais ateins de celles qui ſe

formẽt en l'iraſcible. D'autant que celles-cy qui ſont l'eſperance & le deſeſpoir, la peur & la colere ne s'eſleuent & ne ſe remuent en noſtre cœur, qu'apres que le deſir & la faſcherie ſe ſont formez en nous. Cõme les premiers dõt nous auõs parlé, n'aiſſent par l'applicatiõ de l'obiect, & de l'opinion que nous auons qu'il nous ſoit fauorable ou contraire: ces ſecõdes-cy viẽnent de la cõſideration & recherche que fait noſtre ame des moyens qu'elle a d'obtenir ou euiter ce qu'elle deſire ou fuit. Ce n'eſt quaſi qu'vn mouuement de l'ame hors de ſoy, qui ſe fait par le redoublement de la premiere paſſiõ. Et pource cõme vn feu plus allumé elles sõt plus difficiles à eſteindre: car elles gaignẽt incõtinent la plus grande partie de l'ame, & donnent le branſle à ſes plus fortes puiſſances. Or pour nous en garder, cognoiſſons les toutes par leur nom & par les liurees qu'elles portẽt, qui sõt de tres-faſcheux accidens. Car la premiere qui eſt l'eſperãce, allumant de ſon doux vent nos fols deſirs, embraſe en nos eſprits vn feu plein d'vne eſpeſſe fumee, qui nous eſbloüit l'entendement, & emportant auec ſoy nos penſees, les tiennent penduës entre les nuës, nous oſte tout iugement, & nous fait ſonger en veillant. Tant que nos eſperances durent, nous ne voulons point quitter nos deſirs. Au contraire quand le deſeſpoir s'eſt logé

chez nous, il tourmẽte tellement noſtre ame de l'opiniõ de ne pouuoir obtenir ce que no⁹ deſirons, qu'il faut que tout luy cede, & que pour lamour de ce que nous penſons ne pouuoir obtenir, nous perdiõs tout le reſte. Ceſte paſſion eſt ſemblable aux petits enfans, qui par deſpit de ce que lon leur oſte vn de leurs ioüets, iettẽt les autres dans le feu; elle ſe faſche cõtre ſoy-meſme, & exige de ſoy la peine de ſon mal-heur. Le moyen de ſe garantir de telles paſſions, c'eſt d'arreſter nos deſirs à leur premiere naiſſance, s'ils ſont mauuais, ne permettre pas qu'ils prennent plus grãde eſcourſe. S'ils ſont des choſes bonnes, les tẽperer, & faire paſſer en vne douce & paiſible affectiõ, ſans attendre de l'aduenir plus de faueur que la nature de la choſe, & l'inconſtãce de la fortune ne permet: balançans touſiours ce que nous eſperons auec ce que nous pouuons craindre. Car le ſage ne doit non plus viure en eſperance qu'en crainte: il ne doit point mettre en la puiſſance de l'euenement de rien oſter ny adiouſter à ſa felicité. De meſmes ne doit-il ſe deſeſperer de rien, tant pour ce que ſes deſirs ſe doiuent borner par ſa puiſſance, que pour ce que l'incertitude des choſes releue auſſi bien les deſperees, comme elle renuerſe les eſperees. Quant à la peur, qui eſt vn trouble violent, par le-

quel l'ame effrayee ſe retire en ſoy-meſme,& ſe debat, pour ne voir le moyen d'euiter le danger qui ſe preſente,elle eſt fort dãgereuſe.Car outre le grãd deſcouragement qu'elle apporte,elle nous ſaiſit d'vn tel eſtonnemẽt, qu'il ne ſe trouue plus de diſcours en nous, voire-meſmes plus de ſens. Nous auons les yeux ouuerts,& ne voiõs pas: on parle à no⁹, & nous n'eſcoutõs pas:nous voulons fuyr,& nous ne pouuõs marcher.Elle nous arriue, à la verité,de quelque diſpoſition de la nature, mais la delicate nourriture y fait beaucoup: car pour n'auoir de ieuneſſe eſté nourris à la peine,& au trauail, nous apprehendons des choſes où il n'y a aucune raiſon. Pour nous armer donc contre elles,il nous faut recourir à la prudence, & par ſon moyen recognoiſtre la nature des choſes,où no⁹ ne trouuerons rien qui nous doit tant eſtonner.Car leuons leur le maſque de l'opinion, nous y trouuerons la nature toute pure,qui nous eſt amie.Auec cela il nous faut de longue main accouſtumer à ce que nous peut plus eſpouuanter,nous repreſenter les dangers les plus effroyables,où no⁹ pouuõs tõber,& de gayeté de cœur tenter quelquefois les hazards pour y eſſayer noſtre courage. Deuancer ces mauuaiſes aduãtures, c'eſt ſaiſir les armes de la fortune. Il nous eſt bien plus aiſé de luy

reſiſter, quād nous l'aſſaillōs que quād nous nous defendons d'elle, nous auons lors loiſir de nous armer, nous prenons nos aduantages, nous pouruoyons à le retraicte: ou quād elle nous aſſaut, elle no⁹ ſurpr ēd & no⁹ choiſiſt comme elle veut. Il faut doncques en l'aſſaillāt, que nous apprenions à nous defēdre, & que ſouuēt nous nous donnions de fauces allarmes, que nous nous propoſiōs les dāgers qu'ont paſſé les grās perſonnages, que nous nous ſouueniōs comme les vns ont euité les plus grans, pour ne s'en eſtre point eſtonné; les autres ſe ſont perdus és moindres pour ne s'y eſtre pas bien reſolus. Mais ſur tout nous faut-il diſpoſer à ne point apprehender la mort, & ne nous point effrayer quand elle ſe preſente. Car c'eſt là l'obiect ordinaire qui nous trouble l'entendemēt, nous fait perdre tout iugemēt, nous fait abandonner tout office, & tout deuoir, & fait que nous nous oubliōs no⁹-meſmes. O que ſi nous pouuōs gaigner ce point là ſur nous, que la mort meſme ne nous eſtonne point, que nous ſerons heureux! En ce point plus qu'en toute autre choſe, l'opinion ſe bāde contre la raiſon, & nous la veut effacer auec le maſque de la mort. Combien qu'il n'y en ait qu'vne au monde, elle nous en peint d'infinies façons. La mort, croyez, n'a rien deſpouuentable: mais

nous auons enuoyé de laſches & poureux eſpions pour la recognoiſtre, ils ne nous en rapportent pas ce qu'ils en ont veu, mais ce qu'ils en ont ouy dire, & ce qu'ils en craignẽt. Nous nous en fions au vulgaire inconſideré, qui nous dit que c'eſt vn grand mal, & decroions la philoſophie qui nous enſeigne que c'eſt le port de la vie. Croyons en Socrates, & nous ne la craindrons plus, croyons en Catõ, & nous irons au deuãt d'elle; croyõs en Arria fẽme de Petus, mourãt pour tenir cõpagnie à ſon mary, & ne point ſeparer leurs amours liez enſemble par vne ſi ſaincte & ſi chaſte ſoudure, apres s'eſtre ouuert le ſein du premier coup de pognal, elle dit, Petus il ne m'a point fait de douleur: elle dit à qui bien l'entend que la mort n'eſt point vn mal, mais la fin de to⁹ maux à qui elle arriue. Cõme ſeroit elle mal, puis qu'elle eſt naturelle, cõme ſeroit elle facheuſe puis qu'elle eſt cõmune? Le meſpris de la mort eſt la vraye & viue ſource de toutes les belles & genereuſes actions des hommes. De là ſont deriuez les braues & libres paroles de la vertu, prononceant ſes ſentẽces par la voix de tant de genereux perſonnages. C'eſt l'eſprit qui animoit Demetrius quãd il fit reſpõce à Neron, qui le menaçoit de le faire mourir. La nature t'en fera biẽ autãt. C'eſt le fondement de ceſte inuincible

resolution d'Heluidius Priscus cõtre Vaspasié. Vaspasien luy mãda qu'il ne vint point au Senat, il luy fit respõce qu'il estoit en sa puissãce l'oster du nõbre des senateurs : mais que tant qu'il en seroit, il iroit au Senat. Il luy remanda qu'il se trouuast donc au Senat, mais qu'il se teust. Il luy fist responce que lon ne luy demãdast dõc point son aduis. Ouy, mais dit-il, il faut par honneur que ie te le demande. Il faut dõc respõdit Heluidius, que ie die aussi ce que ma conscience me cõmande. Si tu le dis, ie te feray mourir? Vous ay-ie iamais dit, respondit-il, que ie fusse immortel? Vous ferez ce que vous voudrez, & moy ce que ie deuray. Il est en vous de me faire mourir, & en moy de mourir constãmẽt. O courageuse voix digne d'estre ouye de tous ceux qui doiuent defendre la iustice & la raison contre la violence & la force! O viue image de constãce, que vous estes vn braue & signalé exẽple à tous ceux à qui vous paruiendrez! Ceux qui se proposerõt à imiter la vie de tels personnages, n'auront iamais le cœur saisi d'apprehensiõ, ains auec vn esprit indõtable courrõt au trauers des flammes, à la vertu & à la gloire. Mais fuyãt la peur, nous deuõs biẽ prẽdre garde de ne pas tomber en la colere, laquelle luy est cõme opposee & tiẽt l'autre extremité: car au lieu que la peur nous retire tout en

nous meſmes, la colere nous pouſſe entierement hors de nous, & cherchant le moyen de repouſſer le mal qui no⁹ menace, ou nous a deſ-ja atteint, fait bouïllir le ſang en noſtre cœur, & leue de furieuſes vapeurs en noſtre eſprit, qui nous aueuglẽt & nous precipitent à tout ce qui peut contenter le deſir que nous auons de nous vẽger. Ce qui nous chatoüille plus en cette paſſiõ, c'eſt qu'il ſẽble qu'elle ſoit iuſte & qu'elle s'excuſe ſur la malice d'autruy. Toutefois nous ne la deuõs iamais receuoir. Car dõner à la colere la correction de l'offence, ce ſeroit corriger le vice par ſoy-meſme. La raiſon qui doit commander en nous, ne veut point de ces officiers-là, qui font tout de leur teſte, ſans attendre ſon ordonnãce. La violẽce ne luy eſt pas propre, elle veut tout faire par cõpas, cõme la nature. Elle eſtime que ces mouuemẽs-là ſi violẽs ne procedent que de la foibleſſe d'eſprit de ceux auſquels ils arriuent, qui font comme les petits enfans, & les vieillards qui courent quand ils penſent cheminer. Mais quoy, me direz-vous, la vertu verra-elle l'inſolence du vice sãs s'en deſpiter? luy laiſſerez-vous ſi peu de liberté qu'elle ne s'oſe courroucer contre les meſchans? La vertu ne veut point de liberté indecente, il ne faut pas qu'elle tourne sõ courage cõtre ſoy, ny que le mal d'autruy

la puiſſe troubler. Le ſage doit auſſi bien ſupporter les vices des meſchãts ſans colere, que leur proſperité sãs enuie. Il faut qu'il endure les inconſideratiõs des temeraires auec la meſme patience, que le medecin fait les iniures du phrenetique. Il n'y a pas vne plus grãde ſageſſe ny plus vtile au mõde, que d'ẽdurer la folie d'autruy. Car autremẽt il nous arriue que pour ne ia pas vouloir endurer, nous la faisõs noſtre, & en receuõs beaucoup d'incõmodité. Nous en perdõs premieremẽt le iugement, puis nous nous offenſons nous-meſmes, & precipitez par la colere no⁹ nous iettõs au mal que nous fuyõs. Ceſte paſſion reſſemble proprement aux grandes ruïnes qui ſe rompent ſurce ſur quoy elles tombẽt. Elle deſire ſi violemment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde à euiter le ſien. Outre qu'elle eſt inconſideree, elle eſt ordinairement iniuſte, & pour dire vray, l'offence & la vengeance, n'eſt qu'vn meſme peché, qui a diuerſes excuſes. L'vn & l'autre a vne meſme fin, qui eſt nuire à autruy. Prenons donc ſoigneuſement garde de ne la laiſſer eſleuer en noſtre ame. Et pour ce ſi toſt que quelque choſe nous piquera, dõnons-nous loiſir d'y penſer. Car ſi nous pouuons vne fois diſcourir, nous arreſterõs aiſement le cours de ceſte fiéure d'eſprit. Puis conſiderons les actions des perſonnes cole-

res. Regardons comme elles ſont mal-ſeãtes. Songeons au contraire, combien la douceur & clemence ont de grace, comme elles ſont agreables aux autres, & vtiles à nous-meſmes. C'eſt l'aimant qui tire à nous le cœur & la volõté des hõmes. Accouſtumons nous dõc à pardõner à tout le mõde. Que la grandeur de l'iniure ne nous retiẽne point, au cõtraire eſtimons, que plus elle eſt grande, plus eſt-elle digne d'eſtre pardõnee, & que plus la vẽgeãce en ſeroit iuſte, plus la clemẽce en eſt loüable. Sur tous ceux que la fortune a colloquez en vn haut degré d'honneur, doiuent prendre garde, d'auoir les mouuements plus remis & temperez: car comme leurs actions sõt de plus d'importãce, auſſi leurs fautes sõt elles plus difficiles à reparer. Le ciel leur preſente tous les iours vn exemple, & enſeignemẽt de fuir toute precipitatiõ, leur monſtrãt que Saturne qui eſt le plus haut des planettes va le plus lẽtemẽt. Ils diſẽt auſſi que Iuppiter peut bien luy ſeul darder les foudres fauorables, & de bon augure; mais quand il eſt queſtion de lãcer les inuiſibles & vẽgeurs, il ne le peut faire ſans le conſeil & aſſiſtãce de douze dieux. C'eſt grand cas que le plus grand des dieux qui peut de luy-meſmes biẽ faire à tout mõde, ne peut nuire à perſonne qu'apres vne ſolennelle deliberation. La ſageſſe de Iuppiter

piter craint meſme de faillir, quād il eſt queſtion de ſe venger: il luy faut du conſeil qui le retienne. Quand nous nous ſentirons donc eſmeus de ceſte paſſion, recourōs à nos amis, & meuriſſōs nos coleres entre leurs diſcours. Car tant que nous ſommes eſmeus nous ne pouuons rien faire à propos. La raiſon ne nous ſert non plus entre les paſſions, que les aiſles aux oiſeaux engluez par les pieds, c'eſt pourquoy ſi nous voulons rendre noſtre ame capable de belles & biē ſeantes actions, il la faut eſleuer de terre & la mettre en vn eſtat paiſible & tranquille. Il la faut cōduire à vne diſpoſition ſemblable à ceſte plus haute partie de l'air, qui n'eſt iamais offuſquee des nuees, ny agitee des tonnerres: mais a vne ſerenité perpetuelle. Il faut qu'elle ne ſoit iamais obſcurcie par la triſteſſe, ny eſmeuë par la colere. Quand vne fois elle eſt conduitte à ce point, il eſt fort aiſé de reigler ſes autres actions, & les mener à leur fin. Car lors elle chemine pas à pas apres la nature, & ſe lie par vne douce & temperee affection, aux autres parties du monde, deſquelles l'homme eſt comme le nœud, qui aſſemble les celeſtes auec les terreſtres. Les effects de ceſt affectiō temperee de l'hōme enuers les autres choſes du monde s'appellent offices: cōme qui diroit le deuoir & la façon dont il s'y doit cō-

porter. Pour reigler ce deuoir & nous en enſeigner l'vſage, nous ne pouuons auoir vn meilleur maiſtre que la nature meſmes ; laquelle a eſtably vn ordre & diſpoſition par tout, par lequel elle a ſouſmis les choſes les vnes aux autres, les enchaiſnãt toutes ensẽble par la liaiſõ du reſpect qu'elles ſe doiuẽt, lequel elle a graué ſur le front de chacune, comme les Princes font leurs faces ſur leurs mõnoyes, pour monſtrer qu'elles ſont du titre & loy qu'elles doiuẽt eſtre. Conſiderons dõc en chaſque choſe l'ordre de la nature, & nous trouuerõs incontinẽt de quel prix elle eſt, & pour cõbien nous la deuõs prendre, & ce que nous luy deuõs de retour. Le biẽ eſtãt l'obiect de la volõté de l'hõme, où il eſt plus pur & plus entier, là doit-elle eſtre plus eſmeuë. Dõques la premiere & plus ferme affectiõ doit eſtre celle qui le lie auec l'autheur & principe de tout bien, ceſte affection eſt la pieté : par elle l'homme ſe reünit & cõſolide à ſa premiere cauſe, comme à ſa racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché il conſerue ſa perfection, au contraire quand il s'en ſepare, il ſeiche auſſi toſt ſur le pied. Le principal effet de la pieté, eſt de nous apprẽdre à cognoiſtre Dieu : car de la cognoiſsãce des choſes procede l'honneur que nous leur portons. Il faut donques premierement que nous croyons qu'il eſt, qu'il a creé le monde

par ſa puiſſance, bõté & ſageſſe, que par elles meſmes il le gouuerne, que ſa prouidence veille ſur toutes choſes, voire les plus petites. Que tout ce qu'il nous enuoye eſt pour noſtre biẽ, & que noſtre mal ne vient que de nous. Car ſi nous eſtimons mal les fortunes qu'il nous enuoye, nous blaſphemerõs cõtre luy. Pource que naturellement nous honorons qui biẽ nous faict, & haïſſons qui nous faict mal. Il nous faut donc reſoudre de luy obeïr, & prẽdre en gré tout ce qui vient de ſa main. Sa cognoiſſance eſtant tres-parfaicte, ſa puiſſance tres-immenſe, ſa volonté tres-charitable, que reſte-il à conclure ſinõ qu'il ne nous enuoye rien qui ne tẽde à noſtre biẽ? Et ores, que nous ne comprenions pas quelquefois, le bien que nous deuons receuoir de ce qu'il nous enuoye, ſi en deuons-nous touſiours eſperer, & eſtimer que cõme ſouuent le medecin faict beaucoup de choſes pour la ſanté du corps, qui ſemblẽt au commẽcement luy nuire, (comme quand il picque l'œil pour faire voir celuy qui a perdu la veuë:) ainſi Dieu en la conduitte de noſtre vie nous ſauue par des moyẽs qui nous ſemblent faſcheux & nuiſibles, & ſouuent penetre noſtre cœur de poignantes afflictions, pour rendre à noſtre eſprit ſa clarté. Sous ceſte aſſeurance, nous deuons nous com-

mettre & ſous-mettre à luy, recognoiſſans que nous ſommes entrez en ce monde non pour commãder, mais pour obeïr : que nous y auõs trouué les loix toutes faictes, leſquelles il faut ſuiure. Et pour ce deuons-nous touſiours auoir en la bouche, comme vn enſeignement de ſage obeïſſance à l'ordonnance de Dieu, ces beaux vers de Cleanthes :

Mon Dieu conduiſez-moy par la voye ordonnee
Ie ſuiuray volontiers de peur qu'vn fort lien
Ne m'entraine meſchãt, où en homme de bien
Ie pourrois arriuer ſuiuant la deſtinee.

Au reſte il ne luy faut dreſſer nos vœux ny nos prieres, que pour obtenir de luy ce qu'il a ordonné. Car demander quelque choſe contre ſa prouidence, c'eſt vouloir corrompre le iuge, & le gouuerneur du monde. La priere la plus agreable pour luy, & plus vtile pour nous, que nous luy puiſſiõs faire, c'eſt qu'il cõtiẽne nos affectiõs pures & ſainctes, & qu'il preſide à noſtre volonté, àfin qu'elle s'addreſſe touſiours au bien. Les ſacrifices qu'ils nous demande ſont vne vie innocẽte. Il ne deſire pas nos biens, mais ſeulement que nous nous rendions dignes des ſiens. Il n'y a ſi petite offrande qui ne luy aggree preſentee par des mains pures & innocentes, il n'y a ſi riche ny ſi ſomptueux ſacrifice, qui ne

luy deſplaiſe quand il part de mains polluës & contaminees. Apollon interrogé comme luy auoit pleu le ſacrifice de cẽts bœufs, que l'on luy auoit faict, fit reſponſe,

D'Hermion m'a pleu la farine,
Qu'il m'a offert en ſa terrine.

Comme s'il euſt dit, l'homme ſage eſt le vray & ſeul ſacrificateur du grand Dieu, ſon eſprit eſt ſon temple, ſon ame en eſt ſon image, ſes affections ſont ſes offrandes, ſon plus grand & plus ſolemnel ſacrifice, eſt quand vous l'imitez. Nõ qu'il ne faille obſeruer les ceremonies accouſtumees au païs, auec vne honneſte moderation, ſans luxe & ſans auarice, mais auec ceſte opinion que Dieu veut eſtre ſeruy de l'eſprit. Et pour nous dirons pour conclurre ce propos, que la plus ſaincte façõ dõt nous le puiſſions honorer, & ſeruir, c'eſt qu'apres que nous l'aurons orné de tous les noms, de toutes les loüanges les plus magnifiques, & les plus excellẽtes, que noſtre eſprit ſe peut imaginer, nous tenions pour conſtant, & confeſſions publiquement, que nous ne luy auons encores riẽ preſenté digne de luy, mais que la faute en eſt en noſtre impuiſſance, & infirmité, qui ne peut riẽ conceuoir de plus haut. De l'honneur que nous deuons à Dieu, deſpend l'opinion que nous deuons auoir qu'il eſt preſent à toutes

nos actions, ſoit que nous ſoyons deuãt luy, ſoit que nous ſoyõs auec les hommes. Pour ce nous faut-il parler à luy comme les hommes nous oyans, & viure auec les hommes, comme Dieu nous voyant. Mais ſur tout deuons-nous eſtre fort religieux, quand nous l'appellons à teſmoing de la verité. Car l'obſeruation du ſerment eſt la principale partie de la pieté. Le ſerment n'eſt autre choſe, que l'image de ceſte loy vniuerſelle emanee de la bonté de Dieu, pour contenir toutes les parties du monde en leur lieu; & les faire eſtre ce qu'ils doiuent. C'eſt vn lien qui conioint les hõmes de volõté, c'eſt le garde du tuteur de la conſtãce & verité, c'eſt comme le neud de la ſocieté ciuile, qui eſt reſerré, & raffermy par la reuerence du nom de Dieu tout puiſſant, lequel preſide aux actiõs des hommes. Ce ſera bien à la verité le meilleur ſi vous pouuez par le teſmoignage d'vne pure & ſaincte vie acquerir tãt de creãce, que voſtre parole aſſeure ceux à qui vo⁹ auez affaire, de ne point vſer de ſermẽt: mais ſi vous ne vous en pouuez exempter, ſi deuez-vous prendre garde d'en vſer ſobremẽt & le plus raremẽt que vous pourrez. Car le trop frequẽt vſage de quelque choſe que ce ſoit, en apporte le meſpris. En tout cas gardez-bien de vous en ſeruir à autre fin que pour aſſeurer la verité,

vous repreſentant que Dieu eſt aſſis là haut, cõme protecteur des hõmes fideles, & vengeur des parjures. Or de l'hõneur deu à Dieu premiere cauſe de tout, il faut deſcẽdre à celuy des puiſſances celeſtes, ordõnees par luy pour le gouuernement du monde, eſquelles il faut recognoiſtre vne excellence & conſtance de vertu, & en leur perfection admirer la grandeur de leur createur, & honorer leur miniſtere, qui eſt employé à la cõſeruation, & protection des hommes. De là nous deſcendons à la reuerence que nous deuons à ceux, par le moyen deſquels, comme de canaux choiſis de Dieu, no⁹ paſſons en ce mõde. En ceſt endroit nous trouuons la patrie toute la premiere, qui ſous vn nom feint & compoſé, comprend vne vraye & naturelle charité. Nous luy deuons par raiſon plus d'affection qu'à tout le reſte des choſes de ce bas monde. Pour ce qu'elle enueloppe en ſoy tout le reſte, & contient en ſon ſalut tout ce que nous aimons & cheriſſons, & au contraire auec elle tout le reſte ſe perd. De ceſte genereuſe affection ſont ſorties tant de belles actions & ſi glorieuſes, de ceux qui ont employé leur vie pour la conſeruation de leur païs, de ceux qui ont oublié leurs propres iniures de peur de les venger aux deſpens du public, de ceux qui ont vo-

lontairement choisi vne dure & miserable vie pour mettre leur pays en repos. Representez-vous donc tous les iours que vostre pays qui vous a mis en ce monde, & vous y a conserué, vous redemande les droits de pieté, exige de vous le deuoir d'vn bon & fidele citoyen, & vous y coniure par la terre de vostre naissance, par les loix de vostre ville; par la foy de la societé ciuile, par le salut de vos peres, de vos enfãs, de vos amis, de vous mesmes. Ayez dõc soing de vostre pays plus que de tout le reste du monde, ne preferez iamais vostre profit particulier à son bien, & pour euiter le mal qui vous menace, ne le reiettez point sur luy. Le païs serui de ce que vous luy deuez, les peres & meres doiuẽt suiure apres: car Dieu les ayãts choisi pour par leur moyẽ vous dispenser & departir la vie, comme il les a aucunement rendus participans de sa vertu, aussi a-il voulu qu'ils fussent aucunement participans de son honneur. Si Dieu nous les a donnez sages & vertueux, nous les deuons tenir comme des Dieux en terre, qui ne nous sont pas seulement donnez pour nous moyẽner la vie, mais pour nous la beatifier par vne bonne nourriture, & sage institution. S'ils sont fascheux & vicieux, touſiours sont-ils nos peres, & nous les faut endurer, & puis qu'ils portent ce nom,

les ſeruir & ſecourir de ce que nous tenons d'eux, qui eſt de nos biens, de nos perſonnes, de nos vies. Ce faiſant nous portons l'hommage à la nature, & luy rendons graces de ſes biens. De nos peres nous deſcendons à nos enfans, enuers leſquels bien que l'affection ne ſoit pas ſi pleine de reuerẽce, ſi l'eſt-elle d'vn ſemblable, voire plus grand ſoing. Car Dieu nous ayãt colloquez & mis comme en garde en ce monde, il ſemble qu'auant que nous en deuions ſortir, nous ſoyõs obligez de ſubroger en noſtre place d'autres miniſtres & ſeruiteurs de ceſte ſouueraine puiſſance, pour la ſeruir en ce commun temple. La naiſſance des enfans n'eſt noſtre, qu'en partie; beaucoup d'autres choſes que nous y contribuent. Mais la nourriture & inſtitution en eſt toute noſtre, laquelle nous deuons à Dieu, à qui nous les preſentons, au pays pour le ſeruice duquel ils ſont nez, à nous-meſmes qui deuons attendre de leurs bonnes mœurs le ſupport & conſolation de noſtre vieilleſſe. Nous deuõs donc ſoigneuſement veiller pour eux, & procurer autant qu'il eſt poſſible, ce qui eſt de leur bien. Apres les enfans ſuiuent les femmes, qui vnies auec nous par la loy, & entrans en ſocieté auec nous ſous le cher gaige de la poſterité qu'elles nous donnent, ont vne gran-

de & legitime part en nos affections. En leur amitié s'addoucit toute la dureté de noſtre vie, par leur ſoin nous diminuons le noſtre, & repoſons ſous leur trauail. Rendons-leur donc vn reſpect qui nourriſſe & entretienne celuy qu'elles nous portent, & ſongeons à leur bien & à leur repos, comme de perſonnes qui ſont part de nous-meſmes : mais ſur tout monſtrõs-leur que nous ne les honorõs pas, pour quelque plaiſir que leur ieuneſſe & beauté nous apporte (de peur que cela ne leur enfle le courage, & les rende trop fieres, & auſſi que ceſte affection fondee ſur vne choſe ſi coulante & periſſable, ne s'eſteigne incontinent:) ains pour la fidelité que nous eſperons d'elles, pour leurs ſages & modeſtes mœurs, & pour le ſoing qu'elles ont de leurs enfans communs. Et à fin de leur donner d'auantage de courage, monſtrons-leur que nous ne voulons rien auoir à part d'elles, ny biens, ny penſees, ny affections : car en ceſte communion ſe nourrit la bien-vueillance & l'amitié, laquelle ſe perd & diſſipe en la diuerſité de deſſeins, & de volontez. Ceſte affection paſſe de noſtre femme à nos parens, auec leſquels la nature nous a liez, coulant auec le ſang vne ſecrette inclination & bien-vueillance à l'endroit de ceux, qui ſont ſortis de

meſme tige: ſelon qu'ils nous ſont plus proches, ceſte affection eſt plus viue, & nous oblige à de plus eſtroits deuoirs & ſeruices. Donques pour obſeruer en cela, comme en toute autre choſe, l'ordre que la nature nous propoſe, comme le ſouuerain ornement de tous ſes ouurages, nous diſpenſerons l'affection que nous deuons à nos parens, ſelon qu'ils nous touchent de plus prés, leur rendrons tout le ſeruice & le ſecours qu'il nous ſera poſſible. Iuſques à la nature remuë de ſa propre main nos affections: il faut maintenant venir au mouuement que leur donne la vertu, laquelle nous lie d'amitié auec les perſonnes ſages & vertueuſes. De tous les biens que la ſocieté ciuile nous apporte, il n'y en a point que nous deuions plus eſtimer & cherir que l'amitié des honneſtes gẽs: car c'eſt la baze & le piuot de noſtre felicité. C'eſt-elle qui gouuerne toute noſtre vie, qui addoucit tout ce qui eſt d'amer, qui aſſaiſõne tout ce qui y eſt de doux. Elle nous donne en la proſperité à qui bien faire, auec qui nous reſiouïr de noſtre heur, en l'affliction qui nous ſecoure & nous conſole en la ieuneſſe qui nous monſtre & enſeigne, en la vieilleſſe qui nous ayde & ſuruienne, en l'âge d'homme, qui nous aſſiſte & ſecõde. Cõme ceſte poſſeſſion eſt precieuſe, nous deuons

bien y employer la prudence, à fin de l'acquerir telle qu'elle doit eſtre. Premierement deuons-nous rechercher entre les hommes, ceux qui meritent le plus, les cherir & honnorer comme nous, eſtans donnez de Dieu, pour entrer auec nous en ſocieté de belles & loüables actions. Nous nous les deuons concilier par honneſtes occaſions, & quand nous les auons acquis, nous les conſeruer par ſoigneux offices. Car tous les animaux, & principalement les hommes, ſont nez auec ceſte inclination, d'aymer tout ce qui leur profite. Toutefois l'homme vertueux ne meſure que ceſte vtilité à l'aulne des biens, que nous appellons, & des richeſſes, mais à la commodité que luy donnent ſes amis, de profiter en la vertu: & s'il ſe rencontre que nous ayons quelque maille à partir auec nos amis, touchant les biens, les honneurs, & choſes ſemblables, nous leur deuons touſiours ceder: car tout cela ne peut eſtre mieux employé, qu'à en acquerir des amis. Vne ſeule raiſon pour toutes, nous peut excuſer de nous retirer d'auec eux, qui eſt quand ils abandonnent la raiſon, & la philoſophie qui nous conjoint enſemble. Encores le deuons-nous faire auec toute modeſtie, & ne deuenir pas ennemis pour cela. Deſcoudre ſimplement ſans rompre,

& chercher tous moyens pour les ramener par raiſon, à leur deuoir, ſans blaſmer leurs actions, ny leurs opinions, mais en les combatant, & rangeant par le diſcours, qui ſont les armes ſacrees de l'amitié. Mais quand bien nous perdrions toute eſperance de pouuoir rien obtenir par-là, ſi ne deurions-nous pas pour cela deuenir leurs ennemis. Car ores que l'homme de bien laiſſe ſes amis quand ils laiſſent la vertu, ſi eſt-ce qu'en quittant ceſte familiarité & priuauté qu'il auoit auec eux, il retient ceſte affection commune qui doit eſtre entre les hommes, & laquelle les oblige à ſe bien-vouloir, imitant la bonté de Dieu, lequel aime les bons, & ne hayt pas pour cela les mauuais. Auſſi dit-on en commun prouerbe, que l'homme de bien n'a point d'ennemis, car il ne hayt perſonne. Voyla les degrez d'affection qui ſont entre l'homme, & les choſes qui ſont hors de luy. Mais pource qu'il ſe rencontre ſouuent qu'elles nous tirent à diuerſes fins & par ce moyen nous tiennent ſuſpendus en anxieté, & incertitude, il nous faut eſtablir vne regle, de preferer touſiours les premieres aux dernieres. Le ſerment nous doit eſtre bien cher, mais il nous vaudroit mieux le violer, que d'offenſer Dieu en le tenant. Nos peres nous ſont bien venerables, mais

ſi leur volonté eſt contraire à la droicte raiſon, & à ce que Dieu a mis en no⁹ pour nous gouuerner, nous les deuons pluſtoſt abandonner que Dieu & la raiſon : nos parens nous doiuent eſtre biẽ chers, mais s'ils nous recherchent de choſe qui nuiſe à nos peres, nous ne leur deuons point accorder. Nos amis peuuent beaucoup ſur nous, mais c'eſt apres noſtre femme & nos enfans. Toutesfois il y a certains offices particuliers, que nous deuõs pluſtoſt à ceux qui ſont plus eſloignez qu'aux autres, pluſtoſt à nos voiſins qu'à nos amis, pluſtoſt à nos amis, qu'à nos parens : mais c'eſt ordinairement en choſe qui n'eſt pas de grande importance, & où la ſocieté ciuile vſurpe pour la neceſſité commune des hommes, quelque choſe ſur la nature. Comme quand nous diſons que nous deuons pluſtoſt ayder à noſtre voiſin à faire l'Aouſt, que non pas à noſtre parẽt, & autres choſes ſemblables. Ie vous ay iuſques icy repreſenté le reſpect que l'hõme doit aux choſes qui ſont hors de luy, il eſt tẽps de le faire deſcendre en ſoy-meſme, & ramener ſes affections à ſa propre perſonne, comme les lignes à leur centre. L'homme ſage ſans doute rend beaucoup de reſpect à ſoy-meſme, & encores que perſonne ne le regarde que ſa propre conſcience, il a vn grand ſoing

de ne dire, ny ne faire choſe qui ne ſoit bien-ſeante: Car la droicte raiſon qui doit preſider à ſes actions, luy eſt, comme ſeroit le plus ſeuere iuge & auſtere cenſeur, que vous luy ſçauriez donner. Il nous faut donc mettre peine tant en public qu'en particulier, de compenſer nos actions en ſorte, que nous n'ayons point d'occaſion d'en rougir, & que la nature ſelõ laquelle nous nous deuons gouuerner, n'y ſoit aucunement violee. La nature nous a donné le corps, comme inſtrument neceſſaire de la vie. Il faut en auoir ſoing: mais ſoing comme d'vne choſe qui eſt en la tutelle de l'eſprit: à laquelle il doit de la ſollicitude, & non pas du ſeruice. Il le doit traicter de façon qu'il s'en monſtre ſeigneur & non pas tyran, qu'il le nourriſſe ſans l'engraiſſer qu'il monſtre quil ne vit pas pour luy, mais qu'il ne peut viure icy bas ſans luy. Ce n'eſt pas peu d'addreſſe à vn ouurier, de ſçauoir bien preparer ſes outils, ny peu dauantage à celuy qui aime la philoſophie, de ſe ſçauoir bien ſeruir de ſon corps, & le rendre inſtrument propre à exercer la vertu. Le corps le conſerue en bon eſtat par deux moyens: par la nourriture moderee, & par l'exercice bien reglé: la nature des choſes inferieures eſt ſi coulante, que ſi l'on ne repare cõtinuellemẽt ce que le tẽps en cõſume, elle

s'aneantit peu-à-peu. Il faut dõcques ſouſtenir & ſecourir le corps par l'vſage des viandes, & de telle façon que la trop bonne chere ne le rende peſant & mal-habile à la contemplation, ny le trop mauuais traictement debile & langoureux, que le luxe ne l'amolliſſe point, que la negligence ne l'accouſtume à l'ordure. L'exercice ſuit la nourriture, bien qu'ils ſemblẽt s'entreſuiure, & tourner autour l'vn de l'autre: car nous prenons exercice & puis nous mangeons, & apres le mãger nous nous exerçons; l'vn pour nous preparer à mieux vſer de la viande, l'autre pour éueiller la nature, & tenir les parties du corps en mouuement, nous en deuons vſer en ſorte que le corps s'en porte mieux, & l'eſprit n'en ſoit pas pis. Il ne nous faut pas chercher les exercices des lutteurs, ou autres qui ſont compaſſez auec certaines meſures & obſeruations, & qui ne ſeruent que pour entretenir le corps en bon point, & ce faiſant debilitent l'ame, & luy oſtent ſes vrais & naturels mouuemens. C'eſt choſe indigne d'vn homme de prendre tant de ſoing à chercher des exercices au corps, veu qu'il en trouue par tout autant qu'il en a beſoing pour ſa ſanté. Le corps nourry & exercé de ceſte façon, ſe compoſe aiſément à des actions ſeantes & modeſtes. A quoy nous deuons prendre garde, &

de & mettre peine que noſtre viſage & noſtre allure monſtrent par vne douce grauité vne grande tranquillité d'eſprit. Il ne nous faut en façon que ce ſoit vſer de geſtes & contenances affectées, ny faire le doucet, ny froncer les ſourcils, pour contrefaire le philoſophe. Car comme vne douce grauité ſe rend venerable, auſſi vne faſtueuſe & contrainte auſterité, ſe rend ridicule & enuieuſe. Or pource que c'eſt la parole qui anime toutes nos contenances, nous deuons bien prendre garde à la regler & moderer; le meilleur precepte que nous luy puiſſions donner, c'eſt le ſilence. Sçauoir ſe taire, eſt vn grand aduantage à bien parler: bien dire & beaucoup n'eſt pas le fait d'vn meſme ouurier: Le ſilence eſt le pere du diſcours, & la fontaine de la raiſon. Au contraire, le beaucoup parler faict beaucoup de fautes. Ceux qui viſent à quelque choſe ferment vn œil, & cleignent l'autre, à fin de dreſſer & renforcer leur veuë. Cela nous apprend que les ſens iettez dehors, en ſe reſpandant s'affoibliſſent, & diminuent. Ainſi en fait noſtre eſprit ietté dehors par la parole, eſpanché & ſemé en beaucoup de propos, il perd ſa force & ſa vertu: au contraire retenu il ſe recueille, ſe renforce, & ſe remplit de prudence, & de ſageſſe. L'vſage de la parole, quand l'occaſion s'en preſente-

ra, doit eſtre d'ayder à la verité, & luy porter le flambeau pour la faire voir, & au contraire de deſcouurir & refuſer le menſonge, donner loüange à ce qui eſt bon, & blaſme à ce qui eſt mauuais. Il ne la faut pas accompagner de vehemence ny de contention, car cela monſtre qu'il y a quelque paſſion. Il ne faut pas s'amuſer à diſcourir de ce qui ſe fait à la place, ou aux theatres, & s'entretenir de ſemblables diſcours, car cela mõſtre vn grãd & inutil loiſir. Il n'eſt pas bon non plus, de beaucoup conter de vos actions, ou des fortunes que vous auez couruës: car il y a en cela de la vanité: les autres ne prennent pas tant de plaiſir à les ouyr, que vous à les conter. De parler de celles d'autruy, c'eſt vn pas fort gliſſant, il arriue le plus ſouuent ou que lon les loüe ſans raiſon, ou que lon les blaſme ſans ſçauoir leur intention. Sur tout ſe faut-il garder d'vſer de ſornettes & riſees: car cela tient trop du bouffon, & fait perdre l'opinion que lon pourroit auoir de nous. Auſſi que telles plaiſanteries ſont ordinairement meſlees de ſales propos que nous deuons euiter: la licence des parolles deshonneſtes tire apres ſoy de ſemblables effects. Il faut, s'il eſt poſſible, que vos paroles profitent touſiours à ceux qui vous eſcoutent, qu'elles ſoyent pleines de bons & ſages conſeils, qu'elles ſer-

uent à ramener à la vertu ceux qui en ſont eſgarez, & à les deſtourner du vice. Il faut euiter en propos communs les queſtions ſubtiles & aigues: elles reſſemblent aux eſcreuices, il y a plus à eſplucher qu'à manger: la fin n'en eſt que cris & contention: & aduient ordinairement à ceux qui les aiment le meſme qu'aux mauuais eſtomacs, qui vomiſſent ce qu'ils ne peuuent digerer. Comme nous deſirons d'eſtre ouys quand nous parlons, ainſi deuons-nous donner audience aux autres, & les ouyr ſans les interrompre. Il y en a qui s'accordent à tout ce que les autres diſent, les autres contrediſent à tout, les vns ſont flatteurs, les autres temeraires: nous deuons conſentir à ce que nous voyons euidemment vray, nier ce qui eſt euidemment faux, & en choſes doubteuſes ſurſeoir noſtre iugement iuſques à ce que nous trouuions quelque raiſon, qui nous en aſſeure. Pource que les paroles & les contenances ſe forment ordinairement par l'accouſtumance, & à l'imitation des autres, nous ne deuons pas nous meſler ſouuent auec le vulgaire, ny beaucoup hanter les theatres & lieux publics, ny les feſtins ou banquets. Car lon tire beaucoup de l'humeur du vulgaire en tous ces endroits-là. Si par honneur nous nous y deuons trouuer, il nous faut auoir touſiours l'eſprit

bandé à ne rien relaſcher de noſtre reſolution, qui eſt de ſe gouuerner comme ie vous ay dit. Et pour nous y fortifier, nous repreſenter en toutes choſes l'exemple des ſages, & nous imaginer ce qu'vn Socrates ou Zenon euſſent fait, s'ils euſſent eſté en noſtre place: leur vertu nous ſuggerera incontinent vn exemple de bien-faire. Le plus proufitable enſeignement que vous puiſſe donner la philoſophie pour toutes vos actions, c'eſt d'examiner ſoigneuſement quel doit eſtre le progrés & la fin de ce que vous entreprenez; & meſurer vos forces, & voir comme elles ſont proportionnees à vos deſſeings. Celuy qui ſe conſeille ſagement, arriue au port qu'il s'eſt proposé. Celuy qui vit ſans conſeil, reſſemble à ce qui flotte ſur les riuieres, il ne va pas, mais il eſt porté, & ſe laiſſant touſiours aller, en fin arriue à la mer, qui eſt à dire en vne vaſte & turbulente incertitude. Doncques en toutes choſes que nous entreprendrons, preuoyons ſagement quelle en doit eſtre la fin, puis conſiderons les moyens que nous auons d'y paruenir, & preuenons de penſee toutes les mauuaiſes rencontres que nous y pourrons auoir. Vous voulez-vous preſenter aux jeux Olympiques, penſez combien il y faut de peine. Il faut viure de reigle, ne

manger que de certaines viandes à certaines heures, s'accouſtumer au chaud & au froid, s'oindre d'huile, ſe couurir de poudre, entrer en lice, eſtre blecé, & peut-eſtre vaincu & deshonoré. Apres auoir preueu tout cela, conſiderez de quelle habitude vous eſtes, ce que voſtre corps peut porter, & puis entreprenez-le ſi vous voulez. Si vous auez enuie de faire profeſſion de la Philoſophie, repreſentez-vous incontinent qu'il faut beaucoup endurer, ſe priuer de beaucoup de plaiſirs & commoditez, & auecques vne grande patience, eſtre mocqué & gauſſé de tout le monde. Si vous auez aſſez de courage pour l'endurer, entreprenez-le: mais quand vous l'aurez vne fois entrepris, perſeuerez y conſtamment, & ſuiuez voſtre reſolution, comme vne loy inuiolable: car outre que le changement de deſſein nous rend l'eſprit flottant & incertain, il nous faict trouuer ridicules: ou au contraire, la conſtance nous rend à la fin admirables à ceux qui au commencement ſe mocquoyent de nous. Et pour ce ne vous eſtonnez pas du iugement que les autres feront de vos actions, mettez ſeulemẽt peine qu'elles ſoient telles qu'elles doiuent. Ne vous mettez non plus en peine de les tenir cachees à ceux à qui elles ne plaiſent pas; ſi elles ne sõt pas bõnes, il ne les faut

point faire du tout, ſi elles ſont bonnes, plus elles ſeront cognues, plus ſeront-elles aſſeurees. Non que ie vueille que vous affectiez d'eſtre veus en bien-faiſant, & faciez du bruit autour de la vertu, comme font ceux qui embraſſent les ſtatuës, pour ſe mettre en Aſyle. Comme la couleur reluit bien au iour, mais elle ne va pas pour cela rechercher le ſoleil, ains ſeulement ſe tient preſte pour receuoir la lumiere quand il eſclaire: auſſi la vertu ne doit-elle pas chercher la gloire, mais ſeulement eſtre diſpoſee à la receuoir, par le teſmoignage de ceux qui iugent ſincerement de ſon merite. Celuy qui aime la loüange & l'oſtentation, quitte l'obeiſſance de la raiſon, pour ſuiure celle de l'opinion: car il ſe propoſe de pluſtoſt plaire à autruy qu'à ſoymeſme. Rien ne peut tant à faire bien reüſſir ce que nous entreprenons, que de ſe bien ſeruir de l'occaſion. Le temps porte auec ſoy de certains moments, qui ſont les ſaiſons des affaires, ſi vous les perdez, voſtre peine demeure ſans fruict. Si à l'occaſion bien priſe vous adiouſtez encores la diligence, rarement manquerez-vous d'vn bon ſuccés. Et pour ce faut-il que ce qui a eſté meurement deliberé, ſoit diligemment executé, ſans s'accouſtumer à remettre au lendemain, ce que lon peut faire le meſme iour.

Mais quelque choſe que nous faſſions, auec quelque ſageſſe que nous l'entreprenions, quelque bonne occaſion que nous chioſiſſions, quelque diligence que nous y apportions, ſi deuons nous touſiours ſçauoir que la fortune a la plus grand part à l'euenement. Nous ne ſommes maiſtres que de nos conſeils, & de nos mouuemens, tout le reſte depend d'ailleurs. C'eſt pourquoy tout ce que nous pouuons faire, eſt d'entreprendre auec prudence, pourſuiure auec eſperance, & ſupporter ce qui en arriue auec patience. Si les bonnes entrepriſes ont de mauuais ſuccez, la reſponſe de ce s'atrape de Perſe ſeruira d'excuſe à tous les ſages mal-heureux. On luy demandoit pourquoy veu qu'il eſtoit ſi prudent & ſi vaillant, ſes affaires ne reüſſiſſoient mieux, pour-ce, dit-il, que de mes affaires, il n'y a que les conſeils qui dependent de moy; les ſuccés dependent du Roy & de la fortune. Il ſuffit que nous garentiſſions ce qui eſt de noſtre faict, que nous n'entreprenions rien qu'à bonne fin, & ne le pourſuiuions que par honneſtes moyens. Voila les principales loix, par leſquelles le Stoique eſtime qu'il faut policer noſtre vie: mais pource que les loix ſans iugemens ſont inutiles, & comme paroles mortes, il faut pour en tirer profit, clo-

re toutes nos iournees par vne cenſure & examen de nos actions les eſpluchans tous les ſoirs, pour voir ce qui en eſt conforme aux reigles que ie vous ay propoſees, paſſant l'ongle deſſus voir ce qui eſt raboteux, ce qui entre-baille, ce qui eſt cambré, & le raiuſter à la droicte raiſon. Si nous trouuons que tout aille comme il doit, & que tout y ſoit conforme à ces ſainctes loix-là, nous receurons vne ſecrette reſiouiſſance en noſtre ame, que nous cueillerons comme le doux fruict de noſtre innocence. Ce ſera-là, à mon aduis, vn cantique nocturne le plus melodieux, & le plus aggreable que nous puiſſions chanter à Dieu: car ie croy qu'il ne reçoit point de plaiſir plus grand en ce bas monde, que quand il voit l'homme qui eſt ſon plus cher & precieux ouurage, conſeruer la beauté & perfection en laquelle il l'a creé. Mais pource que la nature des choſes creées porte par ſon infirmité, que le bien dont Dieu les doüe à leur naiſſance ſe deſfine & conſume de ſoy-meſme iournellement, ſinon qu'il ſoit continuellement reparé & ſouſtenu par le flux ordinaire de ſa bonté qui ſe répand ſur nous, & que partãt nos forces ne ſeroient pas ſuffiſantes d'elles meſmes à nous conſeruer en ceſte perfection; adiouſtons à ce premier cantique vn Epode & ſacré enchantement, pour in-

uoquer ſa diuine faueur, & finiſſons par là tous les iours de noſtre vie, & à ceſt' heure-là preſente inſtruction luy diſant: O Dieu tout bõ, tout ſage & tout puiſſant, qui nous auez donné vn entendement pour gouuerner le cours de noſtre vie, faictes-luy cognoiſtre & aimer l'excellence dont vous l'auez orné, & l'aidez tellement que quand il viendra donner mouuemeut aux puiſſances de noſtre ame, il trouue nos membres & nos ſens purgez de toutes paſſions, & prompts à obeïr. Oſtez des yeux de noſtre eſprit les troubles nuages que l'ignorance & la cupidité y eſleuent, afin que noſtre raiſon eſclairee par la lumiere de voſtre diuine verité, nous dreſſe touſiours vers ce qui eſt vrayement & ſera eternellement bien.

Fin de la Philoſophie Morale.

LE MANVEL DEPICTETE.

IL y a des choſes qui ſont en noſtre puiſſance, les autres n'y ſont pas. Approuuer, entreprendre, deſirer & fuir, & pour dire en vn mot, ce qui ne depend que de nous ſeuls, eſt en noſtre puiſſance. Le corps, les biens, la reputation, l'authorité, & pour abreger, ce qui ne depend point de noſtre faict, n'eſt point en noſtre puiſſance. Ce qui eſt en noſtre puiſſance eſt naturellement libre & ne ſe peut, defendre ny empeſcher. Ce qui n'y eſt pas, eſt infirme, ſerf, aiſé à empeſcher, & depend d'autruy. Souuenez-vous donc que ſi vous eſtimez libre, ce qui eſt naturellement ſerf, & voſtre ce qui depend d'autruy, vous aurez des empeſchemens & des faſcheries, vous ſerez troublez, vous accuſerez les hõmes & les Dieux. Que ſi vous n'eſtimez voſtre que ce qui l'eſt, & d'autruy ce qui en depẽd, perſonne ne vous pourra forcer, perſonne ne

vous pourra empeſcher, vous ne blaſmerez ny n'accuſerez perſonne, vous ne ferez rien malgré vous, perſonne ne vous nuira. Vous n'aurez point d'ennemy, car vous vous perſuaderez que rien ne vous ſçauroit endommager. Or de tant que vous deſirez cela, deuez vous prendre garde de ne vous paſſionner pour ſi peu que ce ſoit des choſes qui ſe preſentent, laiſſant les vnes du tout, ſurſeant les autres pour le preſent, & ayant principalement ſoing de vous-meſmes. Que ſi outre cela, vous vous deliberez d'auoir des dignitez & des richeſſes, peut-eſtre ne les pourrez-vous pas obtenir, & ainſi pour vouloir cecy, vous perdrez cela où conſiſtoit voſtre bonheur, & voſtre liberté. Incontinent dõcques qu'il vous viendra quelque choſe de faſcheux en fantaſie, ayez ſoin de diſcourir en vous meſmes, que ce n'eſt qu'vne imagination, & que ce n'eſt pas ce qu'il ſemble: & puis l'examinez par les reigles que vous auez, & principalement par ceſte-là. Si c'eſt des choſes qui ſont en noſtre puiſſance ou non. Si elle n'y eſt point, ayez incontinent ce mot à la bouche: Cela ne me touche point.

2. Le deſir ſe promet d'acquerir ce qu'il recherche, la fuitte ſe promet d'euiter ce qu'elle fuit. Celuy qui n'obtient pas ce qu'il deſire eſt infortuné, & celuy qui tombe en ce

qu'il fuit mal-heureux. Doncques ſi vous ne fuyez que ce qui eſt naturellement contraire à ce qui eſt en noſtre puiſſance, vous ne tomberez iamais en ce que vous fuyez. Que ſi vous fuyez la maladie, la mort, la pauureté, vous ſerez mal-heureux. Ne fuyez donc point les choſes qui ne ſont point en noſtre puiſſance, mais ſeulemẽt ce qui eſt naturellement contraire à ce qui eſt en nous. Et quant au deſir, oſtez-le du tout pour le preſent: car de deſirer les choſes qui ne ſont point en noſtre puiſſance, il ſeroit force que vous en fuſſiez fruſtré: de deſirer ce qui eſt en noſtre puiſſance, bien qu'il ſoit honneſte, toutesfois pour le commencement vous ne le ſçauriez pas bien faire, ne ſçachant pas encore bien borner voſtre deſir. Mais recherchez & rejettez les choſes doucement & paiſiblement, & auec diſcretion.

3 En chaſque choſe qui vous plaiſt, qui profite, ou que vous aimez, cõſiderez qu'elle elle eſt, commençant des plus petites iuſques aux plus grandes. Si vous aimez vn pot de terre, faictes eſtat que c'eſt vn pot de terre: car quand il ſera caſſé, vous ne vous en paſſionnerez point. Si vous aimez voſtre enfant ou voſtre femme, penſez que vous aimez vn homme; & s'ils viennent à mourir, vous n'en ſerez point troublé.

4 Quand vous voudrez vous mettre à quelque besongne, ramenteuez-vous quelle elle est. Si vous allez au bain, repreſentez-vous ce qui s'y faict: les vns qui ſe jettent de l'eau, les autres qui s'entrepouſſent, les autres qui frappent, les autres qui deſrobent, & ainſi vous trouuerez-vous biẽ plus aſſeurez, quãd vous viẽdrez à faire ce que vous auez entrepris: Comme ſi vous diſiez, ie m'enuois aux eſtuues, mais ie ſuis reſolu de ne faire que ce que la nature de la choſe deſire. Et ainſi en toutes autres. Car de ceſte façon s'il vous ſuruient quelque empeſchement en vous baignant, vous direz auſſi-toſt, ie n'entẽdois pas ſeulement faire cela, mais garder ma reſolution, qui eſt ne me comporter ſelon la nature de la choſe, or ne m'y comporteroy-ie pas ainſi, ſi ie me faſchois de ce qui s'y faict.
5 Ce ne ſont pas les choſes qui troublent les hommes, mais l'opinion qu'ils en prennent. Par exemple, la mort n'a rien de faſcheux, autremẽt Socrates l'euſt trouuée telle; mais c'eſt l'opinion que l'on en a qui en eſt faſcheuſe. Doncques quand nous ſerõs empeſchez & troublez, n'accuſons perſõne que nous meſmes, c'eſt à dire noſtre opinion.
6. C'eſt le faict d'vn ignorant d'accuſer vn autre de ſa faute. c'eſt le faict d'vn qui commence à apprendre de s'accuſer de ſoy-meſ-

me, c'eſt le faict de celuy qui eſt deſia biẽ inſtruit de n'accuſer ny ſoy ny autruy.

7. Ne vous glorifiez point pour ce qui eſt d'excellent en autre choſe qu'en vous meſmes. Si vn cheual ſe brauoit, diſant ie ſuis beau, il ſeroit ſupportable, mais quand vous vous glorifiez, diſant, i'ay vn beau cheual, vous deuez ſçauoir que c'eſt à cauſe de la bonté de voſtre cheual que vous eſtes ainſi glorieux. Qui a-il donc que vous puiſſiez dire voſtre? l'vſage des imaginations, c'eſt à dire, iuger ſainement de ce qui ſe preſente. Donques quãd vous ſçaurez iuger des choſes ſelon leur nature, alors glorifiez-vous en, car vous vous vanterez lors d'vn bien qui eſt vrayement voſtre.

8. Comme ſi vous eſtiez dans vn nauire qui euſt pris terre, & que vous fuſſiez deſcendu pour prendre de l'eau, vous pourriez en y allant ramaſſer des coquilles, & des eſquilles ſur la greue: mais ſi faudroit-il auoir touſiours l'œil au nauire, & ſe retourner de moment en moment vers le patron, pour voir s'il ne vous r'appelle point, & auſſi toſt quitter tout cela, de peur qu'il ne vous fiſt trainer comme vne beſte, pieds & poings liez dans le nauire. Ainſi en ceſte vie, ſi au lieu de coquilles, & de ſquilles, vo⁹ venez à auoir vne femme & des enfans, rien n'empeſche que

vous n'en iouïſſiez, mais ſi le Gouuerneur vous r'appelle, il faut courir au vaiſſeau & abandonner tout cela, ſans regarder derriere vous. Que ſi vous eſtes deſia vieil, il ne vous faut pas eſlongner du vaiſſeau, de peur qu'apres vous auoir appellé, on ne vous laiſſe ſur la greue.

9 Ne deſirez pas que les choſes vous arriuẽt ſelon que vous voudriez biẽ, mais trouuez-les bonnes ainſi qu'elles aduiennent, & vous ſerez heureux. La maladie eſt vn empeſchement à voſtre corps, mais nõ pas à voſtre reſolution, ſinon que vous le permettiez. Si vous eſtes boiteux, voſtre jambe en eſt incommodee, mais non pas la reſolution de voſtre eſprit. Dites en autant de tout ce qui vous arriue, & vous trouuerez que ce n'eſt point vous qui en eſt incõmodé: mais quelque autre choſe que vous.

10 En tout ce qui vous ſuruient, retournez-vous vers vous-meſmes, pour chercher quel moyen vous auez de vous en ſeruir. Si vous voyez vne belle perſonne, ayez recours à la continence, s'il s'offre du trauail & de la peine, vous trouuerez à voſtre aide la patience, ſi l'on vous faict vne iniure, vous vous ſeruirez de la clemence: vous eſtant accouſtumé à cela, vous n'aurez point l'eſprit dechiré de faſcheuſes imaginations.

11. Ne

11, Ne dites iamais de quelque choſe que ce ſoit, i'ay perdu cela, mais bien ie l'ay rendu: mon enfant eſt mort, ie l'ay rendu: on m'a oſté ma terre, eſt-ce pas que ie l'aye renduë? ouy mais c'eſt vn meſchãt homme qui me l'a rauie: dequoy vous ſouciez vous, par qui celuy qui vous l'auoit preſtee vous la redemande. Toutesfois iuſques à ce que l'on vous la redemande ayez-en ſoing, comme de la choſe d'autruy, & comme les paſſans ont de leur hoſtellerie.

12 Si vo⁹ voulez profiter en la Philoſophie laiſſez moy tous ces diſcours là: ſi ie n'ay ſoing de mes affaires, ie n'auray pas dequoy me nourrir ſi ie ne chaſtie ceſt enfant-là, il deuiendra vicieux: car il vaut mieux mourir de faim ſans crainte & ſans faſcherie, que de viure auec abõdance de biẽs, en tourmens deſprit: & vaut mieux que ceſt enfant ſoit vicieux, que vous miſerable.

13. Commencez doncques par les plus petites choſes. Voyla vn peu d'huyle reſpandu, vn peu de vin deſrobé, penſez que ceſte perte là eſt le prix de le tranquillité de voſtre eſprit. On n'a rien pour rien. Si vous appellez voſtre garçon en colere, penſez que peut eſtre il ne vous a pas ouy, ou que vous ayant ouy il n'a pas peu faire ce que vous luy commãdiez. Mais pour cela faut-il qu'il ſoit en ſa puiſſan-

ce de vous troubler l'eſprit?

14. Si vous voulez bien profiter, ne vous faſchez point que l'on vous eſtime niais & mal entendu és choſes qui ne ſont point en vous. Ne deſirez point de ſembler ſçauãt en quelque choſe que ce ſoit: que ſi quelqu'vn fait cas de vous, deſirez-vous de vous-meſmes. Car il vous faut ſçauoir, qu'il n'eſt pas aiſé de pouuoir garder la reſolutiõ que vous auez priſe de vous gouuerner ſelon la nature des choſes, en vous amuſant à ce qui eſt hors de vous, il eſt de neceſſité que celuy qui veut auoir ſoin de l'vn, meſpriſe l'autre.

15. Si vous deſirez que vos enfans & voſtre femme viuent touſiours, vous eſtes bien ſimple: car vous voulez que ce qui n'eſt point en voſtre puiſſance y ſoit, & que ce qui eſt à autruy deuiẽne voſtre: de meſme ſi vous voulez que voſtre garçon ne face point de fautes, vous n'eſtes pas ſage: car vous voulez que le vice ne ſoit pas vice, ains quelque autre choſe. Mais ſi vous voulez n'eſtre point fruſtré de vos deſirs, cela pouuez-vous bien. Exercez-vous donc en ce que vous pouuez faire.

16. Celuy-là eſt maiſtre d'autruy qui luy peut donner ou oſter ce qu'il deſire, & ce qu'il ne deſire pas. Il faut dõcques que celuy qui veut eſtre libre, ne recherche ny ne

fuye rien de ce qui depend d'autruy, ſinon il faut qu'il faſſe eſtat d'eſtre ſerf.

17. Souuenez-vous qu'il faut conuerſer au monde cõme à vn feſtin. Si l'on ſert quelque choſe deuant vous, vous y pouuez mettre la main, & en prendre honneſtement: il paſſe outre, ne l'arreſtez-point; il n'eſt pas encore venu iuſques à vous n'allez point au deuant, mais ayez patience qu'on vous le preſente. Faictes en autant de vos enfans, de voſtre fẽme & de vos dignitez, & vous vous rendrez digne de la table des Dieux. Que ſi vo⁹ vous abſtenez meſme de ce qui vo⁹ eſt ſeruy, vous ne mangerez pas ſeulement auec les Dieux, mais vous cõmanderez auec eux. Car par ce moyẽ Diogenes & Heraclite ont eſté à bon droict tenus & reputez perſonnes diuines.

18. Si vous voyez quelqu'vn en dueil, qui pleure, ou pource que ſon fils s'en eſt allé voyager, ou biẽ eſt mort, ou peut-eſtre a diſſipé tout ſon bien, gardez-vous qu'il ne vous prenne quelque apprehẽſion que celuy-là a du mal, à cauſe de ce qui luy eſt ainſi arriué de dehors; mais diſcourez incontinẽt en voſtre eſprit, & ayez ce mot en main: Ce n'eſt pas cet accident-là qui l'afflige, mais l'opinion qu'il en a, car en voylà vn autre, à qui le meſme eſt aduenu, qui ne s'en afflige pas. Ne differez point d'en cõferer auec luy, ny meſme

de vous en cõdouloir s'il vient à propos : toutesfois prenez garde que ceſte doleance ne penetre pas iuſques dedans vous.

19. Penſez que vous iouez icy vne comedie, où il vous faut faire le perſonnage qu'il plaiſt au maiſtre. Si court, court, ſi long, long. S'il veut que vous contre-faiſiez le gueux, il le faut faire le plus naifuement que vous pourrez, le boyteux, le prince, le particulier, en fin ce qu'il voudra : car voſtre faict c'eſt de bien iouër le perſonnage qui vous eſt donné, de le choiſir c'eſt le fait d'vn autre.

20. Si quelque corbeau craille quelque mauuais augure, n'en prenez point d'apprehenſion, mais ſongez incontinent à part vous & dites, cela ne ſignifie riẽ qui me touche : s'il ſignifie quelque mal c'eſt à mon corps, c'eſt à quelque metairie, c'eſt vn peu de gloire, c'eſt à ma femme, c'eſt à mes enfãs, mais pour moy pour tout ce qu'il m'annonce ne me peut eſtre que heureux, ſi ie le veux : car il eſt en ma puiſſance de tirer profit de tout ce qui me peut arriuer.

21. Vous vous pouuez rendre inuincible en ne combatant iamais, que contre ce que vous pouuez vaincre.

22. Prenez garde de ne vous laiſſer pas tellement emporter par l'apparence que vous

iugiez heureux celuy qui eſt eſleué en dignité, ou autrement bien fortuné. Car ſi le vray bien ne conſiſte qu'és choſes qui ſont en noſtre puiſſance, il n'y a rien en cela dont nous deuions eſtre ialoux ou enuieux. Vous ne deuez deſirer ny d'eſtre General d'armee, ny d'eſtre Senateur, ny Conſul, mais ſeulement d'eſtre libre: or le ſeul moyen d'y paruenir, c'eſt de meſpriſer tout ce qui eſt hors de noſtre puiſſance.

23. Retenez-bien que ce n'eſt pas celuy lequel vous dit iniure ou vous frappe, qui vous offenſe, mais l'opinion que vous en auez. Si donc quelqu'vn vous irrite, ſçachez que cela vient de voſtre opiniõ. Eſſayez donc principalemẽt de n'eſtre point ſurpris par l'imagination; car pourueu que vous ayez vne fois le loiſir de penſer à vous, vous ſerez ayſément maiſtre de vous.

24. Ayez touſiours deuant les yeux la mort, le banniſſement, & tout ce qui ſemble de plus faſcheux, mais principalement la mort, & vous n'entreprendrez iamais rien baſſement, ny ne deſirerez iamais rien trop ardemment.

25. Deſirez-vous d'eſtre Philoſophe? preparez-vous dés l'heure meſme à eſtre gauſſé & mocqué par beaucoup de gens, qui diront d'où nous eſt venu ſi ſoudainement ce

Philoſophe ? où a-il ainſi appris à ſe renfrogner ? Non pas que ie vous conſeille pour tant de faire de ces mines-là: bien faut-il que vous gardiez ſoigneuſemẽt ce qui vous ſemblera eſtre de mieux, & que vous teniez le rang où vous eſtes, comme Dieu vous y ayãt placé. Et vous ſouuenez que ſi vous tenez ferme à cela, que ceux qui ſe gauſſoient auparauant de vous, vous admireront puis apres: que ſi vous quittez la partie, la riſee en redoublera.

26. S'il vous aduient de vous addonner à ce qui eſt hors de noſtre puiſſãce: afin de complaire à autruy, ſçachez que vous auez perdu voſtre rang. C'eſt donc aſſez d'eſtre Philoſophe en effect. Si vous voulez sẽbler tel, c'eſt aſſez qu'il vous ſemble que vous le ſoyez.

27. Ne vous affligez point de telles penſees, ie viuray ſans honneur, ie ſeray vn hõme de neant. Car ſi c'eſtoit mal que de n'auoir point d'honneurs, il faudroit que cela ne deſpẽdiſt point d'autruy, non plus que ce qui eſt des-honneſte. Ie vous prie dites-moy, eſt-ce choſe qui depend de vous, d'auoir des honneurs, ou d'eſtre inuité aux feſtins? Non de verité. Qui vous fait donc dire que c'eſt eſtre ſans hõneur, à cauſe dequoy dites-vous que vous ſerez vn hõme de neant? Veu que vous ne deuez deſirer d'eſtre eſtimé, ſi non és

choſes qui dependẽt de vous, eſquelles vous pouuez vous rẽdre excellent. Mais mes amis ne tireront aucun ſecours de moy: qu'entendez-vous par là? vous ne les ayderez point d'argẽt, vous ne leur dõnerez point le droict de bourgeoiſie Romaine. Et qui eſt-ce qui vous a dit que cela dependoit de voſtre faict, & non pas de celuy d'autruy? Qui eſt ce qui peut bailler à vn autre ce qu'il n'a pas luy-meſme. Acquerez des moyẽs, diſent-ils, afin que nous y participions. S'il y a moyen d'en acquerir en me conſeruãt modeſte, fidele & courageux, mõſtrez-moy comme il faut faire, & i'en acquerray: que ſi vous eſtimez que ie doiue perdre le bien qui m'eſt propre, afin que vous obteniez ce qui n'eſt point vrayement bien, conſiderez combien vous eſtes deſraiſonnables & ingrats. Aimez-vous mieux de l'argent, qu'vn bon & fidele amy? Aydez-moy dõc à me conſeruer, & ne m'excitez point de faire choſe par laquelle ie ne ſois plus tel. Ouy mais ie n'aideray pas à mõ païs comme ie pourrois-bien. Ie vous demãde encore vn coup quel ayde entẽdez vous? C'eſt qu'il ne ſera pas embelly de portiques, ny accommodé de bains. Et bien qu'eſt-ce que cela? ce ne ſont pas les charpentiers qui fourniſſent de ſouïlliers à la ville, ny les tailleurs d'habits qui fourniſſent d'armes, il

ſuffit que chacun ſerue de ſon meſtier. Que ſi vous acquerez vn bõ & fidele citoyen à voſtre ville, ne luy faites-vous point de profit? ouy vrayemẽt. Vous ne luy ſerez donc pas inutil. Mais quel rang dictes-vous tiẽdray-je en ma ille? tel que vo⁹ pourrez, vous conſeruant touſiours fidele & modeſte. Que ſi vous perdez ces deux vertus-là, en penſant profiter d'auantage au public, à quoy luy pourrez-vous plus eſtre vtil, quand vous ſerez deuenu impudent & infidele?

28. Quelqu'vn a-il eſté mis au deſſus de vous à table, a-on pris pluſtoſt conſeil d'vn autre que de vous? Si vous penſez que ce ſoit ſon bien vous vous deuez reſiouïr de ce qu'il luy eſt arriué. Si vo⁹ pẽſez que ce ſoit sõ mal, vous ne deuez pas vous plaindre, qu'il ne vous ſoit pas aduenu. Au reſte ſouuenez-vous que ne faiſant pas ce que font les autres, pour obtenir les choſes qui ne dependẽt point de nous, vous ne pouuez pas eſtre égal à eux. Pourquoy aura autant celuy qui ne veut point attendre à la porte d'vn Monſieur, que celuy qui n'en bouge, celuy qui ne l'accompagne point, que celuy qui le ſuit par tout, celuy qui ne le louë point, que celuy qui le flatte. Vous ſeriez iniuſte & inſatiable, ſi ſans debourſer le prix pour lequel les choſes ſe vendent, le vouliez auoir pour rien. Cõbien

ſe vendent les laictuës? vn obole peut-eſtre. Celuy qui tire vn obole de ſa bource prend vne laictuë, vous qui ne baillez pas voſtre obole n'en aurez point: mais pour cela vous ne profitez pas moins que luy: comme il a emporté ſa laictuë, ainſi auez-vous voſtre obole. De meſme en eſt-il en ce fait. Vous n'auez pas eſté appellé au feſtin, mais auſſi vous n'auez pas payé voſtre eſcot. Or l'eſcot, c'eſt qu'il faut loüer le maiſtre de la maiſon, il le faut reuerer. Doncques ſi vous pẽſez y auoir de l'acqueſt, venez & payez ce qu'il appartiẽt pour voſtre eſcot. Que ſi vous ne voulez rien payer, & neantmoins auoir la choſe, vous eſtes iniuſte, vous eſtes inſatiable, & indiſcret. Quoy doncques, n'auez-vous rien au lieu du ſoupper que vo⁹ euſſiez eu? ſi auez: vous auez que vous n'eſtes point tenu de loüer cet hõme là contre voſtre gré, que vous n'eſtes pas ſubject de l'attendre à ſa porte.

29. Nous apprenons ce que la nature deſire, par les choſes dont nous ne ſommes point en different entre nous, comme ſi le garçon de noſtre voiſin caſſe un verre, nous auons incontinent ce mot en la bouche, voila comme il en aduient. Sçachez donc que quand le voſtre ſera caſſé, il vous faut eſtre tel, que quand celuy d'vn autre l'a eſté. Accommodez cela à plus grandes choſes:

l'enfant d'vn autre ou ſa femme ſont morts; il n'y a perſonne qui ne die, que c'eſt vn accident humain. Que ſi quelqu'vn de nous perd le ſien, incontinent c'eſt à crier: Helas! miſerable que ie ſuis. Il nous faudroit lors ſouuenir, comme nous ſommes touchez de ceſt accident-là, quand il arriue à vn autre.

30. Comme on ne plante pas vn but pour en eſloigner ſon coup: ainſi la nature n'a elle pas ordõné le mal, duquel en toutes choſes elle s'eſloigne.

31. Si quelqu'vn vous liuroit au premier venu, vous vous faſcheriez contre luy. N'auez-vous point de honte d'abandonner voſtre ame à l'auenture, pour eſtre troublee & renduë confuſe à la premiere iniure qu'on vous dira? Doncques de tout ce que vous entreprenez, conſiderez quel en doit eſtre le commencement & la fin, & puis employez-vous y: que ſi indiſcretemẽt vous vous y mettez, ſans auoir bien penſé ce qui ſe peut arriuer, quand il s'y trouuera quelque choſe de deshonneſte, vous en receurez de la honte.

32. Voulez-vous emporter le prix és jeux Olympiques? auſſi voudrois-ie bien moy vrayement, car cela eſt magnifique. Mais re-

gardez par où il faut commencer, & comment il faut pourſuyure, & puis vous mettez à la beſongne. Il ſe faut regler, ne manger que de certaines viandes, s'abſtenir de patiſſerie, s'exercer autant qu'il eſt beſoing, & aux heures ordonnees, tantoſt au chaud, tantoſt au froid, ne boire point d'eau froide, ne boire pas du vin à tout propos. Bref il vous faut commettre à celuy qui a la charge de vous dreſſer, comme vous feriez à voſtre Medecin: apres cela vous pourrez vous preſenter en lice, où il pourra arriuer que vous ſerez bleſſé à la main, que vous aurez vn pied demis, que vous boirez force poudre, que vous aurez de bonnes eſtrillades, & apres tout cela, peut eſtre demeurerez-vous vaincu. Si lors que vous aurez conſideré tout cela, vous eſtes reſolu d'aller à ce combat, allez-y. Si vous y allez autrement, vous en reuiendrez ſemblable aux enfans, qui tantoſt s'exercent à la lutte, tantoſt joüent des cornets à bouquin, tantoſt combattent en duel, tantoſt ſonnent la trompette, tantoſt joüent vne tragedie. Car à ceſte heure vous voudrez faire le champion de lutte, le tenant de duel, puis apres le Rethoricien, & en fin le Philoſophe; d'employer voſtre eſprit du tout à quelque

choſe point de nouuelles : mais comme les Singes vous voudrez imiter tout ce que vous verrez, & vous plairez tantoſt à l'vn, tãtoſt à l'autre. Vous n'entreprẽdrez ny n'acheminerez rien auec reſolution, ains laſchement & froidement. Il y a de ces gens-là qui voyans vn Philoſophe ou oyãs vn autre qui dit, Que Socrates parle biẽ, qui eſt-ce qui pourroit ſi bien dire que cela ? veulent deuenir Philoſophes, comme les autres. O l'homme, conſiderez vn peu deuãt qu'elle beſongne c'eſt-là, & puis ſçachez vn peu de voſtre naturel, s'il en pourra porter le trauail. Vous voulez eſtre athlete, ou luteur, regardez vn peu vos bras & vos cuiſſes, ſondez vos reins. L'vn eſt nay pour vne choſe, l'autre pour vne autre. Auez vous opinion, que vous addonnant à telles choſes, vous puiſſiez vſer des meſmes viandes, de meſmes breuuages, & ſupporter les meſmes diſgraces que celuy-là ? Il faut veiller pour en venir à bout, trauailler, abandonner ce qui vous eſt plus familier, eſtre mocqué par les valets, & meſpriſé de tout le monde. Soit donc qu'il ſoit queſtion d'honneur, de Magiſtrat, de iugement, bref en toutes choſes, regardez ſi vous voulez vous aſſujetir à tout cela, pour acquerir en contre eſchange vne conſtance, liberté & tranquillité d'eſprit. Si vous ne le vou-

lez faire, ne vous meſlez plus de la Philoſophie, de peur que cõme vn enfant, vous ne ſoyez tãtoſt Philoſophe, tantoſt Maltoſtier, puis Rethoricien, & en fin, receueur de Ceſar: ce ſont choſes qui ne s'accordent pas. Il vous faut reſoudre, ſi vous voulez eſtre hõme de bien ou non, vous appliquer à ce qui eſt de principal en vous, ou à ce qui eſt de l'exterieur, & à eſtre du tout Philoſophe, ou du tout plebee.

33. Le deuoir ſe meſure pour la plus-part, par la qualité des perſonnes. Eſt-ce voſtre pere, il vous eſt enjoint d'en auoir ſoing, luy aider en tout, en endurer, ſoit qu'il vous iniurie, ſoit qu'il vous frappe. Ouy: mais c'eſt vn mauuais pere. La nature ne vous a pas voulu conjoindre auec vn bon pere, mais ſeulement auecques vn pere. Voſtre frere vous offenſe, ne regardez pas à ce qu'il fait, mais conſiderez quelles doiuent eſtre vos actions en ſon endroit, pour faire que vous ne vous departiez point de la reſolution que vous auez pris de ſuiure la nature. Perſonne ne vous peut offenſer ſi vous ne voulez. Vous ſerez offenſé quand vous le penſerez eſtre. Ainſi doncques trouuerez-vous le deuoir du bourgeois à l'endroit du bourgeois du voiſin à l'endroit du voiſin, & du chef d'armee à

à l'endroict de celuy qui eſt ſous luy, ſi vous vous accouſtumez à conſiderer leur qualité.

34. Quant à la pieté qui eſt deuë à Dieu, ſçachez que le principal eſt d'en auoir bõne opiniõ, comme de celuy qui gouuerne toutes choſes, le mieux & le plus iuſtement qu'il eſt poſſible, ſe diſpoſer à luy obeïr & ceder à tout ce qu'il a faict, & ſuiure volontairement tout ce qu'il ordonne, comme procedant d'vn tres-ſage conſeil. Car faiſant ainſi vous ne le blaſmerez iamais, iamais vous ne l'accuſerez de n'auoir pas ſoin de vous. Ce que vous ne ſçauriez faire ſinon en vous deſtournant des choſes qui ne ſont point en noſtre puiſſance, & conſtituant le bien & le mal en celles qui dependent de nous. Car il eſt de neceſſité, qu'eſtant fruſtré de ce que vous deſirez en tombant en ce que vous ne voulez pas, vous vous deſpitiez, & haiſſiez ce qui en eſt cauſe. D'autant que tous les animaux ſont nez auec ceſt inſtinct naturel, de fuïr tout ce qui ſemble leur nuire, ou eſtre cauſe de leur mal, & admirer & reuerer au contraire, ce qui leur eſt profitable, ou qui eſt la cauſe de leur biẽ. Il ne ſe peut donc faire, que celuy qui penſe auoir receu dommage, ait agreable ce qu'il eſtime en eſtre cauſe. Car il ne ſe peut faire, que le dõmage nous

plaiſe. De là vient, que l'enfant meſme dict iniures à ſon pere, quād il ne luy fait pas part de ce que l'ō eſtime biens. C'eſt ce qui rēdit ennemis, Pollinice & Etheocles, ils auoient opinion que la tyrānie eſtoit vn grand bien. C'eſt ce qui faict que le laboureur, le marinier, le marchand, celuy qui perd ſes enfans ou ſa femme, blaſphement cōtre Dieu. Car où eſt le profit là eſt la reuerence. De ſorte qu'on peut dire, que celuy qui met peine à ne deſirer que ce qu'il doit, eſtudier vrayement à la pieté. Quant aux ſacrifices & offrandes, il faut que chacun les faſſe ſelon la couſtume de ſon païs, le plus purement qu'il eſt poſſible, ſans negligence, ny trop chichement, ny plus ſomptueuſement que nos moyens ne peuuent porter.

35. Quand vous irez à l'oracle, ſouuenez-vous que vous ne ſçauez pas ce qui doit arriuer, mais que vous y allez pour le luy demāder. Que ſi vous eſtiez Philoſophe, vous le ſçauriez deuant que d'y aller. Car ſi c'eſt choſe qui ſoit hors de voſtre puiſſance, elle ne peut nullement eſtre ny bonne ny mauuaiſe. Partant ne portez point vos deſirs, ny vos craintes à l'oracle, ſinon vous y entrerez tout en tranſe. Mais conſiderez, que tout ce qui vous peut arriuer eſt indifferent, & ne vo⁹ touche point. Car de quelque façō qu'il

arriue, vous en pouuez bien vſer, & rien ne vous en ſçauroit empeſcher. Allez dõc auec aſſeurance au conſeil à Dieu, & quãd il vous aura cõſeillé quelque choſe, regardez de qui vous auez pris conſeil, & qui vous negligez en ne ſuiuant pas ſon aduis. Allez à l'Oracle, ſuiuant ce que diſoit Socrates, touchant les choſes qui dependent entierement de l'euenement, & dõt on ne peut auoir cognoiſſance, ny par diſcours ny par ſcience. Partant s'il eſt queſtion de courir fortune pour voſtre païs, ou pour voſtre amy, n'allez point à l'Oracle pour cela.

Car bien que le deuin vous rapporte qu'il trouue faute aux entrailles, & que c'eſt vn ſigne que vous deuez mourir, eſtre eſtropié, ou banny, la raiſon neantmoins vous perſuadera, que quand tout cela deuroit eſtre, vous ne deuez point abandonner voſtre païs, ny voſtre amy. Et pour cet effect, ayez deuant les yeux ce grand Oracle Pythien, qui chaſſa du Temple, celuy qui n'auoit pas ſecouru ſon amy, que l'õ aſſaſſinoit.

36 Propoſez-vous certaine façon que vous gardiez touſiours, ſoit que vous ſoyez ſeul, ou en compagnie. Parlez-peu, & quand il en ſera beſoin, & de peu de choſes: car rarement ſe preſente-il occaſion que nous deuiõs parler: & ne vous amuſez point à cõter des choſes

des choſes vulgaires, comme des combats, des courſes de cheuaux, des luteurs, des viãdes, du vin, qui ſont choſes dont tout le mõde s'entretien, mais principalement ne deuons-nous parler des hommes, les louër, les blaſmer, ou en faire cõparaiſon. Et pource redreſſez par vos propos autant qu'il vous ſera poſſible, ceux auec leſquels vous viuez, à ce qui eſt le plus ſeant. Que ſi vous vous trouuez parmy des eſtrangez, taiſez vous.

37. Ne riez pas beaucoup, ny de beaucoup de choſes, ny diſſolument.

38. Ne iurez point du tout s'il eſt poſſible, ſinon iurez verité.

39. N'allez point manger auec perſonnes eſtranges, meſmes plebees: Que ſi l'occaſion vous y conduit, tenez voſtre eſprit ferme, de peur de gliſſer és façons du vulgaire. Car vous deuez ſçauoir que ſi voſtre compagnõ eſt ſouillé, il ne ſe peut faire qu'approchant de luy vous ne vous gaſtiez, bien que vous fuſſiez net auparauant.

40. Pource qui concerne le corps, comme viandes, breuuages, habits, maiſons, ſeruiteurs, il en faut vſer autant que l'ame en a de beſoing, & retrancher tout ce qui n'eſt que pour la pompe & les delices.

41. Quant au plaiſir des femmes, il faut autant qu'on peut s'en tenir pur, auãt que d'e-

ſtre marié : en tout cas en faut-il vſer ſelon les loix. Mais pour cela il ne faut pas ſe rẽdre cenſeur de ceux qui y ſont ſujets, ny leur reprocher que vous ne vous en ſeruez point.

42. Si quelqu'vn vous rapporte, que l'on meſdit de vous, ne vous amuſez pas à refuter ce dont il vous blaſme: mais dites, à ce que ie voy, il ne ſçait pas encore tout le mal qui eſt en moy, puis qu'il n'en dict que cela.

43. Il ne faut pas ſouuent aller au theatre; que ſi quelquesfois l'occaſion s'en preſente, ne faictes point paroiſtre d'auoir plus de ſoing d'aucun autre, que de vous-meſmes. C'eſt à dire, ne deſirez point qu'il s'y faſſe autre choſe que ce qui s'y fait, ny qu'vn autre ait le prix, que celuy qui l'a gaigné. Car par ce moyen vous ne ſerez point troublé. Sur tout abſtenez vo⁹ de crier, de rire, & de vous beaucoup remuer. Et quand vous ſerez de retour, ne vous amuſez point à diſcourir de ce qui s'y eſt fait. Car cela ne ſert de rien à amender voſtre vie, au contraire cela monſtre que vous vous eſtes laiſsé transporter à la veuë de tout cela.

44. Ne vous ingerez point d'aller ouir ceux qui recitent, ne vous y trouuez pas ſouuent, encores que vous en ſoyez prié. Si vous vous y trouuez, mõſtrez vous-y modeſte & poſé, de façon toutesfois que vous ne

ſoyez point à charge à la compagnie.

45. Quand il vous faudra aller trouuer quelqu'vn principalement des grands, propoſez vous ce qu'y euſt fait Socrates, ou Zenon s'il euſt eſté en voſtre place, & vous ne ſerez point en peine de ſçauoir ce que vous auez affaire.

46. S'il vous faut aller vers quelqu'vn lequel ait beaucoup d'authorité, repreſentez-vous, que vous ne le trouuerez pas à la maiſon, qu'il ſera retiré, que l'on vous fermera la porte au nez, ou qu'il ne fera pas ſemblant de vous voir: ſi apres cela vous y allez, endurez ce qui vous y arriuera, & ne dictes plus à part vous, cela ne valoit pas que i'en priſſe la peine: Car cela ſent ſon plebée, & ſon hõme qui ſe laiſſe tranſporter aux choſes externes.

47. Quand vous ſerez en compagnie ne vous amuſez pas beaucoup à conter ce que vous auez faict, ou les dãgers que vous auez couru: car les autres ne prennent pas tant de plaiſir à ouïr telles choſes, que vous à les conter. Ne vous accouſtumez pas non plus à faire rire ceux auec leſquels vous eſtes. C'eſt vn pas bien gliſſant, qui meine aiſément aux façons de faire du vulgaire, & qui vous feroit perdre le reſpect, que vous portent ceux qui approchent de vous: outre qu'il y a danger que pour ce faire, n'vſions de ſales paroles,

à quoy nous ne nous deuons pas accouſtumer, ains ſi nous nous trouuons en lieu où l'on en vſe, reprendre s'il vient à propos ceux qui le font, ou pour le moins nous taire, & rougir pour eux, & en nous refrognant monſtrer que nous n'y prenons pas plaiſir.

48. S'il vous vient en l'eſprit quelque imagination de volupté, gardez qu'elle ne vous emporte: conſiderez bien que c'eſt, & prenez le loiſir d'y penſer en vous-meſmes, & regardez combien vous aurez de contentement, ſi vous vous en abſtenez, & comme vous vous en louërez vous meſmes. Que ſi vous iugez à propos d'en vſer, prenez garde que vous ne ſoyez vaincu par ſes douceurs & allechemẽs. Et oppoſez luy ceſte penſee, qu'il vaut bien mieux auoir ce contentemẽt en l'ame, d'auoir vaincu le plaiſir que d'en auoir iouï.

49. Quand vous aurez deliberé de faire quelque choſe, faictes-la ſans vous ſoucier que les autres vous voyent, quelque opiniõ qu'ils en puiſſent auoir: car quand vne choſe n'eſt pas bonne, il ne la faut point faire du tout; ſi elle eſt bonne, il ne faut point craindre ceux qui vous en reprẽnẽt mal à propos.

50. Comme en ces termes-cy: il eſt iour, ou il eſt nuict, propoſez par forme de diſiunctiue, vous formez vn axiome, par lequel

vous cognoiſſez lequel des deux eſt veritable. Ce que vous ne feriez, ſi vous diſiez ſimplement il eſt iour, & il eſt nuict. Ainſi quand vous vous propoſerez en vn feſtin de prendre la meilleure part de ce qu'on vous ſeruira, ou de la laiſſer à celuy qui eſt aſſis pres de vous, ce que l'appetit ſenſuel vous euſt fait trouuer bon, l'honneſteté publique vous monſtre qu'il ne le faut pas faire. Quand vous ſerez donc à vn feſtin auec quelqu'vn, ne regardez pas ſimplement à vſer des viandes ſelon que le corps le pourroit deſirer, mais ſelon que l'honneur que vous deuez à voſtre compagnon le requiert.

51. Si vous entreprenez de ioüer vn perſonnage que vous ne ſçauez pas, vous vous deshonorez, & outre cela perdez l'occaſion de bien faire en quelque autre choſe dont vous fuſſiez bien venu à bout.

52. Comme en vous pourmenant vous prenez garde de ne pas marcher ſur vn cloud ou de ne vous detordre le pied, ainſi deuez-vous auoir l'œil de ne bleſſer la raiſon qui eſt la guide de vos actions. Et ſi nous prenons garde à cela, en chaſque choſe que nos entreprenons, nous irons bien plus ſeurement en beſongne.

53. Le pied eſt la meſure du ſoulier, auſſi le corps doit eſtre la meſure de nos biens, ſi

vo⁹ vous arreſtez-là, vous garderez meſure, ſi vous paſſez cela, il eſt neceſſaire que vous tõbiez en vn grãd precipice. Par exemple ſi vous ne faictes pas voſtre ſoulier pour ſeruir voſtre pied, mais pour eſtre braue, vous le ferez de cuir doré, puis apres de pourpre, & en fin de broderie: car depuis que vous auez vne fois paſſé les bornes, il n'y a pl⁹ de meſure.

54. Depuis que les femmes ont paſſé quatorze ans, les hommes les appellẽt Madame. C'eſt pourquoy penſant n'eſtre propres qu'à coucher auec les hommes, elles mettẽt tout leur eſtude à s'embellir, & toute leur eſperãce en leur beauté, pour ce nous leur deuons faire entendre, que nous ne les voulons honorer, ſinon en tant qu'elles ſe monſtrent reſpectueuſes, modeſtes & ſages.

55. C'eſt le ſigne d'vn eſprit mal né d'eſtre trop curieux de ce qui eſt du corps, cõme de faire beaucoup d'exercice, de beaucoup mãger, de beaucoup boire, de s'aller promener, de ſe faire trainer en coche. Il faut faire tout cela comme en paſſant, & tourner tout noſtre ſoing à traiter noſtre eſprit.

56. Quand quelqu'vn vous meſfaict ou meſdit, eſtimez qu'il penſe faire ou dire ce qu'il doit. Or ne ſe pourra-il faire qu'il s'accõmode à ce que vous trouuez bõ, mais bien à ce qui luy ſemble tel. Que ſi il iuge mal, il eſt

le premier puny, puis quil eſt le premier trõpé. Car la verité eſt embroüillee parmy le faux. Si quelqu'vn choiſit le faux, la verité n'eſt pas pour cela offẽſee, mais celuy qui ſe trompe à choiſir. Si vous n'eſtes donc pouſſé d'autre raiſon, vous ne vous courroucerez point contre celuy qui vous fait vne iniure, d'autant que vous direz touſiours: Il a penſé bien faire.

57. Chaque choſe a deux anſes, par l'vne elle eſt aiſee à ſupporter, par l'autre elle eſt faſcheuſe. Si voſtre frere vous fait tort, ne le conſiderez pas du coſté dont il vous fait tort, car cela n'eſt pas aiſé à ſupporter; mais du coſté qu'il eſt voſtre frere, que vous auez eſté nourris enſemble, & le prenant par ce coſté là, vous le trouuerez tolerable.

58. Ceſte cõſequẽce-là n'eſt pas bonne, ie ſuis plus riche que vous, ie ſuis donc plus hõme de biẽ que vous, ie ſuis plus eloquẽt que vous, ie vaux donc mieux que vous. Mais il eſt bien plus à propos de dire, ie ſuis plus riche que vous, mõ bien vaut donc dauantage que le voſtre: ie ſuis plus eloquent que vous, mon langage vaut donc mieux que le voſtre. Il y a difference entre voſtre bien & vous, entre voſtre langage & vous.

59. Si quelqu'vn ſe laue haſtiuemẽt, ne dites pas qu'il ſe laue mal, mais haſtiuement:

boit-il beaucoup? ne dictes pas mal, mais beaucoup. Car si vo⁹ ne ſçauez ſon deſſein, cõme pouuez-vous ſçauoir s'il fait bien ou mal? autrement en voyant vne choſe, nous en ferons vn tout diuers iugemẽt, de ce que nous en pouuons comprendre.

60. Ne dites iamais que vous eſtes Philoſophe, & ne parlez pas beaucoup des choſes ſpeculatiues parmy le vulgaire. Comme ſi vous vous trouuez en vn feſtin, n'allez pas diſcourir de la façon dont il faut manger, mais mangez comme il faut. Car Socrates a voulu en toutes choſes oſter l'oſtentation. Il y en auoit qui aloient vers luy pour le prier de les mener chez les Philoſophes, & il les y menoit, tant il ſe ſoucioit peu que lon ne fiſt cas de luy. Si vous vous trouuez entre perſonnes vulgaires, où l'on vienne à parler de quelque poinct de Philoſophie, taiſez vous, car il y auroit danger de vomir ce que vous n'auriez pas encore digeré. Si quelqu'vn vo⁹ dit que vous ne ſçauez rien, & que vous ne vous en faſchiez point, voyla bon commencement. Encores que les brebis ne reuomiſſent par l'herbe qu'elles ont mangee, elles ne laiſſent pas de faire cognoiſtre à leur maiſtre qu'elles ſont biẽ nourries. Car apres auoir fait leur digeſtiõ de ce qu'elles ont mãgé, elles rendent force laict, & portent force

laine. Ne faites pas parade de paroles à l'endroit du vulgaire, mais bien des belles actiõs qui en procedent.

61. Pour auoir le corps mince & delicat, ne vous en glorifiez pas, & ſi vous ne beuuez que de l'eau, n'allez pas dire pour cela à tout propos que vous ne beuuez que de l'eau: Et ſi vous voulez vous exercer au trauail, faites-le à part vous, & nõ à la veuë des autres, n'allez point embraſſer les ſtatuës, àfin que le peuple s'y aſſemble: mais quand vous aurez ſoif, prenez de l'eau en voſtre bouche, & la rejettez ſans l'aualler, & ne le dites à perſonne.

62. La marque d'vn hõme idiot, c'eſt de ne pas attendre le profit & le dommage de ſoy-meſme, mais de dehors, & la marque du Philoſophe au contraire.

63. Les marques de celuy qui profite en la Philoſophie, c'eſt qu'il ne blaſme ny ne louë perſonne, il ne ſe plaint de rien; il ne parle point de ſoy, comme s'il eſtoit où qu'il ſceuſt quelque choſe. Quand il eſt troublé ou empeſché en quelque choſe, il ne s'en prend qu'à ſoy-meſme, & ſi quelqu'vn le louë, il ſe rit en ſoy-meſme de celuy qui le louë: ſi l'on meſdit de luy, il ne reſpond rien: Il ſe gouuerne comme vn malade qui prẽd garde de ne rien eſmouuoir en ſon corps, iuſques à ce

que ſa ſanté ſoit cõfirmee. Il ſe priue de tout deſir, & ſe propoſe d'euiter ſeulemẽt, ce qui n'eſt point ſelõ la nature des choſes qui ſont en noſtre puiſſance. Il eſt pouſſé en toutes choſes d'vne affection moderee, il ne ſe donne pas peine qu'on le tienne pour ſimple & ignorant : & pour dire en vn mot, il ſe deffie de ſoy-meſme, comme de ſon plus grand ennemy, qui eſt en embuſcade contre luy.

64. Quand quelqu'vn ſe glorifiera de bien entendre & interpreter les liures de Chryſippus, le ſage dira en ſoy meſme : Donc ſi Chryſippus n'euſt eſcrit obſcurement, celuy là n'euſt point eu de ſujet de ſe faire paroiſtre. Et moy que veux-ie? cognoiſtre la nature & la ſuiure. Ie demãde, qui me l'apprẽdra? ayant entendu que c'eſt Chryſippus, ie vay à luy : mais ie trouue que ie n'entends pas ce qu'il a eſcrit, ie cherche quelqu'vn qui me l'explique : & iuſques à là ie ne voy rien dont il faille faire ſi grand cas. Mais quant i'auray trouué qui me l'ait interpreté, il me reſte encor de mettre ſes preceptes en vſage. Cela ſeul merite d'eſtre loüé. Que ſi i'admire de bien interpreter ſeulement que deuiens-ie autre choſe que ſimple Grammarien au lieu de Philoſophe? Ie n'ay rien en cela dauantage, ſinon qu'au lieu d'Homere i'explique Chryſippus. I'ay bien plus de hõte quãd ie ne ſçay pas conformer mes actiõs aux pre-

ceptes de Chryſippus, que quand on me dit, interpretez-moy ce paſſage de ſes liures.

65 Obſeruez les reſolutions que vous auez priſes, comme loix, & cõme eſtant vne eſpece d'impieté que de les outrepaſſer. Quant à ce que l'on dira de vous, ne vous y amuſez pas, car cela ne depend point de vous.

66. A quelle faiſon reſeruez-vous de vous rẽdre digne de bien faire, & de ne point outrepaſſer les bornes que vous a planté la raiſon? Vous auez apris les preceptes qui eſtoiẽt neceſſaires pour vous addreſſer au bien, vous vous y eſtes inſtruict: quel autre precepteur attendez-vous pour amẽder voſtre vie? vous n'eſtes plus enfãt, ains hõme parfait. Si vous eſtes negligent ou pareſſeux à le faire, & que vous mettiez deſſein ſur deſſein, & vn terme ſur l'autre, pour ſonger à vous, vous n'auãcerez riẽ, viurez, & mourrez ignorãt. Il eſt dõc tẽps que vous vous reſoudiez de viure vne vie parfaicte, que vous vous amendiez touſjours en quelque choſe, & que ce que vous iugez de meilleur, vo⁹ ſoit cõme vne loy inuiolable. S'il ſe preſente quelque choſe de laborieux, de plaiſant, d'honorable, ou d'abject, faites eſtat que ce ſont les jeux Olympiques; qu'il faut entrer en lice ſans plus perdre temps, & que ſi vous eſtes vne fois vaincu, ou que vous vous rẽdiez, vo⁹ perdez tout

ce que vous auez iamais acquis, si vous vainquez vous le conseruez. Socrates deuint tres-excellent par ce moyen, se presentant à tout, & n'ayant autre pensee que de suiure la raison. Que si vous n'estes pas encores Socrates, si deuez vous viure comme desirant de le deuenir.

67. Le premier & plus necessaire traicté de la Philosophie, c'est de la façon dont il faut mettre les preceptes en vsage. Comme celuy-là, De ne point mentir. Le second, c'est celuy qui rend raison. Pourquoy cela est, comme pourquoy il ne faut point mentir. Le troisiesme qui confirme les autres, par lequel on examine si la preuue en est bien faicte, c'est à dire qui monstre que c'est que demonstration, consequence, repugnance, verité, fausseté. Le dernier est necessaire pour le second, le secõd pour le premier. Le premier est celuy qui est necessaire de soy, & auquel il se faut arrester. Mais nous faisons tout au rebours: car nous nous amusons au troisiesme, & y mettons tout nostre estude, ne nous soucians en façon quelconque du premier: car nous mentons, bien que nous ayons tousiours en main des raisons pour monstrer qu'il ne faut point mentir.

68. Nous deuons auoir perpetuellement ceste priere en la bouche.

Mon Dieu conduiſez-moy par la voye ordonnee,
Ie ſuiuray volontiers de peur qu'vn fort lien
Ne m'entraine meſchant, où en homme de bien,
Ie pourrois arriuer ſuiuant la deſtinee.

Et puis ce mot,

Cil qui cede à propos à la neceſsité,
Eſt ſage, & ſçait que c'eſt que la Diuinité.

Et encores ceſtui-cy pour le troiſieſme. O Criton, ſoit fait, ſi c'eſt le plaiſir de Dieu. Anitus & Melitus me peuuent faire mourir, mais ils ne me ſçauroient mal faire.

I'ay eſtimé ceſte piece-cy bien propre pour remplir ce qui reſtoit de ceſte fueille. Mais i'euſſe bien deſiré l'auoir plus parfaicte: Car il y a beaucoup de choſes qui ne m'y plaiſent pas. Ie ne ſçay ſi ſe ſont les derniers temps par leſquels elle a paſſé, qui l'ont gaſtee, ou ſi c'eſt que les anciens ayent leurs tares auſſi bien que nous, & qu'il ſe trouue des ronces parmy leurs roſes. I'y ay peut eſtre amendé quelque choſe, peut eſtre auſſi empiré. Ie n'auray point de regret à mes fautes, pourueu qu'elles facẽt enuie à quelque autre de mieux faire.

LES RESPONSES D'EPICTETE AVX DEMANDES DE L'EMPEreur Adrian.

QVI eſt la choſe que vous ne deſcouurez pas pour l'auoir deſliee ; mais regardez-en le corps, & vous la cognoiſtrez? Vne miſſiue. Qu'eſt ce qu'vne miſſiue? Vn meſſager muet. Qu'eſt-ce que la peinture? Vne fauſſe verité. Pourquoy le dites-vous ainſi ? Pource que nous voyons des pommes, des fleurs, des herbes, des animaux, de l'or, de l'argent peints, où il n'y a rien de tout cela. Qu'eſt-ce que l'or ? La proye de la mort. Qu'eſt-ce que l'argent ? Le giſte de l'enuie. Qu'eſt-ce que le fer ? L'inſtrument commun de tous les meſtiers. Qu'eſt-ce que l'eſpee ? Ce qui gouuerne les armees. Qu'eſt ce qu'vn gladiateur ? Vn meurtrier ſans crime. Qui ſont ceux qui ſont malades en ſanté? Ceux qui ſe chargent des

affaires d'autruy. Dequoy eſt-ce que les hõmes ne ſe laſsẽt point? De gaigner. Qu'eſt-ce que l'amitié ? Concorde. Qu'eſt-ce qui nous ſemble plus long à venir ? Ce que nous eſperons. Qu'eſt-ce que l'eſperance? Le ſonge d'vn homme eſueillé, vn incertain euenement à celuy qui l'attend. Qu'eſt-ce que l'homme ne ſçauroit apperceuoir? La volonté d'autruy. En quoy pechent les hommes ? A deſirer. Qu'eſt-ce que liberté? Innocence. Qu'eſt-ce qui eſt commun aux pauures & aux Rois? Le naiſtre & le mourir. Qu'eſt-ce qui eſt tres-bon & tres-mauuais ? La parole. Queſt-ce qui plaiſt à l'vn & deſplaiſt à l'autre ? La vie. Quelle eſt la meilleure vie ? La plus courte. Qui eſt la choſe plus certaine? La mort. Qu'eſt ce que la mort? Vne ſeureté pour iamais. Qu'eſt-ce que la mort? Ce que perſonne ne doit craindre s'il eſt ſage, l'ennemie de la vie, ce qui a puiſſance ſur tous les animaux, ce que les peres craignent, ce qui nous rauit nos enfans, ce qui donne lieu aux teſtamens, ce qui fait parler de nous apres que nous n'y ſommes plus, ce qui nous donne les dernieres larmes, ce qui fait qu'on nous met en oubly : c'eſt le brandon du bucher funebre, la charge du ſepulchre, le titre du monument, & la fin de tous maux. Pourquoy couronne-lon les morts ? Pour monſtrer

monſtrer qu'ils ont paſſé par le combat de ceſte vie. Pourquoy leur lie-on les pouces? Pour monſtrer qu'ils ne ſçauroiẽt plus faire de reſiſtãce. Qu'eſt-ce qu'vn crieur de corps? Celuy que chacun ſuit, & perſonne ne peut euiter. Qu'eſt-ce que le bucher funebre. La demande & le payement de ce qui eſt deu. Qu'eſt-ce que la trompeſte? Ce qui nous exhorte au cõbat, le ſignal du champ, le ſignal des tournois, l'entree des jeux, la deploratiõ des obſeques. Qu'eſt-ce qu'vn monument? Des pierres grauees, l'amuſement des paſſãs qui ſont de loiſir. Qu'eſt-ce qu'vn pauure homme? Vn puits deſert où chacun regarde en paſſãt, & le laiſſe cõme il trouue. Qu'eſt-ce que l'homme? C'eſt cõme vn eſtuue: La premiere chãbre en eſt tiede, où lon s'oingt. Car on oingt les hommes quãd ils naiſſent. La deuxieſme, où lon ſuë, c'eſt l'enfance. La troiſieſme, l'eſtuue ſeiche, où lon endure de faſcheuſes vapeurs, c'eſt la ieuneſſe. La quatrieſme où lon prẽd l'eau froide, c'eſt la vieilleſſe, qui nous prononce à tous vne meſme ſentence. Qu'eſt-ce que l'homme? C'eſt comme vne pomme.

Nos corps comme les fruicts aux arbres attachez.
Ou meurs tombent en terre, ou verds ſont arrachez.

Qu'eſt-ce que l'homme? Vne chandelle ex-

poſee au vẽt. Qu'eſt-ce que l'homme? L'hoſte du lieu où il eſt, l'image de la loy, vne fable de calamité, la proye de la mort, vn paſſage de vie, & la pluſpart du temps le ioüet de la fortune. Qu'eſt-ce que la fortune? Vne fẽme de bõne maiſon, qui s'abandõne à des valets. Qu'eſt ce que la fortune? Vn but que lõ touche sãs y viſer, vne eſchoüette des biẽs d'autruy. Elle fait lumiere où elle viẽt, & ombre d'où elle s'ẽ va. Cõbien y a-il de ſortes de fortunes? Trois: vne aueugle qui ſe fourre par tout, vne folle qui dõne & oſte auſſi toſt, vne ſourde qui n'oit point les prieres des miſerables. Qu'eſt-ce que les Dieux. C'eſt cõme les images qui ſe voyent en nos yeux, vne diuinité qui reluit en noſtre entendement. Si nous les craignons, c'eſt frayeur; ſi nous nous contenons de mal-faire pour leur reſpect, c'eſt religion. Qu'eſt-ce que le Soleil? La lumiere du monde, qui apporte & emporte le iour, auec laquelle nous meſurõs les heures. Qu'eſt-ce que la Lune? Le ſecours du iour, l'œil de la nuict; le flambeau des tenebres. Qu'eſt-ce que le ciel? vn cõble ſans meſure. Qu'eſt-ce que le ciel? Vn air pur. Qu'eſt-ce que les eſtoiles? Le deſtin des hommes. Qu'eſt-ce que les eſtoiles? Le liure des pilotes. Qu'eſt-ce que la terre? Le grenier de Ceres. Qu'eſt-ce que la terre? Le reſeruoir

de la vie. Qu'eſt-ce que la mer? Vn chemin incertain. Qu'eſt-ce qu'vn nauire? Vne maiſon errãte. Qu'eſt-ce qu'vn nauire? Vne hoſtellerie qui va par tout. Qu'eſt-ce qu'vn nauire? Vne choſe qui eſt en la puiſſance de Neptune, vn tableau des ſaiſons de l'annee. Qu'eſt-ce qu'vn marinier? Vn amoureux de la mer, vn deſerteur de la terre, vn qui meſpriſe & la vie & la mort, vn vaſſal des ondes. Qu'eſt-ce que le ſommeil? L'image de la mort. Qu'eſt-ce que la nuict? Le repos des laſſez, & le gain des brigands. Qu'eſt-ce que le lict? Le lieu où ſe veautrent ceux qui ne peuuent dormir. Pourquoy peint-on Venus toute nuë?

Bien a lon peint Venus, & les Amours tous nus;
Car ceux qui s'y ſont pleuz, tels en ſont reuenus.

Pourquoy Venus eſt-elle mariee à Vulcain? Pour mõſtrer que l'amour s'ẽflãme d'vn ardeur. Pourquoy Venᵉ eſt-elle louche? Pource que l'amour voit tout de trauers. Qu'eſt-ce que l'amour? Le tourmẽt d'vn cœur oiſif. Es enfans c'eſt pudeur, és filles c'eſt honte, és femmes c'eſt fureur, és ieunes hommes, c'eſt ardeur, és vieillards c'eſt riſee, en ceux qui aiment pour s'en mocquer, c'eſt malice. Qu'eſt-ce que Dieu? Ce qui embraſſe tout. Qu'eſt-ce que ſacrifice? Offrande de portion de nos biens. Qu'eſt-ce qui ne

reçoit point de compagnon? La Royauté. Qu'eſt-ce que regner? Le partage des Dieux. Qu'eſt ce que l'Empereur? Le chef de la lumiere publique. Qu'eſt-ce que le Senat? L'ornement de la ville, & la ſplendeur des citoyens. Qu'eſt-ce que le ſoldat? Le mur de l'Eſtat, la defenſe du pays, vne glorieuſe ſeruitude, la marque de la puiſſance. Qu'eſt-ce que Rome? La ſource de l'Empire du monde, la mere des nations, celle qui poſſede tout, le domicile commun des Romains, la conſecration de la paix eternelle. Qu'eſt-ce que la victoire? La fin de la guerre, & le deſir de la paix. Qu'eſt-ce que la paix? vne trãquille liberté. Qu'eſt-ce que le Palais? Le temple de liberté, la lice des plaideurs. Qu'eſt-ce que les amis? Des ſtatuës d'or. Qu'eſt-ce que des amis des grands? Ce ſont des citrõs dont l'eſcorce eſt belle & agreable, mais il y a bien de l'amer au dedans. Qu'eſt-ce que des flatteurs? Ce ſont des poiſſons qui ſuiuent l'amorce.

Fins des reſponſes d'Epictete.

EXHORTATION
A LA VIE CIVILE,
A MONSIEVR DE L.

IE ſuis bien aiſe qu'il ſoit party de ma main quelque choſe qui vous ait pleu, ie n'eſtimeray iamais mes veilles mieux employees, que quand elles ſeruiront au contentement de ceux qui m'honorent de leur amitié, & à qui i'ay voüé ſeruice comme à vous. Mais ſi l'Epitre de ſainct Baſile que i'ay miſe en François vous a donné quelque plaiſir, ce n'eſt pas à moy à qui vous en deuez la grace; à moy di-ie qui ay pluſtoſt empiré qu'amendé l'ouurage de ce grand homme-là, le faiſant changer de langue, & parler noſtre François. Certainement de tous les Peres Grecs il n'y en a point qui me reuienne plus que celuy-là. Chacũ a ſon gouſt, ie laiſſeray loüer aux autres ce qu'ils voudront, mais pour moy i'vſeray plus volontiers de ce qui me plaiſt, celuy-cy me plaiſt grandement. Toutefois

voſtre lettre à fait qu'il m'a deſpleu quand vous m'auez eſcrit que la frequente lecture de ceſte epitre, que vous dites que vous reliſez quaſi tous les iours, vo° a fait venir enuie de vous retirer en quelque Monaſtere, & y paſſer le reſte de vos iours, pour diuertir vos yeux de la veuë de tant de miſeres, que produit ceſte miſerable guerre ciuile, & cõuertir entierement voſtre eſprit & vos penſees, à l'honneur & au ſeruice de Dieu. Ce deſſein, ie le confeſſe, procede d'vn cœur plein de pieté, & projette bien vn moyen qui vous pourroit apporter en voſtre particulier quelque tranquillité d'eſprit, & repos de cõſcience, que i'eſtime vn des plus grands biens que nous puiſſions eſperer; mais qui m'apporteroit vn extreme regret, d'eſtre priué d'vne ſi douce & ſi chere compagnie, & au public vn dommage tres-grand. Vous feriez, croyez-moy, iniure à voſtre pays & à vos amis, il faut chercher ſon bien, mais ſans le dommage d'autruy. Nous ne sõmes pas nez en ce monde pour nous-meſmes, nous ne ſommes que la moindre parcelle de l'vniuers, liez toutesfois & attachez aux grandes & principales parties d'iceluy par de treſ-eſtroites obligations, qui ne nous permettent point de nous en retirer en ceſte ſaiſon, ſans violer la cha-

rité & pieté. Ne penſez pas pour cela que ie me vueille deſdire, ny rien diminuer de la loüange que ſainct Baſile, & tant de Peres anciens, & moy apres eux auons donné à la vie ſolitaire. Ie la priſe beaucoup, ie l'aime, & peut eſtre par trop. Mais ie deſire que vous l'aimiez comme eux, & auec les meſmes conſiderations qu'eux, & non par vn deſcouragement, pluſtoſt pour euiter les trauerſes & faſcheries de la vie ciuile, que pour ſuiure le plaiſir qui eſt en la contemplation. Suiuez, ſi vous voulez, l'exemple des Peres anciens, mais ſuiuez-le auec la meſme prudence & moderation qu'eux. Ce n'eſt pas, & me croyez, en telle ſaiſon que celle-cy, que leur exemple & exhortation appelle à la ſolitude telles gens que vous. La vie Monaſtique n'a pas eſté introduicte, ny en vne ſaiſon troublee, ny pour ceux dont & la prudence, & la fidelité eſtoit neceſſaire à la conduite & gouuernemẽt des affaires publiques. Auſſi ne voyõs-nous pas qu'en la naiſſance de l'Egliſe Chreſtienne, lors qu'elle eſtoit agitee de toutes ſortes de tourmens & afflictions, les Peres ſe ſoient retirez aux deſerts & aux ſolitudes, pour y ſeruir Dieu en repos. Leur vie a eſté pleine d'action, & action publique,

empeſchee à ordonner les Egliſes, diſciplíner les peuples, conſeruer la paix & l'vniõ aux villes & prouinces, & ſeruir d'exemple de modeſtie & de temperance à tout le monde. Mais quand les chreſtiens ont eſté en plaine ſeureté, que les Empereurs ont embraſſé la Religiõ & mis à couuert ſous leurs armes & faueur, ceux qui en faiſoiẽt profeſſion, alors le repos eſtant eſtably, & la choſe publique ſe pouuãt quaſi maintenir de ſoymeſme ſur les bõs & aſſurez fundemẽs, que tant de ſages & ſaincts perſonnages y auoiẽt jetté auparauãt, il a eſté permis aux grãdshõmes de iouyr de la douceur de la ſolitude. Mais encores en quel âge l'ont-il fait? apres auoir cõſumé leurs plꝰ vigoureuſes annees en la conduite de la vie ciuile, parmy les hõmes, & les affaires. A ceſt âge & de ceſte façon S. Baſile, ſainct Hieroſme, & les autres ſe retirerent. Et toutesfois quand la neceſſité ſ'eſt preſentée, en a-lon rapellé quelques vns, & les a-on cõtrains de rẽtrer aux charges, & venir trauailler pour le public. D'autres sõt demeurez toute leur vie en ſolitude, ça eſté qu'ils n'õt pas eſté iugez eſtre neceſſaires aux affaires qui ſe preſentoient. Et de verité, qui pouroit ſupporter de voir pendãt la tẽpeſte, lors que les flots bondiſſent plus haut, que la mer eſcume plus furieuſement, que les vents

ſoufflent plus tempeſtueuſemẽt, les plus entẽdus pilotes quitter le gouuernail aux paſſagers, pour aller prendre le ſommeil? Pendãt le calme chacun peut manier le timon, l'art ſert de peu, & l'ignorance ne nuit pas beaucoup. Mais pendant l'orage, paroiſt l'adreſſe & la prudence de celuy qui gouuerne, de laquelle ſeul depend le ſalut de ceux qui ſont embarquez auec luy. L'eſtude, l'âge & l'experience vous ont apporté vne grande ſuffiſance & meureté de conſeil, voſtre preud'hommie & ſincerité vous ont dõné l'affection au bien public, telle que vous la deuez auoir, & acquis creance parmy vos concitoyens telle que le temps permet aux gens de bien de l'auoir, auec quel pretexte abandonnerez-vous le public? Ie ne puis, dictes-vous, ſupporter les fureurs qui regnent parmy les peuples, ie ne ſçauroisvoir ledeſordre & confuſion où toutes choſes ſont tombees. Dites-moy ie vous prie, eſt-ce pas de vous que i'ay entendu ſi ſouuent que le pays nous tiẽt lieu de pere & de mere, & que pour ceſt effect on l'a appellé patrie par vn nom dont la deriuation ſignifie le pere, & la terminaiſon feminine ſignifie la mere, comme les conioignant tous deux en meſme mot, & ſignifiant patrie & matrie tout enſemble? Si vn pere eſtoit deuenu furieux & inſensé, à

qui en dõneriez-vous le ſoing, la garde & la tutelle ? Ne reſpõdrez-vous pas aux enfans: ſi les enfans s'en vouloient excuſer pour dire qu'ils en reçoiuent de la peine, des iniurez, & des coups, ne les blaſmeriez-vo⁹ pas, & auec conuices ne les cõtraindriez-vous pas à faire l'office que la nature & la charité leur cõmande ? Il y a, dictes-vous, deux choſes qui vous deſtournent, & ſemblent vous excuſer de ne vo⁹ point meſler d'affaires. L'vne, que c'eſt peine perduë, que les contentions des gens de bien ſont entierement inutiles, & ne font autre choſe que leur apporter de l'ẽuie ſans aucun fruit au public. La playe n'eſt plus curable, la licẽce a trop gaigné ſur la raiſon. Les gens de bien ne ſont tenus de trauailler pour le public, ſinon autant que leur labeur peut profiter, & qu'il y a quelque eſperance de ſalut. En l'Eſtat comme en la medecine, il ne faut point mettre la main aux maladies deſeſperees, qui le fait n'en rapporte que du deshonneur. L'autre, que vous dictes qu'il y a des choſes qu'vn homme de bien ne peut en façon quelconque ſupporter ny diſſimuler, la patience eſt bien vne grande vertu, fort ſeãte & neceſſaire à la vie des hommes, mais ſi a-elle ſes bornes : le mal vient quelquesfois à tel poinct, qu'il ne ſe peut plus endurer, par ceux qui ont l'amour & la crainte

de Dieu deuãt les yeux. Quant au premier ie vous diray, que c'eſt vne excuſe recherchee pour la laſcheté & la pareſſe, pluſtoſt fondee ſur noſtre puſilanimité, que ſur la prudence dõt elle ſe vãte. Car qui eſt-ce qui peut auoir iuſte occaſion de deſeſperer du ſalut d'vn eſtat, ou d'vne ville, veu que nous voyons par le cours des hiſtoires quelle incertitude il y a & en leur ruïne, & en leur cõſeruatiõ? Combien s'eſt-il veu, & d'eſtats, & de villes cheoir en leur fleur par vn ſubit mouuement, cõme par vn grand vent, & d'autres tout panchãs, & à demy tombez ſe releuer miraculeuſement, & redreſſer au milieu de leurs ruïnes? La fortune, c'eſt à dire, ceſte puiſſance de Dieu impreuoyable aux hommes, les a pendus entre la crainte & l'eſperance, il n'y a iamais riẽ de ſi aſſeuré qu'il n'y faille craindre, ny rien de ſi esbranlé qu'il n'y faille eſperer. Il eſt certainemẽt biẽ vray que ſi noſtre ſalut eſtoit entierement entre nos mains, pieça nous fuſſions peris: mais Dieu combat pour nous cõtre nous, & nous veut ſauuer par force. Or quand noſtre ruïne ſeroit aſſeuree, & que nous verrions auſſi clair à l'aduenir, cõme nous n'y voyons goutte, eſt ce pas vne partie du deuoir de bõs enfans, & de bons amis d'aſſiſter les malades, meſmes deſeſperez iuſqu'à la mort, & la leur rendre douce, puis

que l'on ne les en peut garentir? Vous ne pouuez, dictes-vous ſupporter l'effrenee licence que prennent quelques particuliers, l'oppreſſion de la Iuſtice, le deſordre & la confuſion en laquelle nous viuõs. Que voudriez-vous donc voir? toutes choſes comme elles doiuent eſtre, les bons en authorité, les mauuais reprimez par les loix, la iuſtice regner? Ce ſont des ſouhaits dignes de vous, dignes d'vn homme de bien: mais le monde ne ſe gouuerne pas par ſouhaits. Il eſt bien permis de deſirer les choſes bonnes, mais quelles qu'elles ſoient, il les faut ſupporter. Il y aura des vices au monde, tant qu'il y aura des hommes. C'eſt à guerir & à ſoulager ces deſordres-là, que la republique & voſtre deuoir vous appellent, il ne faut pas ſeulement apporter vos vœux, mais vos maïs & trauailler à guerir voſtre païs de ſi faſcheuſes playes. Vous n'y ferez pas ce que vous voudrez, le mal n'eſt pas traictable, ie le ſçay bien: vous y ferez ce que vous pourrez, & ce que la condition du mal vous permettra. C'eſt vn meſtier, où nous ne choiſiſſons pas la matiere, on nous la donne: bien ſouuent vn bon ouurier eſt contraint de trauailler en bois pourry, il ne faut pas qu'il quitte tout pour cela, ains regarde ce que l'on peut faire de mieux, d'vn ſi mauuais ſujet. Solon enquis s'il auoit

donné aux Atheniens les meilleures loix qu'il pourroit, non, reſpondit-il, mais biẽ les meilleures qu'ils pouuoient endurer. Il faut proportionner les remedes à la force & nature du malade. Bref, nous ne ſommes garends és affaires que de nos conſeils, leſquels eſtans les meilleurs qu'ils puiſſent eſtre, pour ce qui eſt faiſable, nous en ſommes deſchargez enuers Dieu, & enuers les hõmes. Quãt aux iniures particulieres que nous en receuons, où pouuons-nous mieux employer la charité & la patience? Où ſera l'exercice de ce que l'eſchole Chreſtienne nous ſonne, & nous apprend, ſi les iniures & les calomnies des peuples, auec leſquels nous viuons, nous ſont inſupportables? Quand meſmes nous eſperons que par noſtre patience, nous appaiſerons les fureurs populaires, ramenerõs les peuples eſmeus à vn droit iugemẽt, oſterons aux meſchans l'authorité, & la rendrõs aux bons? Ces maladies-là certainement ſe gueriſſent plus par le temps que par les remedes, c'eſt beaucoup par prudence de les entretenir, qu'elles n'empirent point, car en fin la longueur meurit, & guerit. La ſanté reuient auec l'experiẽce aux peuples, & lors ils recherchent les gens de bien, & abhorrẽt ceux qu'ils cheriſſoient auparauant. Ils ſont comme les filles qui ont les paſles couleurs,

elles mãgent toutes les plus mauuaises viandes qu'elles puissent trouuer, mais puis apres elles les reuomissent : car lors qu'ils sont esmeus, ils se seruent de plus perdus & vicieux, mais quand ils viennent à se rasseoir, & à esboüillir ceste ardeur inconsideree, ils les reiettent, ils les punissent. Le public n'a-il pas donc bien interest que les gẽs de bien se conseruẽt pour ceste saison-là? & n'abandõnent pas par despit, ou desespoir le vaisseau où ils voyẽt les passagers pour vn temps, enyurez, rager & tẽpester? Il y faut, ie le confesse, courir mille hazards, souffrir mille indignitez. Mais où est la peine, là est le merite : du labeur naist la gloire. Principalement entre nous Chrestiens qui faisons profession d'endurer, & qui no° enroollõs sous vn Capitaine qui nous denonce vne dure & faschense milice, ne nous propose la couronne sinon apres d'estrãges trauaux & innumerables labeurs. Il ne vante ses victoires, ny des soldats qui l'ont suiuy que par la patience. Par ceste seule vertu, ils ont cõquis tant de Prouinces, tant de Royaumes, tãt d'Empires, & ne sont glorieux que des iniures qu'ils ont receuës. Où voulons-nous donques mieux l'imiter, que parmy les hazards, les opprobres & les iniures? Et tout cela en quelle autre plus digne & plus recõmandable occasion les pou-

nõs nous endurer, que pour ſeruir au ſalut & conſeruatiõ de noſtre pays? Si la charité que Dieu nous a tant recommandee, peut tant ſur nous que de nous faire expoſer nos biens & nos vies, pour le ſalut de noſtre prochain, que deuons nous faire pour tant d'hommes, tant de villes, tãt de Prouinces, auſquelles la nature nous a conioints & alliez par meſmes Loix, par meſme lãgue, par meſmes mœurs, & par vne ſecrette affection, qu'elle a imprimé en nous, de laquelle quicõque ſe deſpart eſt iugé de toutes les nations du monde, indigne de voir le iour & de viure entre les hõmes, cõme vn inhumain & cruel parricide? Dieu n'eſt pas venu en ce monde pour diſſoudre ceſte obligation naturelle là, au contraire pour en eſtraindre plus ſerré le nœud, par ceſte charité qu'il nous a tant & tant recommandee. Auſſi voyons nous que quand vne fois nous venons à couppet ce lien de commune affection à noſtre pays, toute ſorte non ſeulement de deſordres, mais de crimes & meſchancetez les plus abominables en arriuent: les larcins, brigandages, meurtres, violemens, ſacrileges regnent incontinent. Or qu'y a il au monde qui luy ſoit plus deſ-agreable, qu'il abhorre plus & qui plus embraſe ſa fureur, & l'incite d'auantage à ruïner & confondre les peuples?

Quoy doncques, pendant que tant de gens trauaillent à dreſſer des precipices pour ſe ruïner eux & leur païs, voulez-vous, vo⁹ qui auez touſiours veſcu en charge, & que voſtre office oblige à trauailler au ſalut public, demeurer en ſolitude comme à l'eſcart, pour voir en ſeureté le feu embraſer voſtre païs, & vous reſeruer à contempler ſes cẽdres? Quel regret aurez vous de n'y auoir pas apporté le ſecours que vo⁹ pouuiez, au moins de ne l'auoir pas tenté? Ne voyez-vous pas tous les iours, cõme apres que nos amis ſont morts, nous diſons en ſouſpirãt, Si on euſt faict telle choſe, peut eſtre l'euſt-on ſauué. Venez dõques & cõntribuez auec nous voſtre prudence, & vos ſalutaires conſeils, pour ſauuer ce qui nous eſt au monde de plus cher. Reſeruez ce deſſein de viure en ſolitude, & vous retirer au repos, lors, ou que tous enſemble nous aurons amené le nauire à port, ou que vaincus par l'opiniaſtre imprudẽce de ceux qui ſe veulent perdre, nous nous ſerons ſauuez ſur quelque table du naufrage. Si nous y periſſons, la mort de quelque façon qu'elle nous puiſſe arriuer, ne nous aura pas peu fauoriſez de nous auoir oſté hors de la veuë d'vn ſi faſcheux ſpectacle.

Fin de l'Exhortation à M. de L.

DE LA CONSTANCE ET CONSOLATION ES CALAMITEZ PVBLIQVES.

LIVRE I.

VN iour, pendant ce siege, que Paris a enduré auec tant de miseres, ie me pourmenoy tout seul en mon iardin, pleurant du cœur & des yeux la fortune de mon pays. Et comme la passion croist desmesurément quand elle est trop flattee, ie commençoys à accuser le ciel, d'auoir respandu sur nous de si cruelles influences, & eusse volontiers disputé cõtre Dieu mesme, si vne crainte secrette n'eust refrené ma douleur. Comme mon esprit flottoit parmy telles pensees, arriua vn de mes meilleurs amis, personnage fort consommé és bonnes lettres, mesmes és sciences Mathematiques; mais plus recommandable beaucoup pour sa singuliere probité & fidelité (rares vertus en ce siecle.) Son nom pour ceste heure sera Musee, puis que sa modestie ne me permet pas d'autrement

le vous nommer. Nous eſtans entre-ſalüez, & recueillis de quelques propos communs, & luy m'ayant enuiſagé pluſieurs fois, & veu ſur mes ioües les traces de mes larmes, encores toutes freſches. Ie ne vous demande point (dit-il) de quels diſcours vous vous entretenez icy, ie le recognoy aſſez à voſtre viſage: les gens de bien n'en ont maintenant gueres d'autre, que l'apprehenſion de la calamité publique. Ceſte playe nous cuit ſi fort, que nous ne pouuons que nous n'y portions ſouuent la main. Mais quoy? hier quand ie vous vein voir, ie vous trouuay en meſme eſtat: pour le premier coup ie ne fey ſemblant de rien, voyant auiourd'huy que vous continuez, & que la triſteſſe vous maiſtriſe de ceſte façon ie ne me puis tenir que ie ne vous demande ce que vous auez faict de la Philoſophie. Ie vous cherche en vous-meſmes, & ne puis croire que celuy duquel i'ay receu tant de conſolation, en manque tant à ſoy-meſme. Il n'y a rien ſi equitable, que de ſouffrir pour ſoy ce que l'on a ordonné pour autruy: ou reſtituez moy à la liberté de pleurer, que vos diſcours m'ont oſtée, ou obeyſſez vous-meſmes à la loy que vous auez autrefois preſcrite à ma douleur. O mõ cher Muſee, dy-je lors, i'appren maintenant par experience combien il eſt plus aiſé de

parler que de faire, & combien ſont foibles les argumens de la Philoſophie à l'eſcole de la Fortune. Voulez-vous que ie vous die tout franchement ce que i'en penſe? Noſtre Philoſophie eſt vne brauache & vne ventarde: elle triomphe à l'ombre d'vne ſalle les brettes à la main: c'eſt vn plaiſir de la voir mettre en garde, faire ſes demarches, parer des armes ou du corps, vous diriez qu'il n'y a rien au monde qui luy peuſt donner atteinte: mais quand il faut ſortir dehors, qu'il faut combatre à l'eſpee blanche, & que la Fortune luy tire vn reuers de toute ſa force; elle eſt bien toſt enfoncee, & les armes luy tombent incontinent des poings. La douleur que nous combatons de paroles, eſt vne feinte, ſemblable aux hommes de bois, contre leſquels on tire à la quintaine, qui ſe laiſſent viſer à l'aiſe, & reçoiuent le coup ſans ſe defendre. La vraye douleur eſt bien autre: elle eſt viue, elle eſt remuante, elle nous aſſaut la premiere, elle nous ſurprẽd, elle nous ſaiſiſt & ſerre de ſi pres, que nous ne nous pouuons aider. Nous a elle touchez? faiſons ſi bonne mine que nous voudrons, ſi nous cuiſt-il. Et bien que pour vn temps nous grincions les dents, endurant opiniaſtremẽt le mal, de peur de le confeſſer, ſi eſt ce qu'à la fin il ſe fera recognoiſtre pour ce qu'il eſt,

& arrachera violemmẽt de noſtre eſtomach les plaintes & les ſouſpirs, que nous ne luy aurons pas volontairement accordez. Non, croyez qu'en tels accez que ceux-cy, la nature & noſtre philoſophie ne peuuent compatir enſemble: il faut choiſir laquelle des deux vous voulez retenir. Voudriez-vous, ou pourriez-vous chaſſer la nature qui eſt legitime maiſtreſſe de nos paſſions, & laquelle ſe doutant bien que nous nous pourrions laiſſer ſuborner à des parolles emmiellees & diſcours affetez, pour nous ſouſtraire de ſon obeyſſance; tient ſes affections en garniſon chez nous, qui nous eſpiẽt & nous veillent, & à toutes les occaſions qui ſe preſentent, exigent de nous l'hommage & le tribut que nous luy deuons? Ou les larmes ne ſont point choſes naturelles & marques d'vne iuſte douleur, ou nous les deuons rendre au mal auquel la nature eſt plus offenſee, qui eſt en la ruïne & ſubuerſion de noſtre pays. Car par ce coup ſont bleſſez tous ceux que la nature nous a conioints de ſang, d'amitié, de bien-vueillance, de communauté. Que ſi nous n'auons reſſentiment de leur mal, & compaſſion de leur miſere, ie dy que nous violons & les loix ciuiles, & la pieté naturelle, & la Majeſté meſme de ce grand Dieu, l'Eſprit duquel

conuerſe parmy nous, comme garde & patron des droits de la ſocieté humaine. I'eſtoy deſia offenſé de voſtre importune & auſtere philoſophie, qui nous defend les larmes: mais liſant auiourd'huy dans vn anciẽ, il m'eſt venu enuie de la chaſſer auec iniures, tant m'a pleu vn paſſage ſur lequel ie ſuy tombé, où il eſcrit, Qu'il y auoit à Cumes vn image d'Apollon qui auoit eſté apportee de Grece, laquelle plora viſiblement, voire auec grande abondance de larmes, lors que les Romains deſtruiſoient la ville dont elle auoit eſté tiree, comme regretant que ſon pays ſe ruinaſt ſans qu'elle peuſt le ſecourir: pource que la ruine en eſtoit fatale, & Apollon meſme l'auoit predicte auparauant. Hé quoy? vne ſtatuë de marbre aura trouué les larmes pour pleurer ſon pays, & ie n'en trouueray point pour deplorer le mien? Eſloignee de tant de lieuës, elle aura compaty au mal de ſes concitoyens: & moy à la veuë des miens, & au milieu de leurs miſeres, ie ne ſouſpireray point? Non, non, ie ſuy François, ie ſuy natif de la ville que ie voy perir. Croyez que pour auoir à ceſte heure les yeux ſecs, il faudroit auoir le cœur de pierre: encore eſtime-je que ſi la pieté n'eſt du tout eſteinte au monde, nous pleurerions auſſi bien que l'Apollon de Cumes,

car nous en auons bien plus de ſujet qu'il n'auoit. Ceſte belle ville capitale du plus beau Royaume de la terre, le domicile de nos Rois, le thrône de la iuſtice de ceſt Eſtat, & comme le temple commun de toute la France perit à noſtre veüe, & quaſi par nos mains: les richeſſes de ſes citoyens, la magnificence de ſes baſtimens, l'erudition de tant de celebres & ſçauans perſonnages qu'elle a eleuez ne l'ont peu garantir ny aider. O que cet ancien parloit bien de la puiſſance de Dieu ſous le nom de la Fortune, quand il diſoit. Que lors qu'elle a reſolu quelque choſe, elle aueugle les eſprits des hommes, de peur qu'ils ne luy rompent ſon coup. Voyez vn peu, comme ſans y penſer, nous auõs quaſi tous aidé à noſtre ruïne, & preſté nos mains pour rẽuerſer nos maiſons deſſus nous. Car, mon Muſee, vous ſçauez quel grand nombre d'hommes, voire de ceux qu'on eſtimoit des plus ſages, ſe ſont aſſociez à dreſſer cet equipage, & nous ietter en ceſte tempeſtueuſe mer de guerres plus que ciuiles. Nous y voicy, puis qu'il a pleu à Dieu, à la veille d'vn grand naufrage, où nous auons egalement à craindre la rage de nos zelez de dedans, alterez du ſang de ceux qui deſirent le bien public: & la violence, qui peut arriuer de dehors, qui ſeuiroit cõ-

fuſément contre les bons & les mauuais: & vous voulez en ce triſte & lugubre office me defendre les larmes? A ce que ie voy, me reſpondit-il, le temps porte que chacun chãge de party, c'eſt peut-eſtre le vice du ſiecle. I'ay tenu toute ma vie pour la nature contre voſtre philoſophie: pource qu'il me ſébloit que vous la faiſiez trop puiſſante, & luy vouliez attribuer vn commandement trop violent & tyrannique. Mais il aduient ordinairement que l'iniure, qui eſt faite à vne perſonne à qui nous ne voulons pas beaucoup de bien, nous reconcilie auec elle, & nous fait par pitié entreprendre ſa defenſe. Ie voy auiourd'huy que vous deshonorez & diffamez la philoſophie, laquelle nous a ſi tendremẽt & cherement eleué: & que vous permettez que les paſſions luy mettent le pied ſur la gorge, ſans qu'elle s'oſe defendre. Vous la ſurnommiez auparauant roine de la vie, maiſtreſſe de nos affections, tutrice de noſtre felicité: maintenant vous la voulez tenir cõme vne petite plaiſante, qui ne ſerue qu'à vous faire paſſer le temps, & vous entretenir pendant que vous ſerez à voſtre aiſe. Traittez-là au moins en fille de bonne maiſon, vous n'auez point de ſujet de la repudier: ſi vous voulez faire diuorce auec elle, rendez-luy la liberté qu'elle a apportee chez vous,

qu'elle ſe retire ſon honneur ſauue, & auecques ſes droicts. Quant à moy, ie la maintien franche, & me rens aſſerteur de ſa liberté: ie ne luy veux pas attribuer ceſte puiſſance d'oſter au corps, ny à l'eſprit, le ſentiment du mal. Car ie croy qu'elle doit paſſage aux affections naturelles: mais ie maintien qu'elle peut cõtenir & reſerrer la douleur & la paſſion dans leurs hornes, empeſcher qu'elles n'occupẽt plus de lieu & d'authorité en noſtre ame qu'elles ne doiuẽt, & les amollir & adoucir, voire-meſmes auec le tẽps du tout eſtoufer & amortir. Ie voy bien à voſtre viſage, que vous eſtes trop aigry, & que vous ne m'accorderez rié de vous-meſmes: voicy tout à propos deux de nos meilleurs amis, que vous n'oſeriez refuſer pour arbitres, & pour moy i'offre de les en croire. Or c'eſtoiẽt deux perſonnages ſignalez, deux perles de noſtre ſiecle: deſquels le premier, que nous nommerons pour ceſte heure Orphee, outre la cognoiſſance qu'il a des arts & ſciẽces, s'eſt acquis vne grande experience & admirable prudence par ſes longs & perilleux voyages: L'autre qui aura nom Linus, eſt recognu pour vn des plus ſçauans hommes de l'Europe, & qui a le plus de iugement & de preud'hõmie au maniemẽt des bons liures, & de pieté en toutes ſes actions. Vous auez

dy-je, Muſee, choiſy des iuges que ie n'ay garde de recuſer: nõ pas choiſy, mais pluſtoſt (croy-ie) nous ont-ils eſté enuoyez miraculeuſement, comme les Dieux qu'on faiſoit deſcẽdre par engins aux tragedies, pour venir faire quelque grand exploict ſurpaſſant la puiſſance des hommes. Car pour vous dire, i'eſtime mon opinion veritable; que ſi elle ne l'eſt, au moins eſt elle ſi auant enracinee auec mon ennuy, en mon cœur, qu'autres mains que celles de ſi ſaincts perſonnages ne l'en ſçauroient arracher. Sur ce propos nous les ioigniſmes & ſalüames. Nous rompons, nous dirent-ils, voſtre diſcours, auquel il nous ſembloit bien en venant que vous eſtiez fort auant; & à voir vos contenances que vous n'eſtiez pas bien d'accord. Vous auez, dit Muſee, bien deuiné, & eſtes venus fort à propos pour nous y mettre: car nous vous auons nõmé pour iuge de noſtre differend. Le precepre du Sage, dirent-ils, nous defend d'eſtre iuges entre nos amis: bien, ſi nous pouuons nous aduiſer de quelque moyen pour vous accorder, vous en dirons-nous volõtiers noſtre aduis. Mais pour vous dire priuément, nous venons de loin, ie vous prie trouuer bon que nous nous ſeõs. Comme nous nous fuſmes aſſis, Linus commença à nous dire qu'il venoit d'entendre

vne piteuſe hiſtoire d'vne pauure femme, qui n'ayant peu trouuer du pain pour dõner à ſes enfans, s'eſtoit penduë à ſon plancher. Et moy, ce dit Orphee, ie vien de voir tout à ceſte heure vne pauure fille, qui eſt tombee toute roide morte de male-faim : & à trois pas de là i'ay trouué de pauures gens qui mangeoient vn chien tout ſanglant, qu'ils auoient vn peu grillé auec de vieille paille. Et comme i'ay eu paſſé le plus viſte que i'ay peu ce triſte ſpectacle, i'ay rencontré des femmes qui crioient & diſoient, que les Lanſquenets auoient mangé des enfans aupres du Temple, ce que ie ne puis croire. Oyans cela nous commençaſmes tous à ſouſpirer, & lors prenant la parole : Et bien, dy-je voila ma cauſe gaignee puis que tant que nous ſommes n'auons peu au recit de ceſte piteuſe hiſtoire retenir noſtre cœur, qu'il n'aye teſmoigné le reſſentiment qu'il a de la miſere publique. Ie vous laiſſe donc à penſer, cõme nous deuõs fremir & tranſir, quand nous nous repreſentons toutes les ſortez de pauuretez qui ſont reſpanduës par ceſte grande & vaſte ville. Helas combien y a-il de playes ſecrettes que la hõte couure! & puis quelles & cõbien effroyables ſont les calamitez que nous preuoyons, attendons, & ne pouuons quaſi euiter? Vous me repro-

chez, Muſee, mes larmes, mais plus de raiſon auriez-vous de me reprocher ma dureté de cœur, qui ſeule empeſche qu'vne ſi viue & poignãte douleur ne finiſſe enſemble ma triſteſſe & ma vie. Et lors me retournãt vers Orphee & Linus, ie leur fey entendre les diſcours que Muſee m'auoit tenus, & le differend ſur lequel nous eſtiõs demeurez. Ce qu'ayans oüy, Noſtre bon-heur, dit Orphee, nous a bien amenez icy pour ouyr vne ſi belle diſpute. Mais, Muſee, puis que vous nous faites ceſt honneur de nous croire, permettrez qu'en vne choſe ſeulement nous vſions de l'hauthorité que vous nous donnez. Au lieu de nous diſcourir & demonſtrer voſtre propoſitiõ, mettez-là ie vous prie en œuure, & faites experience ſur nous de ce que peut le remede, dont vous vous vantez, contre ceſte faſcheuſe maladie d'eſprit, qui eſt la triſteſſe que nous receuons tous de ceſte miſere, affliction publique : vous auez vn bel & ample ſujet. Car ie croy qu'il n'y en a pas vn de nous, duquel l'eſprit ne ſoit touché de ceſte maladie. Ie m'aſſeure que ſi l'antiquité a rien inuenté qui puiſſe ſeruir à la guariſon de l'eſprit offenſé, vous en deuez auoir recueilly les plus belles & plus vtiles receptes. Mais ie crain qu'il ne vous arriue en cela, comme il fait en vos demonſtrations

de Mathematique, où vous prouuez par raiſons mille belles propoſitions, que l'artiſan ne ſçauroit puis apres mettre en œuure ſur la pierre ny ſur le bois. Pourſuiuez donques & faites eſtat, que ſi vous nous pouuez accoiſer l'eſprit, & nous deliurer de l'ennuy & de la crainte qui nous geheſnent, que vous auez cauſe gaignee. Car en noſtre endroit les effects preuuent bien mieux que les paroles: outre que vous nous aurez corrompus par vn grand bien, de nous auoir deliurez d'vn grād mal. Et en ce cas ie m'aſſeure que noſtre hoſte meſme ſera bien aiſe d'eſtre vaincu: car il gaignera beaucoup en perdant. Ie feray, dit Muſee, ce qui me ſera poſſible pour vous contenter: mais ſouuenez-vous, s'il vous plaiſt, que nous trauaillons à vne beſongne cōmune. Et pource, ſi d'auenture és diſcours où ce ſubjet me pourra porter, i'oublie quelques raiſons qui vous viennent en memoire, vous ſerez tenus dè les ſuppleer, puis que nous ne combatons que pour la verité, & faire vaincre la raiſon: & que le prix de la victoire eſt cōmun entre tous, vous deuez tous ce me ſemble, fauoriſer ſon party.

Il n'y a rien qui ſerue tant à la guariſon du mal, que d'en bien cognoiſtre la cauſe. C'eſt pourquoy ſi nous deſirons deliurer noſtre ame de faſcherie, & la remettre en vn eſtat

paiſible, il faut, à mon aduis, examiner d'où procede le mal qui la tourmente. La nature de l'hõme a beaucoup de proportion & correſpondance à tout ce grand vniuers : mais auſſi a-elle à chacune de ſes parties, & principalemẽt me ſemble-elle ſe rapporter à vn eſtat Royal ; eſtant l'vn & l'autre quaſi de meſme condition, & ſujet à de meſmes accidens. Le Prince ſouuerain qui a à gouuerner vn grand nombre d'hõmes, vne grãde quantité de prouinces & de villes, eſtablit des Gouuerneurs & Magiſtrats ſous luy : Et pour les inſtruire & adreſſer en l'exercice de leurs charges, leur donne ſes loix, comme la regle de leurs actions : & outre les aduertit en choſes douteuſes & importantes de luy en faire rapport, & en attendre ſon commandement. Certainement tant que cet ordre eſt obſerué, que les ſubjets obeiſſent aux Magiſtrats, & les Magiſtrats à la loy & au Prince ſouuerain, l'Eſtat ſe maintient en grande paix, florit & proſpere merueilleuſement. Mais au contraire, quand ceux qui iugent & commandent ſous le Prince, ſe laiſſent tromper par leur facilité, ou corrompre par faueur au iugement des affaires qui ſe preſentent, & que ſans deferer à leur ſouuerain ils employent leur authorité à l'execution de ce qu'ils

ont temerairement ordõné, ils rempliſſent tout de deſordre & confuſion. En l'homme, la plus haute & ſouueraine puiſſance de l'ame, qui eſt l'entendement, eſtant poſee au plus haut lieu, cõme en vn thrône, pour conduire & gouuerner toute ſa vie & toutes ſes actions, a diſpoſé & ordonné ſous ſoy vne puiſſance que nous appellons Eſtimatiue, pour cognoiſtre & iuger par le rapport des ſens la qualité & condition des choſes qui ſe preſentent, auec authorité de mouuoir nos affections pour l'execution de ſes iugemens. Et à fin que ceſte puiſſance-là, comme elle eſt grande & importante, ne feiſt rien mal à propos, il luy a propoſé comme vne loy la lumiere de la nature qui reluit en tous les objets: & outre luy a donné moyen en toutes choſes de doute & de conſequẽce de recourir au diſcours, raiſon & conſeil de celuy qui commande par deſſus. Il n'y a point de doute que tant que cet ordre eſt obſerué à la conduite de la vie de l'homme, que ſon eſtat ne ſoit tres-heureux: & que ce grand & genereux animal ne ſe monſtre digne ouurage de ce parfaict & ſouuerain Architecte qui l'a creé: mais ie ne ſçay par quel malheur rarement l'homme ioüiſt-il de ce bien. Car ceſte puiſſance-là qui eſt & au deſſous de l'entendement, & au deſ-

ſus des ſens, à qui appartient le premier iugement des choſes & de leur qualité, ſe laiſſe la plus part du temps ou corrõpre, ou tromper, & puis iuge mal ou temerairement: & apres auoir ainſi iugé, elle manie & remuë nos affections mal à propos, & nous remplit de trouble & d'inquietude. Les ſens, vrayes ſentinelles de l'ame, diſpoſez en dehors pour obſeruer tout ce qui ſe preſente, ſont comme vne cire molle, ſur laquelle s'imprime; non la vraye & interieure nature, mais ſeulement la face & forme exterieure des choſes. Ils en rapportẽt les images en l'ame, auec vn teſmoignage & recommandation de faueur, & quaſi auec vn preiugé de leur qualité, ſelon qu'ils les trouuent plaiſantes & agreables à leur particulier, & non vtiles & neceſſaires au bien vniuerſel de l'hõme: & outre introduiſent encore auec les images des choſes, l'indiſcret iugement que le vulgaire en fait. De tout cela ſe forme en noſtre ame ceſte inconſideree opinion que nous prenõs des choſes, qu'elles ſont bõnes ou mauuaiſes, vtiles ou dõmageables à ſuiure ou à fuïr: qui eſt certainemẽt vne dangereuſe guide, & temeraire maiſtreſſe, & vrayement telle que noſtre Belleau la depeint,

L'opinion qui n'a rien de certain,
Qui touſiours bruit & ſe trauaille en vain,

Qui ſe baſtit vne ferme aſſeuranee
Sur le ſablon de legere inconſtance.

Mais qui voudra ſoigneuſement obſeruer ſes effects, la cognoiſtra bien encore pire qu'il ne la deſcrit. Car auſſi toſt qu'elle eſt conceuë, ſans plus rien deferer au diſcours & à l'entendement, elle s'empare de noſtre imagination, & comme dans vne citadelle elle y tient fort contre la droicte raiſon. Et puis de meſme façon qu'vn tyran, qui a occupé vne ville par force, faict dreſſer des rouës & des gibets pour ceux qui ne veulent pas obeïr, & propoſe des prix & des recompenſes à ceux qui prendront ſon party: ainſi ſi elle nous veut faire fuïr quelque choſe, elle nous la peint hideuſe & eſpouuantable, ſi elle nous la veut faire aimer, elle luy farde le viſage, luy fait la bouche & les yeux rians. Puis elle deſcend en noſtre cœur, & remuë nos affections auec des mouuemens violens d'eſperance ou de crainte, de triſteſſe ou de plaiſir: & pour troubler noſtre repos, ſouſleue en nous les paſſions, qui ſont les vrais ſeditieux de noſtre ame. Mais entre toutes les autres & plus que toutes les autres, ceſte triſteſſe, dont ie vous voy ſaiſy (laquelle n'eſt autre choſe qu'vne langueur d'eſprit, & decouragement engendré par l'opinion que nous auons que nous ſomme affligez de grands

grands maux) eſt vne dangereuſe ennemie de noſtre repos. Car on ne ſçauroit croire, combien ceſte roüille & moiſiſſure, que s'accueille en l'ame par tels accidens, eſt cõtraire à la nature, & combien elle ruine & difforme ſon ouurage, abaſtardiſſãt ſa puiſſance, en dormant & aſſopiſſant ſa vertu, lors qu'il les faudroit eſueiller pour s'oppoſer au mal qui nous menace & nous preſſe, & introduiſant bien auant en noſtre cœur la cauſe de noſtre douleur. Or puis qu'elle nous eſt ſi dommageable, nous nous en deuons, ce me ſemble, bien garder. Et à fin qu'elle ne nous trompe, la bien deſcouurir, & diligemment recognoiſtre: puis auant qu'elle prenne pied ſur nous, la combatre à la frontiere. Elle ſe veut couler ſous le nom de la nature, monſtrons luy qu'elle luy eſt ennemie: elle fait ſemblãt de vouloir ſoulager noſtre mal, cognoiſſons comme elle l'augmente, tant qu'elle peut: elle fait mine d'eſtre pie & religieuſe, faiſons luy paroiſtre qu'elle eſt pleine de tromperie & d'impieté, comme elle ſe veut introduire en nous ſous la faueur de l'erreur, chaſſons-là par authorité de la raiſon, & de la verité. Premierement, pour mõſtrer qu'elle ne ſe peut appuyer de la nature, qu'elle n'en procede point, & que ce n'eſt point vne affection commune à tous

les hommes, qui les touche egalement: Ne voyons nous pas que les meſmes choſes qui attriſtẽt les vns, reſioüiſſent les autres? qu'vne prouince pleure de ce dõt l'autre rit? que ceux qui ſont pres des autres qui ſe lamentent, les exhortent à ſe reſoudre, & à quitter leurs larmes? Oyez la plus-part de ceux qui ſe tourmentent, quãd vous auez parlé à eux, ou qu'eux-meſmes ont pris le loiſir de diſcourir ſur leurs paſſions, ils confeſſent que c'eſt folie que de s'attriſter ainſi: & loüeront à trois heures de-là ceux qui en leurs aduerſitez auront fait teſte à la fortune, & oppoſé vn courage maſle & genereux à leurs afflictions. Tellement qu'en tout cela il n'y a riẽ d'egal, rien de certain, cõme ſont les effects de la nature: & voit-on par là, que les hõmes n'accõmodent pas leur dueil à leur douleur. mais à l'opinion de ceux auec leſquels ils viuent. Souuenez-vous, ie vo' prie, de ce dueil public, que les anciens affectoient tant. Que direz-vous de ceux-là que lon loüoit pour venir pleurer aux enterremẽs? Leurs larmes, qui dependoient des yeux d'autruy, qui n'eſtoient iettees que pour eſtre veües, qui tariſſoient ſi toſt qu'elles n'eſtoient plus regardees, eſtoiẽt-elles naturelles ou artificielles? Que vouloient faire ceux qui ſe loüoient, & ceux qui les loüoient, ſinon ſeruir à ceſte ty-

rannique opinion, que l'on s'eſtoit forgee en ces lieux-là, qu'en tels accidents il falloit pleurer: & que ceux qui ne pouuoiẽt trouuer de triſteſſe chez eux, en deuoient acheter à beaux deniers comptans chez leurs voiſins? Ces gens-là ne trahiſſoient-ils pas volõtairement la raiſon, & proſtituoiẽt-ils pas de gayeté de cœur leur virilité. Voudriõs-no⁹ biẽ croire, qu'ils euſſent appris de ſi mauuaiſes mœurs à l'eſcole de la nature? Non certainement, mais bien à l'eſcole de l'opinion, qui apprẽd cõme il faut corrõpre la nature, pour complaire au vulgaire, & qui ne produit riẽ qui ne ſoit fardé & deſguiſé. Qu'ainſi ne ſoit voulez-vous voir auec cõbien de vanité, de trõperie, & d'artifice elle engẽdre, elle nourrit, elle eleue ceſte triſteſſe, qui nous tourmente tant? Ie vous prie remarquez maintenant en vous, & en tous ceux qui s'affligẽt, ſi tout ce qu'elle nous repreſente pour nous ennuyer, ne ſont pas choſes qui nous tourmentent, ou pluſtoſt qu'elles ne doiuent, ou plus qu'elles ne doiuẽt? Ses plus forts inſtruments, & dont elle nous geſne plus cruellement, ce ſont les maux à venir. Cõme elle ne peut riẽ ſur nous, qu'en nous trompãt, & ſeduiſant: elle cognoiſt bien que nous voyons plus clair en ce qui eſt preſent, & ſentons bien que les accidens meſmes que nous

auions craint, ſe trouuẽt touſiours plus doux quand ils arriuent, que nous ne les auions pẽſé, & s'adouciſſent meſmes par l'vſage, & par l'accouſtumance. C'eſt pourquoy elle ſe iette toute ſur l'aduenir, comme entre des tenebres eſpeſſes, & choiſit ce temps, comme on fait l'heure de la nuict, pour donner quelque grand effroy auecque peu de ſujet. Elle nous fait lors des maux, comme ont fait des Fees aux petits enfans, on les leur fait hauſſer, baiſſer, croiſtre & appetiſſer comme on veut: pource qu'on leur parle de choſe qu'ils n'ont iamais veuë. Elle nous tourmente auec des maux, qui ne ſont tels qu'en ce que nous les penſons, ou bien que nous les craignons, & qui ne nous offenſent pas tant par leur nature, que par noſtre apprehenſion. Combien en auons nous veu, qui ont rẽdu leur mal vrayement mal, à force de s'en affliger; qui en craignant d'eſtre miſerables, le ſont deuenus, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miſeres? Tel a tellement apprehendé la pauureté, qu'il en eſt deuenu malade. Tel a tellement apprehendé que ſa femme ne luy fauſſaſt la foy, qu'il en eſt ſeiché de langueur. Et ainſi peut-on dire quaſi de tout ce que nous craignons; où la plus-part du temps la crainte ne ſert qu'à nous faire trouuer ce que nous fuyons,

Ne craignons plus, nous n'aurons point de mal, au moins ne l'aurons-nous point iuſques à ce qu'il ſoit aduenu: & quand il aduiendra, il ne ſera iamais ſi faſcheux que nous le craignons. Ie croy quant à moy, que de tous les maux, la crainte eſt le plus grand & le plus faſcheux. Car les autres ne ſont maux que tant qu'ils ſont, & la peine n'en dure non plus que la cauſe: mais la crainte eſt de ce qui eſt, de ce qui n'eſt pas, de ce que parauenture ne ſera pas, voire quelquesfois de ce qui ne peut eſtre. O tyrannique paſſion, qui pour trauailler les hommes outrepaſſe la nature, & tire par noſtre malheur vne peine de ce qui n'eſt point! qui pour ſatisfaire à l'opinion d'vne feinte & imaginaire miſere, tire de nous de viues & poignantes douleurs! Comme le peintre Parrhaſius, lequel mettoit ſes eſclaues à la geſne, pour pouuoir mieux exprimer les tourmens fabuleux de promethee. Pourquoy faut-il que nous ſoyons ſi ambicieux à noſtre mal, & que nous courions au deuant? Donnons nous patience, & laiſſons-le venir: peut eſtre que le temps que nous eſtimons nous deuoir apporter de l'affliction, nous amenera de la conſolation. Combien peut-il ſuruenir de rencontres, qui pareront au coup que nous craignons? Le foudre ſe

deſtourne auec le vent d'vn chapeau, & les fortunes des grands eſtats auec vn petit moment. Vn tour de rouë met en haut ce qui eſtoit en bas: & bien ſouuẽt d'où nous attendons noſtre ruine, nous receuõs noſtre ſalut. Il n'y a rien ſi ſujet à eſtre trompé, que la prudence humaine: ce qu'elle eſpere luy mãque, ce qu'elle craint s'eſcoule, ce qu'elle n'attẽd point luy arriue. Dieu tiẽt ſon cõſeil à part: ce que les hõmes ont deliberé d'vne façõ, il le reſout d'vne autre. Ne nous rẽdons point mal-heureux deuãt le tẽps, & (peut-eſtre) ne le ſerons-nous point du tout. L'aduenir, qui trõpe tant de gens, nous trõpera auſſi toſt en nos craintes, qu'en nos eſperances. C'eſt vne maxime fort celebre en la Medecine, Qu'és maladies aigues les predictiõs ne ſont iamais certaines. Si le mouuement violẽt de la chaleur d'vn corps naturel, fait perdre le iugement au Medecin, qui ſera le ſage qui oſera riẽ aſſeurer du ſuccés de nos fureurs ciuiles, que lon voit euidẽment eſmeuës & entretenues par vne puiſſance plus qu'humaine? Il eſt mal-aiſé de promettre le ſalut de noſtre eſtat, mais auſſi eſt-il incertain d'en predire la ruine. Combien y a-il eu de villes, d'eſtats, d'empires, qui ont eſté croullez & esbranlez par de grans & horribles accidẽs, & tels que ceux qui les voyoient en attẽdoient la fin aſ-

ſeuree;& neãtmoins qui ſe sõt raffermis par leur esbranlemẽt,& reuenus plus puiſſans& plus floriſſans,qu'ils n'auoient iamais eſté.

Ceux qu'en paſſant la fortune renuerſe,
A ſon retour ſouuent elle redreſſe.

Il veut que ceux meſmes qui ſont renuerſez, eſperent: & nous qui ne ſommes encores qu'en pente,n'eſpererons pas? Les Romains que i'appelle volontiers à teſmoins és belles & genereuſes actions, cõme le plus vaillant & courageux peuple qui fut iamais au monde, auoient bien occaſion de deſeſperer de leurs affaires,apres que les Gauloiseurẽt ſaccagé leur ville,& auec le fer & le feu deraciné le plan de leur eſtat. Toutesfois ils ne rabatirent rien pour cela de leur eſperance, & de l'affectiõ qu'ils auoiẽt à leur pays: au contraire le cœur leur creut en l'aduerſité,& eurent le courage de retenter la fortune,qui ſe monſtra ſi fauorable,qu'ils tirerentde beaux triomphes de leurs propres ruines. Apres auoir perdu tant de batailles cõtre Annibal, & eſpuiſé toute la ieuneſſe de leur ville en tant de rencontres & mal-encontres,ne deuoient-ils pas eſtre fort troublez? Au contraire,il ſe trouua des citoyens, qui meirẽt à l'enchere le champ ſur lequel Annibal eſtoit campé: eſperant touſiours bien de l'eſtat & du ſalut public. Et pour paſſer aux guerres

ciuiles (qui ſont ordinairement les fatales & mortelles maladies des grands eſtats) qui n'euſt penſé ſous Sylla & Marius, que la republique Romaine eſtoit frappee au cœur? Et ſous Ceſar & Pompee, que Rome meſme euſt eſté portee au champ de Pharſale, pour à communs frais de toutes les nations eſtre là deſchiree & enſeuelie par tous les peuples du monde? Et neantmoins elle ne fut iamais ſi puiſſante, ny ſi triomphante qu'apres le temps de Marius & Sylla: & les guerres de Ceſar & Pompee ne furent que les trenchees de l'enfantemẽt du plus grand, du plus beau, & du plus floriſſant empire du monde. Et pour des nations eſtranges reuenir à nous-meſmes: qui euſt iamais creu que noſtre pauure eſtat, couché tout de ſon long par terre à l'aduenement de Charles ſeptieſme, n'ayãt quaſi plus de poulx ny haleine, ſe fuſt releué en ſi peu de temps, & euſt eſtẽdu ſes bras ſur toutes les prouinces voiſines, comme il feit incontinẽt apres ſous ſes prochains ſucceſſeurs? Il faut dire des fortunes des villes & des Royaumes, ce qu'õ dit ordinairement des maladies des hommes: Tant qu'il y a vie, il y a eſperance. L'eſperance demeure au corps auſſi lõg temps que l'eſprit. Mais bien, n'eſperons plus rien, tenons nos maux pour certains, encore qu'ils ſoyent in-

certains: tenons les pour preſens, encore qu'ils ſoient à aduenir: eſtimez-vous que quand ils arriueroient, ils fuſſent ſi faſcheux & intolerables que nous nous les imaginõs? Il s'en faudroit beaucoup. Le banniſſement, la pauureté, la perte d'honneurs, la perte de nos enfans, la perte de nos amis, la perte de noſtre vie, voila dequoy eſt compoſé ceſt oſt de maux que nous redoutons tant. Le nombre n'en eſt pas tel que nous penſons: encor qui les conſiderera l'vn apres l'autre, trouuera que ce ne ſont que valets de bagage, que l'on a mis en bataille pour nous eſtonner. Si nous ſommes armez, comme nous deuons, rien de tout cela ne rendra combat: à voir ſeulemẽt noſtre contenance aſſeuree, ils s'eſcarteront. N'eſtimez-vous rien (direz-vous) de perdre ſon pays, & eſtre cõtraint de changer de demeure? Que faites-vous de cet amour naturel que nous deuons à la patrie? I'en fay ce que Platon en a fait, quand il a quitté Athenes pour aller demeurer en Sicile & en Egypte. I'en fay ce que vous-meſmes euſſiez fait, s'il ſe fuſt preſenté vne honorable occaſion de vous en aller dix ou douze ans en ambaſſade en quelque pays eſtranger: non ſeulement vous euſſiez abandonné voſtre ville, mais (ſi vous voulez dire la verité (vous euſſiez à vn

beſoin abãdonné la terre, pour eſlire voſtre domicile en vn nauire, & attacher voſtre vie aux cordages d'vn vaiſſeau. Ce qu'vn peu d'honneur vous euſt perſuadé, que la raiſon vous le perſuade: le cõmãdemẽt d'vn Prince qui vous en euſt chargé, vous l'euſt fait trouuer bon: que la neceſſité & le deſtin, auſquels vous deuez dauantage d'obeiſſãce, en facent autant. Combien y a-il auiourd'huy d'hõmes, qui ſe ſont bãnis volõtairement de l'Europe, pour aller peupler les extremitez de l'Aſie? Voyez-les, ils loüent leur fortune, cõme aſſeuree & pleine de biẽs: & deplorent la noſtre, cõme miſerable, pleine de pauureté, & de trouble tout enſemble. C'eſt faire tort à l'homme, qui eſt nay pour tout voir, & tout cognoiſtre, de l'attacher à vn endroit de la terre. C'eſt le ciel qui eſt le vray pays, & le cõmun pays des hõmes, d'où ils ont tiré leur origine, & où ils doiuent retourner: & pour ceſte occaſiõ ſe voit-il par les hommes, & ſe mõſtre-il à chacun d'eux, quaſi tout en tous les endroits de la terre, en vn iour & en vne nuict, où au cõtraire la terre, qui n'eſt qu'vn petit point au prix, & qui auec tout ce qu'elle embraſſe de ſes mers, & arrouſe de ſes fleuues, n'eſt pas vne cent-ſoixãtieſme partie de la grãdeur du Soleil, ne ſe mõſtre à no⁹ qu'à l'endroit où nous l'habitõs. Voudrions-nous

attacher les affectiõs de l'hõme à vn ſi vil obiect, qu'eſt vn coin de la terre? & le cõtraindre, pour eſtre heureux, de demeurer touſiours en vn meſme lieu, dont la demeure ne luy eſt agreable qu'en tãt qu'il la peut quitter quand il veut? Forcez-le de n'en bouger, ce pays où vous trouuez tant de plaiſir luy ſera auſſi toſt ennuyeux. Celuy qui auoit toute ſa vie veſcu enfermé dãs les murailles de ſa ville iuſques à l'âge de quatre vingts ans, quãd on luy eut fait defẽſe d'en ſortir, mourut de regret; & cõmença à haïr ce dont il iouïſſoit par force, & à aimer ce que l'on luy defẽdoit Et ce genereux Romain Rutilius, eſtant rappellé d'exil par Sylla, ne voulut pas reuenir: & eſtima plus douce la ſolitude de ſon iſle, que la grandeur & magnificence de ſa ville. Voyez en cõbien peu de tẽps il auoit appris à faire peu de cas de ſon pays: il aimoit mieux en perdre la veuë, que ſupporter celle de celuy qui en auoit opprimé la liberté: il pouuoit bien endurer l'exil, & il ne pouuoit pas endurer le tyran. Mais interrogez-le, il ne vous dira pas ſeulement que ſon exil fuſt tolerable, il vous le depeindra doux & voluptueux, il vous monſtrera que toutes ſes vertus l'auoient ſuiuy, qu'outre cela meſme il y auoit acquis l'amitié de la Philoſophie: & vous dira d'auantage, qu'il ne penſe auoir veſcu que le temps qu'il a eſté banny.

Ce n'eſt donc qu'vn amour imaginaire, que celuy que vous regrettez, lequel n'a racine qu'en l'opinion, que peu de choſe peut arracher. Toute terre eſt païs à celuy qui eſt ſage: ou pour le moins (comme diſoit Pompee) il doit eſtimer que sõ païs eſt, où eſt ſa liberté. Toutes ſortes d'hõmes luy ſont cõcitoyens, il les recognoiſt pour alliez, pour parens, ſortis d'vne meſme tige, qui eſt la main de ce grand pere qui les a tous creez. Vous voyez meſmes que la bonne fortune en tire quelques-vns par la main dehors de leurs pays, pour les faire grands & puiſſans en vne terre eſtrange. Ie vous prie contez moy des Empereurs qui ont regné à Rome depuis Trajan, cõbien il y en a eu natifs de la ville? Direz-vous que ces gens-là qui ont quitté, qui l'Eſpagne, qui l'Eſclauonie, qui les Gaules, qui l'Afrique, pour venir au plus grand empire du monde ayẽt regretté, ny deu regretter leur pays? Ouy, mais noſtre condition ne ſera pas ſemblable, nous ſortirõs d'vn ſac de ville, nuds cõme d'vn naufrage, & perdrons tous nos biens. C'eſt donc la pauureté que nous craignons, voila parler frãchement. Et qu'eſt-ce à dire craindre la pauureté? C'eſt à dire, perdre tãt de beaux meubles que nous auons amaſſez, la commodité d'vne maiſon bien paree, vn lict bien mollet, la viande bien

appreſtee. Leuõs le maſque à noſtre plainte, & voyla la vraye cauſe de noſtre douleur. Nous ſõmes delicats, voila noſtre maladie, Vn hõme à qui les bras demeurẽt de reſte, ſe doit-il plaindre de la pauureté? Celuy qui a vn art, la doit-il craindre? Celuy qui eſt nourry aux lettres & aux ſciences, la doit-il fuir? L'extreme pauureté, qui n'a pas dequoy ſuffire à la nature, n'arriue quaſi iamais: la nature nous eſt fort equitable, elle nous a formé d'vne façon, que peu de choſes nous ſont neceſſaires. Si nous voulons viure ſelon ſon deſir, nous trouuerons touſiours ce qu'il nous faut: ſi nous voulõs viure ſelon celuy du vulgaire, nous ne le trouuerõs iamais. Ceſte autre pauureté, qui eſt pluſtoſt mediocrité & frugalité, eſt deſirable: tant s'en faut qu'elle ſoit formidable. C'eſt celle qu'Archeſilas diſoit eſtre ſemblable à l'Itaque, qui eſtoit aſpre & rude, mais qui portoit des hõmes genereux & temperans. C'eſt le doüaire de la vertu, & principalemẽt en ce temps, où peu de riches ont eſté vertueux, & peu de vertueux ont eſté riches: & où, pour dire beaucoup de choſes en vn mot, rien n'a tant empeſché les hõneſtes gens d'auoir des biens & honneurs, que de les meriter. Que penſez-vous que celuy-là nous deſpoüillera d'eſtrãges ſolicitudes, qui nous deſpoüillera de nos

biens ? Il nous rendra vrayment maiſtres de nos vies, dont les affaires, les procés, les querelles emportent la meilleure partie. Elle ſera lors toute à nous, quand nous la pourrons employer à ce que nous voudrons. O faux biens, qui vous cognoiſtroit bien, vous eſtimeroit de vrais maux ! Qui nous rẽd eſclaues, ſinon vous? Qui nous fait endurer les iniures, ſinõ vous? Qui nous oſte la liberté, ſinon vous? Qui nous attache aux portes des Princes, nous rend ſerfs de leurs valets, nous fait obſeruer leus actions, flechir au clin de leurs yeux, ſinon vous ? Richeſſes, perſonne ne vous peut loüer qui ne blaſme la liberté. Richeſſes, aucun ne vous peut acquerir ny garder, qui ne renonce au repos de ſon eſprit: & toutesfois on vous appelle biẽs. Ouy, comme inſtrumẽs vtiles, & quelquesfois neceſſaires aux belles actions: dont l'vſage eſt toutesfois ſi chatoilleux & ſi difficile, que peu ſouuẽt ſe rencõtre-il que vous profitiez plus que vous ne nuiſez. Or ie veux, qu'auoir des commoditez en ce monde, ce ſoit bien : n'en n'auoir point, n'eſt pas mal pour cela. Car la pauureté & les richeſſes sõt biẽ choſes diuerſes, mais non contraires. Ce ſont diuers biens, diuers inſtrumẽs de la vertu. Auec l'vn elle opere plus aiſément, mais auec l'autre plus parfaitement. Mais quelque choſe qu'il en ſoit, la pauureté profite

plus qu'elle ne nuiſt, pour paruenir à ce ſouuerain bien, auquel tout le monde doit aſpirer, qui eſt le repos de l'ame, & la tranquillité de l'eſprit. Combien en auons nous encor auiourd'huy, qui pour ceſte meſme occaſion renoncent à leurs richeſſes, & embraſſent la pauureté? Combien qui n'eſtiment eſtre libres que du iour qu'ils ſe ſont faits pauures? Qui ne penſent viure, que du iour qu'ils ſont morts au monde? Puis que noſtre vie eſt ſi courte, & qu'il nous faut partir d'icy ſans rien emporter de ce que nous y auons amaſſé, noſtre aiſance eſt-elle pas d'y eſtre le moins chargez & embaraſſez de bagage que nous pourrons? La vie des pauures eſt ſemblable à ceux, qui nauigent terre à terre: celle des riches à ceux, qui ſe jettent en pleine mer. Ceux-cy ne peuuent prendre terre quelque enuie qu'ils en ayent, il faut attendre le vent & la maree: ceux là viennent à bord quand ils veulent; il ne faut que jetter vn petit cordeau, on ameine incontinent leur barque au riuage. O pauureté, à combien de choſes tu es propre, qui te cognoiſtroit bien ne te blaſmeroit pas! Helas ſi nous voyons auſſi à clair les ſoupçons, les ialouſies, les craintes, les frayeurs, les deſirs, les cupiditez des grans, que nous voyons les couuertures de leurs maiſons, & frontiſpices de leurs palais, la lueur

de leurs meubles, la ſplẽdeur de leurs veſtemens, nous n'ennuirions pas leur fortune. Quãd on nous diroit, Voila il faut tout prẽdre, ou tout laiſſer, aduiſez, ſi vous voulez les biens de cet hõme-là, auec ſes incõmoditez: nous nous retirerions ſans marché faire, & nous eſtimeriõs biẽ-heureux de noſtre pauureté. Si elle eſtoit ſi mauuaiſe, qu'on nous la fait, nous ne loüerions pas ſi hautement les Fabrices, les Serrans, les Curies. Car ceſte frugalité, auec laquelle ils reiettoient l'or & l'argẽt, pour cultiuer la terre: les delices, pour embraſſer le trauail: les friandiſes, pour ſe nourrir de pain & d'oignons; qu'eſtoit-ce autre choſe qu'vne pauureté volontaire? C'eſt vn grand cas, quand nous iugeõs de la pauureté entre perſonnes eſtrãges, elle gaigne ſa cauſe, elle s'en va louee & eſtimee: qu'eſt-ce cela ſinon declarer que noſtre intereſt particulier nous corrompt, & nous empeſche de iuger droitement lors qu'il y va du noſtre? Certainement entre perſonnes non paſſionnees elle eſt loüable: mais entre quelques perſonnes que ce ſoit, elle eſt ſupportable. Or ſi nous nous pouuons perſuader de ſupporter la pauureté, combien plus aiſément la perte de nos dignitez & honneurs? Dignitez, qui ne ſont qu'vne ſeruitude volontaire, par laquelle nous nous priuons de nous meſmes,

meſmes, pour nous donner au public. Honneurs qui en toutes ſaiſons ont apporté aux grans hommes qui les ont dignement maniez, l'exil & la pauureté. Repaſſez en voſtre memoire l'hiſtoire de toute l'antiquité, & quād vous trouuerez vn Magiſtrat qui aura eu grand credit enuers vn peuple, ou aupres d'vn Prince & qui ſe ſera voulu comporter vertueuſement, dites hardiment, Ie gaige que ceſtui-cy a eſté bāny, que ceſtuy-cy a eſté tué, que ceſtuy-cy à eſté empoiſonné. A Athenes, Ariſtides, Themiſtocle & Phociō, à Rome infinis, deſquels ie laiſſe les nōs pour n'emplir le papier, me cōtentāt de Camille, Scipion, & Ciceron, pour l'antiquité: de Papinian pour le temps des Empereurs Romains: & de Boëce, ſous les Gots. Mais pourquoy le prenons-nous ſi haut? Qui auons-nous veu de noſtre ſiecle tenir les Seaux de Frāce, qui n'ait eſté mis en ceſte charge, pour en eſtre dejetté auec contumelie? Celuy qui auroit veu monſieur le Chancelier Oliuier ou Monſieur le Chancelier de l'Hoſpital, partir de la Cour pour ſe retirer en leurs maiſons, diroit ſans doute incontinent, que tels hōneurs ſont autāt d'eſcueils à la vertu. Imaginez vous ces braues & venerables vieillars, eſquels reluiſoit toute ſorte de vertus, & eſquels entre vne infinité de grandes

parties vous n'euſſiez ſçeu que choſir, rẽplis d'erudition, consõmez és affaires, amateurs de leur patrie, & vrayement dignes de telles charges ſi le ſiecle n'euſt eſté indigne d'eux. Apres auoir longuemẽt & fidelement ſeruy le public, on leur dreſſe des querelles d'Alleman, & de faulſes accuſations pour les bãnir des affaires, ou pluſtoſt pour priuer les affaires, cõme vn nauire agité de la cõduite de ſi ſages & experts pilotes, à fin de le faire plus aiſément briſer. En toutes ſaiſons c'eſt ambition que de deſirer les charges publiques, & foibleſſe de courage de les regretter: en ceſte-cy c'eſt fureur, en ceſte-cy, dy-ie, où l'authorité du magiſtrat ſert humblemẽt, voire honteuſement aux paſſions de ceux qui ont la force en la main: en vn temps où la liberté eſt capitale, & la verité crimineuſe: en vn temps où la miſere publique implore voſtre aide, & la violence des mechans vous ferme la bouche. Ce n'eſtoit pas vn conſeil que Caton dõnoit à ſon fils, mais c'eſtoit vn oracle qu'il prononçoit aux hommes de noſtre temps, quand il luy diſſuadoit de ne ſe point meſler du gouuernement: Pource (diſoit-il) que la licẽce du temps ne te peut permettre de rien faire digne du nom de Caton, ny le nõ de Caton de riẽ faire indigne de ſa generoſité. I'accuſe quãt à moy, ceux qui ont en-

cõres de charges publiques. Et croy que s'il y a rien en quoy la fortune qui no⁹ menace, no⁹ puiſſe eſtre fauorable, c'eſt à deſcharger les gẽs de biẽ de ce fardeau, qui les greue il y a fort lõg tẽps. Tant y a que quiconque voudra conter ſes honneurs entre ſes pertes meſmes, celles qui ſont à laméter, & qu'on peut mettre en auant, pour eſtre iuſte cauſe d'vne triſteſſe, ſemblable à celle qui no⁹ tourmẽte, ie le iuge pour delicat: & le cenſure dés à preſent cõme indigne de la dignité qu'il craint de perdre. Mais me dira-on, que reſpõdrez-vous à la perte de nos amis, de nos parens, de nos enfans, qui nous eſt menacee par tels accidens, que ceux que nous craignõs? Ie vous reſpondray que quand cela ſeroit arriué, & que la ruine de noſtre ville les auroit accablez, nous aurions dequoy nous cõſoler: car la mort luy ſeroit treſ-heureuſe. Nous ne nous faſchons pas, à mon aduis, de ce qu'ils ſont nais mortels, & qu'il faut partant vn iour qu'ils meurent: mais ſeulement de ce qu'ils meurent en ce temps-cy. Nous n'ignorons pas, que puis qu'ils ſont naiz hommes, il faut qu'ils ſoient ſeparez de nous, qu'ils aillent deuant où qu'ils nous ſuiuent. Et ce auſſi bien en la paix comme en la guerre, auſſi-toſt par maladie que par glaiue. De quelque façon que ce ſoit, ils

ne peuuẽt eſchaper le coup de la mort; mais ou pluſtoſt ou plus tard, vn peu deuant ou vn peu apres: c'eſt dequoy nous ſommes tant en peine. En quelle ſaiſon la mort leur pourroit-elle arriuer pl⁹ à propos, que quãd la vie eſt ennuyeuſe? S'ils auoiẽt à la ſouhaiter, ou nous pour eux, quel autre tẽps pourroiẽt-ils choiſir plus propre? A quelle heure le port eſt-il plus deſirable, que quand on eſt fort battu de la tempeſte? Le vray vſage de la mort, c'eſt de mettre fin à nos miſeres. Si Dieu euſt fait noſtre vie plus heureuſe, il l'euſt faicte plus longue. Il ne faut donc pas plaindre leur mort pour leur intereſt, pour le noſtre il ſeroit mal-ſeant. Car c'eſt vne eſpece d'iniure, d'auoir regret au repos de ceux qui nous aiment, pource que nous en ſommes incommodez. Particulierement, pour ce qui concerne la perte de nos amis, il nous demeure touſiours vn remede, que la Fortune, pour ſi rude & cruelle qu'elle ſoit, ne no⁹ peut arracher. Car ſi nous les ſuruiuõs, nous auons moyen d'en faire d'autres. Comme l'amitié eſt vn des plus grands biens de la vie, auſſi eſt-il des plus aiſez à acquerir. Dieu faict les hommes, & les hommes font les amis: à qui la vertu ne manque point, les amis ne manqueront iamais. C'eſt l'inſtrument, auec lequel on les faict, & auec lequel quãd

on a perdu les anciens, on en refaict de nouueaux. Si Phidias euſt perdu quelqu'vne de ſes tant eſtimees ſtatues, quel moyen euſt-il eu de reparer ceſte perte? c'euſt eſté d'en refaire vne ſemblable. La fortune nous à elle oſté nos amis? faiſõs-en de nouueaux: par-ce moyen nous ne les aurons pas perdus, mais multipliez. Ceux-là nous iront attendre deuant au ſeiour preparé pour les belles & pures ames, & les derniers nous rendrõt le chemin qui nous reſte plus doux par leur compagnie. Peut-eſtre (me direz vous) pourrons nous prendre patience és aduerſitez que vous nous auez cottees. Car pour dire vray cela ne frape que ſur la robbe, & ne touche que ce qui eſt à l'entour de nous, les biẽs, les honneurs, les amis, les enfans. Mais ſi le mal vient plus auant, & qu'il penetre iuſques à noſtre propre perſonne, comment ferons-nous pour ne le pas ſentir, ou le ſentant pour ne nous en pas affliger? Car vo⁹ pouuez preuoir, que ſi la fureur de nos ſeditieux citoyẽs ſe tourne vne fois ſur nous, qui leur ſommes deſia ſuſpects, qu'ils nous ietteront dans des priſons, nous mettront aux tourmẽs, & ſeuiront contre nous, comme ils ont fait contre tant d'autres, deſquels nous n'auons eſté diſtinguez, que par noſtre meilleure fortune Ou bien, cõme nous en ſommes à la veille, ſi

la ville eſt priſe ou ſurpriſe, & paſſe par vn ſac & pillage, nous tomberons entre les mains des barbares & inhumains ſoldats, pour eſtre meſmes eſtrangers de nation, qui apres nous auoir battus & tourmentez, nous tiendront en vne miſerable captiuité: où nous demeurerons, parauanture, malades & languiſſans ſans ſecours, peut eſtre adiouteraon les tourmẽs aux maladies. Et en fin, nous verrons-nous mourir en ceſte miſere: pour le comble de laquelle nous aurons autour de nous de pauures petits enfans, deſtituez de toute conduite, à la compaſſion deſquels nous ne pourrons apporter autre choſe que les ſouſpirs. Qui ſera l'eſprit ſi affermy, qui pourra ſupporter telles atteintes? Et qui ſe trouuãt en telles angoiſſes ſãs remede, ne maudiſſe cent fois le iour de ſa vie, ne deteſte l'heure de ſa natiuité, & ne ſouhaite auoir eſte auorté pluſtoſt qu'enfanté? De ce qui nous peut arriuer, voila ce qui en eſt le plus dur & plus faſcheux, ie le confeſſe: mais qu'il ſoit inſupportable, ie le nie, & ſouſtiẽs que la vertu peut ſouſtenir brauement ceſt aſſaut, demeurer victorieuſe, & conſeruer ſous ſon bouclier noſtre eſprit ſain & entier, plein de repos & de contentement. Mais ſi nous auons à entrer en ce combat, ne donnons point plus d'auantage à noſtre ennemy

qu'il en a, ne le faiſons point plus grãd qu'il eſt, ne le laiſſõs point venir en troupe à nous, contraignons-le de venir vn à vn à la breche. Ce qui ſe preſente le premier pour no⁹ faire peur, ce ſont de grandes & faſcheuſes maladies. Pourquoy pluſtoſt auiourd'huy, que non pas il y a vingt ans? Penſons-nous que les maladies ſoient plus frequentes, ou plus faſcheuſes en la pauureté qu'ẽ l'abondance, en la frugalité qu'és delices? Bõ Dieu que nous ſommes aueugles! auons nous iamais trouué par les villages des gouttes, des coliques, des pierres, des migraignes? Quant à moy ie confeſſe que ie n'y en vey iamais, & ſi i'y ay pris garde. Toutes ces ſortes de maux là, qui ſont maladies aigües & douloureuſes ne ſont que dans les villes, & encore dans les palais des grands : c'eſt le ſalaire des feſtins, des banquets, des jeux, des veilles, des nuicts paſſees entre les plaiſirs & les voluptez. Tellement que les miſeres que nous endurons, entre autres commoditez qu'elles nous apportent, elles nous oſtent la cauſe de ces grans maux-là, & les deracinent, retranchant les fibres & rameaux des plaiſirs qui les nourriſſoient & enrretenoient. Or quand bien elles nous deuroient arriuer, où pourroient elles eſtre mieux guaries que chez la pauureté? Que pẽſez-vous que con-

tiennẽt tous les liures de Galien & d'Hippocrates plus ſalutaire à toutes, ou pour le moins à la plus part des maladies, que la ſobrieté? Tous ces autres remedes que la medecine a inuẽtez auec tãt d'art & d'induſtrie, ne ſõt quaſi que pour les delicats, qui veulẽt guarir auec volupté, & ſans rien rabatre de leurs plaiſirs, aimans mieux pour medecin, l'artifice que la nature. Mais encore ie veux bien que les remedes nous manquent, pour cela le courage nous doit il manquer? pour cela voudrons-nous laiſſer dompter à la douleur, & ſous-mettre ce qui eſt ſouuerain en nous, à cette puiſſance eſtrangere? ce ſeroit vne trop grande laſcheté, veu le moyen que la raiſon & le diſcours nous donnent pour y reſiſter. Ou les maladies qui nous peuuent ſurueuir, nous apportent vne violente douleur, ou bien vne douleur moderee; ſi elle eſt moderee, elle eſt aiſee à ſupporter: nous qui auons faict ja couſtume d'endurer, ne nous deuons pas plaindre des petits maux, & puis que nous craignons & attendons les plus grans, nous deuons remercier noſtre deſtin de nous quitter à ſi bon marché, & nous rẽdre moins miſerables que nous ne penſions. Bref, qui pourra ouyr la voix de celuy qui ſe plaint de peu de choſe, principalement en vne ſaiſon où perſõne n'eſt exẽpt de mal? Si le mal eſt violẽt, il

ſera court: la nature ne permet pas que les grans maux ſoient durables, & leur a donné ceſte conſolation, que la ſoudaineté en oſte quaſi le ſentiment. Cela va comme vn torrent, en vn moment vous le voyez à ſec, & ne ſçauez qu'il eſt deuenu. Le mal ſi court ne vous donne pas loiſir de vous plaindre, il eſt paſſé auãt que vous l'ayez quaſi recogneu; ſi vous l'eſchapez, il vous laiſſe cõme vn plaiſir d'en eſtre hors; s'il vous emporte, il vous oſte auſſi le ſentiment de la douleur. Mais quoy que ce ſoit, le mal n'en peut iamais eſtre ſi grãd, que la raiſon & le diſcours ne le doiuent ſurmonter. Ie vous rapporterois les exemples des anciens ſi frequents que rien plus, non pas d'hommes, mais des femmes meſmes, qui ont ſouſtenu de longues & douloureuſes maladies auec tant de conſtance, que la douleur leur a pluſtoſt emporté la vie, que le courage. Mais où les irois-ie chercher ſi loin pour vous, qui en auez vn domeſtique plus ſignalé qu'aucun de l'antiquité? ie dy celuy de voſtre bonne & chere ſœur, qui en ceſte enragee colique de ſix mois qui en fin l'a emportee, a monſtré vn eſprit ſi entier, vn courage ſi inuincible, que ſes propos, qui ne luy ont point failly iuſques à la fin, n'ont eſté que conſolations à ceux qui la voyoient, & loüanges & actions de graces à Dieu, de la main duquel elle receuoit ſi

contente le mal & le recõfort. Or paſſons legeremẽt ſur ceſte cicatrice, car ie craindrois au lieu de ſouder vne nouuelle playe, r'entamer ceſte là qui vous a ſi viuemẽt & profondemẽt atteint. Quant aux tourmẽsque nous pouuõs craindre de ceux, entre les mains deſquels nous pourrions tomber, il ne faut pas douter que ſi nous pouuõs prendre la reſolution, à laquelle & les raiſons & les exẽples que ie vous ay repreſentez cy deſſus, nous inuitẽt que nous n'en venions aiſément à bout. Car ils ne ſont pas plus difficiles à ſupporter, que les grãdes & faſcheuſes maladies: au contraire il ſemble qu'ayans le corps & la ſanté entiere pour y reſiſter, que la nature no° ſeconde en ce cõbat, & nous preſte des forces pour nous y rẽdre victorieux. Il n'eſt pas croyable, combien en ceſt endroit peuuent le diſcours & la raiſon, non ſeulemẽt à nous rendre conſtans, mais meſmes à nous faire trouuer douce & plaiſante la douleur. Ce ſeroit choſe immenſe de vous citer les exemples de ceux qui nõ ſeulemẽt ont courageuſemẽt attẽdu le tourmẽt: mais perſuadez par la raiſon l'õt eſté chercher, & l'ont ſupporté auec quelque plaiſir. Vous ſçauez comme en Lacedemone les jeunes enfans s'entrefoüettoient viuement, ſans que l'on apperceuſt en leur viſage aucune marque ne reſſentimẽt de douleur. Quoy donc, eſtoient-ils inſenſibles? non cer-

tainement, mais en ce tendre âge là, ils s'eſtoient tellement imprimez en l'eſprit, que c'eſtoit vne grãde gloire, que de s'accouſtumer à endurer pour ſeruir au païs, qu'ils ſurmontoiẽt aiſemẽt la douleur par le courage, & rioient de ce que les autres ont accouſtumé plorer. Ne ſçauriõs-nous faire pour l'hõneur de la vertu ce que ceux-là faiſoiẽt pour leur pays: pour le repos de noſtre eſprit, ce qu'ils faiſoient pour le bien de leur republique? Le page d'Alexãdre ſe laiſſa bruſler par vn charbon, ſans faire frime aucune ne contenance de ſe plaindre, de peur de faire en la preſence de ſon maiſtre quelque choſe d'indecẽt, & qui troublaſt la ceremonie du ſacrifice: Et nous à la preſence des hõmes, des anges, de la nature, & de Dieu meſme, n'endurerõs-nous point quelque choſe, qui mõſtre que nous-nous ſçauons accõmoder aux loix de l'vniuers, & à la volonté du ſouuerain? Põpée eſtant allé en ambaſſade pour le peuple Romain, fut ſurpris par le Roy Gẽtius, qui le voulut cõtraindre de deceler les affaires publiques: mais pour luy mõſtrer qu'il n'y auoit tourment au monde qui le luy peuſt faire dire, il mit luy meſme ſon doigt au feu, & le laiſſa bruſler iuſques à ce que Gentius meſme l'en retira. Il cherchoit le tourment, pour faire paroiſtre ce que pouuoit ſa fidelité: & nous ſi le tourment nous arriue, voulons

no⁹ trahir noſtre ame, & oublier ce que nous deuons d'hõneur à ce qui eſt de diuin en no⁹. Voulõs-nous (dy-ie) lors abbaiſſer noſtre eſprit, & l'aſſeruir à noſtre corps, pour ſe cõdouloir auec luy & cõpatir à ſes maux? Bien plus genereux eſtoit ce braue Anaxarque, qui demy briſé dãs les mortiers du tyran, ne voulut iamais cõfeſſer que ſon eſprit fuſt touché du tourment. Pilez, broyez tout voſtre ſaoul (diſoit-il) le ſac d'Anaxarque: car quant à luy vous ne le ſçauriez bleſſer. De là, de là venoit ceſte belle reſolutiõ, de là, comme d'vne viue ſource, decouloit ceſte conſtance, qu'il auoit appris à meſpriſer le corps comme choſe qui n'eſt point à nous, ny en noſtre puiſſãce: & à en vſer comme d'vne robe empruntee pour faire paroiſtre pour vn temps noſtre eſprit ſur ce bas & tumultuaire theatre. Or celuy-là ſeroit-il pas trop delicat qui criroit & huiroit pour ce que l'õ luy auroit gaſté ſa robe, que quelque eſpine la luy auroit accrochee, ou quelqu'vn en paſſant la luy auroit deſchiree? quelque vil frippier, qui voudroit faire ſon profit de telle denree s'en plaindroit; vn Prince, vn grand, vn riche bourgeois s'en riroit, & n'en feroit conte, comparant ceſte perte au reſte des grãs biens qu'il a. Faiſons cas de noſtre ame comme nous deuons, ſoyons curieux de ſon honneur & de ſon repos, & nous ne ferons aucun cas

de tout ce que nostre corps peut endurer icy bas. Ouy, mais le mal sera si grand que nous y perdrons la vie, & verrons trancher le fil de nos ans par le fin beau mitan. Qui est-ce qui se peut garantir d'apprehender ce coup, duquel la nature mesme a horreur? Car la mort encore qu'elle vienne à son terme, si est elle espouuantable: combien plus le sera-elle, quand elle s'auancera, & nous cueillera en verd au fort de nostre ieunesse? Nous nous trompons, la mort n'a rien de soy d'effroyable, non plus que la naissance: la nature n'a rien d'estrange ny de redoutable. La mort est tous les iours parmy nous, & ne nous faict point de peur: nous mourons tous les iours, & chaque heure de nostre vie qui est passee est morte pour no⁹. La derniere goutte qui sort de la bouteille, n'est pas celle qui la vuide, mais qui acheue de la vuider: & le dernier moment de nostre vie n'est pas celuy qui fait la mort, mais seulemẽt qui l'acheue. La principale partie de la mort cõsiste en ce que nous auons vescu. Plus nous desirons viure, plus nous desirõs que la mort gaigne sur nous. Mais d'où nous viẽt ce desir? de l'opiniõ du vulgaire, qui veut tout mesurer à l'aune, & n'estime riẽ de precieux que ce qui est grand: où au contraire les choses exquises & excellentes sont ordinairemẽt sub-

tiles & deliees. C'eſt vn traict de grand maiſtre, d'enclorre beaucoup en peu d'eſpace: & peut-on dire, qu'il eſt quaſi fatal aux hommes illuſtres de ne pas viure long temps : La grande vertu, & la grande vie ne ſe rencontrent gueres enſemble : La vie ſe meſure par la fin, pourueu qu'elle en ſoit belle, tout le reſte a ſa proportion : la quantité ne ſert de rien, pour la rendre ou plus, ou moins heureuſe ; non plus que la grandeur ne rend pas le grand cercle plus rond que le petit, la figure y fait tout. Encore (direz-vous) ſouhaiteroit-on volontiers de mourir en paix dans ſon lict entre les ſiens conſolé d'eux en les conſolant. Cela eſt miſerable d'eſtre tué en quelque coin, & demeurer ſans ſepulture. Tant de gens qui vont à la guerre, & prennent la poſte pour ſe trouuer à vne bataille, ne ſont pas de ceſt aduis. Ils vont mourir tout en vie, & s'enſeuelir parmy leurs ennemis. Les petits enfans craignẽt les hõmes maſquez : deſcouurez leur le viſage, il n'en ont plus de peur. Auſſi, croyez-moy, le feu, le fer, la flamme nous eſtonnent en la façon que nous nous les imaginons : leuons leur maſque, la mort dont ils nous menacẽt, n'eſt que la meſme mort, dont meurent les femmes & les petits enfans. Mais ie laiſſeray (me direz-vous) de petits orfelins, ſans condui-

te, & ſans ſupport : comme ſi ces enfans-là eſtoient plus à vous qu'à Dieu: comme ſi vo⁹ les aimiez d'auantage que luy, qui en eſt le premier & plus vray pere : ou comme ſi vous auiez plus de moyẽ de les conſeruer que luy. Non, non, ils aurõt le pere cõmun de tout le mõde, qui veillera ſur eux, & qui les cõſeruera ſouz l'aiſle de ſa faueur, cõme il fait toutes ſes creatures, depuis les plus grandes iuſques aux plus petites. Les maux dõc ne sõt iamais ſi grãs que noſtre ambicieuſe opiniõ nous les propoſe: elle nous donne l'eſpouuãte par ſes artifices. Mais bien nous perd-elle, & corrõp-elle tout à fait, quãd elle nous veut perſuader qu'en telles occaſions il nous faut chémer & ennuyer. Vrayment quãd la triſteſſe qu'elle nous apporte, n'auroit rien de pire que la deformité dõt elle eſt accõpagnee, ſi la deuriõs nous fuïr à voiles & à rames. Obſeruez-la ſi toſt qu'elle entre chez nous, elle nous remplit d'vne hõte, que nous auõs de nous monſtrer en public, voire meſmes en particulier à nos amis. Depuis que nous ſommes vne fois ſaiſis de ceſte paſſion, nous ne cherchõs que quelque coin pour nous accroupir, & fuir la veuë des hommes. Nous ne voulons plus de teſmoins de nos actions, la veuë de nos amis nous eſt à charge. Qu'eſt-ce à dire cela, ſinon qu'elle ſe condãne ſoy-meſme, & recognoiſt

combiẽ elle eſt indecente? ne diriez-vous pas que c'eſt quelque femme ſurpriſe en desbauche qui ſe cache & ſe muſſe, & a hõte d'eſtre recognuë? Oule Chere a de rerẽce, qui s'eſtãt habillé en eunuque, pour faire vne fripõnerie, ſe trouue ſurpris au milieu de la rüe, ou en vne maiſon eſtrãge? C'eſt biẽ habiller les hõmes en eunuques, voire les chaſtrer du tout, que de les laiſſer tomber en ceſte triſteſſe-là qui leur oſte tout ce qu'ils ont de maſle & genereux, & nous dõne toutes les contenances & toutes les infirmitez des femmes. Auſſi les Thraces habilloient-ils en fẽmes les hõmes qui eſtoiẽt en dueil, fuſt pour leur faire hõte d'eux meſmes à eux-meſmes, ou pour leur dõner occaſiõ de ceſſer biẽ toſt de ſi mauuaiſes & effeminees contenãces. Mais qu'eſtoit il beſoin de ces habits-là pour cela? Car il me ſemble que leurs viſages & toutes leurs actiõs leurs eſtoiẽt vn ſuffiſant aduertiſſemẽt qu'ils n'eſtoiẽt plus hommes. C'eſtoit à mon aduis vn reproche public que les loix leur faiſoiẽt de leur puſillanimité, vne ſemonce de reuenir à eux meſmes, & reueſtir leur courage viril. Les loix Romaines, qui ont eſté pl° genereuſes, n'ont pas cherché des remedes par la hõte cõtre ces effeminees lamẽtatiõs: car elles les ont defẽdues tout à fait par leurs premieres & plus pures ordõnances. Elles n'ont

pas

pensé que la mort ny de pere, ny de mere, ny d'enfans, ny de parent, ny d'amy, deuſt eſtre cauſe de nous denaturer, & faire choſe contraire à la virilité. Bien ont-elles permis les premieres larmes qu'eſpreint vne fraiſche & recente douleur. Ces larmes, dy-ie, qui peuuẽt meſmes tomber des yeux des philoſophes, & qui gardent auec l'humanité la dignité, qui peuuent choir de nos yeux ſans que la vertu choye de noſtre cœur. C'eſtoiẽt ie penſe de celles-là qui couloient ſur les joües de la belle Panthea, quand Araſpes en deuint amoureux, pour l'auoir veu plorer fort tendrement & pitoyablement à ſon gré la mort de ſon mary. Car les premieres pointes de la douleur eleuent en nous des paſſiõs ſi viues & ſi naïfues, qu'elles paſſent aiſémẽt en l'eſprit de ceux qui nous voyẽt, & les enflamment de la meſme ardeur. Mais ceſte triſteſſe enuieillie, qui a penetré iuſques à la moüelle de nos os, fane noſtre viſage, & fleſtrit noſtre ame tout enſemble, de telle façon que rien n'eſt plus agreable en nous. Et ſi la nature a fait naiſtre quelque choſe d'aimable en noſtre corps, ou en noſtre eſprit, il ſe fond en ceſte amere paſſion, comme la beauté d'vne perle ſe diſſout dans le vinaigre. C'eſt pitié lors que de nous voir: nous nous en allons la teſte baiſſee, les yeux

fichez en terre, la bouche ſans parole, les membres ſans mouuemẽs, les yeux ne nous ſeruent que pour pleurer, & diriez que nous ne ſommes rien que des ſtatuës ſuantes. Ce n'eſt pas ſans cauſe que les Poëtes nous ont laiſſé par memoire, que Niobé auoit eſté cõuertie en vne image de pierre à force de pleurer. Ils n'ont pas ſeulement voulu par là, comme vn ancien a penſé, nous repreſenter la ſilence qu'elle auoit gardé en ſon dueil, mais auſſi nous apprendre qu'elle auoit perdu tout ſentimẽt pour s'eſtre abandonnee à la triſteſſe. Nous la deurions dõc fuyr, quãd ce nẽ ſeroit que pour eſtre ſi indecente & deshonneſte: mais elle eſt auec cela eſtrangement dommageable, & en cela d'autant plus dangereuſe, qu'elle nuit ſous couleur de profiter. Elle fait ſemblant d'accourir pour nous ſecourir, & au contraire elle nous offenſe: elle fait contenance de tirer le fer de la playe, & elle l'enfonce iuſques au cœur: elle nous promet la medecine, & nous donne le poiſon. Ses coups ſont d'autant plus difficiles à parer, & ſes entrepriſes à rompre, que c'eſt vn ennemy domeſtique, nourry & eleué chez nous, & que nous auons nous-meſmes engendré pour noſtre peine. A mon aduis que c'eſtoit d'elle de qui parloit le Comique Grec, quand il s'eſcrioit contre les hom-

mes: O pauures gens, combiẽ endurez-vous de maux volontaires, outre les neceſſaires que la nature vous enuoye! Car de qui nous pouuons-nous plaindre, que de nous, quãd apres le ſentiment des maux paſſez nous en retenons encor la faſcherie, & nous opiniaſtrons à les remaſcher & ramener continuellement en noſtre memoire, ou que par la crainte de l'aduenir nous languiſſõs découragez? N'eſt-ce pas de nous que nous vient ce mal-là, duquel nous ne nous deuõs pas eſbahir s'il eſt ſi durable, veu qu'il eſt cõme les fleuues qui ſortent de la mer & y retournẽt, & qui pour tirer leur ſource du meſme lieu où ils ſe deſchargent, ne tariſſẽt iamais? Paures ſots! pourquoy arrousõs-no⁹ ſi ſoigneuſement ceſte plante, dont les fruicts ſont ſi amers? trouuons-nous quelque gouſt à ces plaintes, ces ennuis, ces regrets, ces ſouſpirs, dont elle enfile noſtre vie, & empoiſonne toutes nos actions? Car tant qu'elle habite chez nous, que faiſons-nous digne du nom d'homme? A quelle heure penſons-nous à ſeruir la patrie, à faire l'office d'vn bon citoyen, à nous oppoſer aux factions des meſchans, à defendre les loix des aſſauts de l'ambition & de l'auarice, à ſecourir nos amis de l'oppreſſion des meſchans? Quelle relaſche nous donne ceſte importune

paſſion, pour leuer les yeux au ciel, & auec vn eſprit pur remercier ce grãd & ſouuerain Empereur, qui nous a colloquez icy bas, & nous a fait tant de graces & de faueurs, que quand nous n'aurions autre choſe à faire qu'à luy en rendre graces, ſi n'aurions-nous pas en toute noſtre vie du temps à demy? Certainement on ne la ſçauroit excuſer, elle eſt ou fort indiſcrete, ou fort maligne : car ou ſa fin eſt mauuaiſe, ou elle erre & s'eſgare de ſa fin. Si ſon but eſt d'augmenter noſtre mal, & que plus elle empiete ſur nous, pl⁹ elle rende noſtre vie faſcheuſe & ennuyeuſe, que ne la repouſſõs-nous à l'abordee, que ne luy fermons-nous la porte au nez, ou pour le moins que ne la chaſſõs-no⁹ par les eſpaules ſi toſt que no⁹ cognoiſſõs ſes deſſeins? Nous ſommes biẽ traiſtres à noſtre propre repos, ſi cognoiſſans ſes ennemis, ſi ſçachans qui ſont ceux qui le ruinẽt, nous les receuõs, nous les ſupportons, nous les choiõs! Si ſon but eſt de ſoulager noſtre douleur, la diminuer & deſtrãper en nos larmes, pourquoy nous ſeruõs-nous ſi lõg temps d'vne ſi mauuaiſe & temeraire officiere, qui fait tout le contraire de ce qu'elle veut? Qui l'a iamais veu paruenir à ce but-là? en quel eſprit eſt-elle iamais entree qu'elle ait cõſolé? Au cõtraire ſi elle l'a trouué tremblant, ne l'a-elle pas terracé? ſi cheãt,

accablé? Il n'en ſort pas vn d'entre ſes mains, que gaſté, froiſſé & briſé. Quand elle y a paſſé, il n'y demeure plus de force ny de reſiſtãce, & deuient comme vn lieu bas & creux, qui n'eſt pas ſeulement ſaly des ordures qui y croiſſent, mais de tous coſtez les eſgouts s'y deſchargent, & l'eau pure s'y corrompt. Car l'homme ſaiſi de triſteſſe, s'offenſe de ſes maux, & de ceux d'autruy, des publics & des particuliers : les bonnes fortunes meſmes qui luy arriuent, luy deſplaiſent, tout s'aigrit en ſon eſprit, comme les viandes font en vn eſtomac desbauché. Mais outre tout cela, ie dy que la triſteſſe venant pour le ſujet, pour lequel elle vous arriue, eſt fort iniuſte, & i'oſerois quaſi dire, impie. Car qu'eſt-elle autre choſe qu'vne plainte temeraire & outrageuſe contre la nature, & la loy commune du monde? La premiere voix que prononce la nature, c'eſt que toutes choſes qui ſont ſous le ciel de la Lune, ſont periſſables : & que comme elles ont eu commencement, auſſi auront elles fin. Vous en voulez comme par priuilege exempter voſtre ville, & la rendre immortelle. Les villes, les eſtats, les royaumes ſont de la meſme condition que les autres parties du mõde: voire l'eſtre en eſt plus incertain & plus infirme. Car la pl⁹-part des autres ont leur forme, qui vnit leurs mem-

bres auec vn ſeul nœud ſi fort&ſi eſtroit,que difficilement les peut-on ſeparer. Mais les villes & les eſtats ſont compoſez d'infinies choſes toutes differentes, qui ne ſont alliees & aſſemblees que par les volontez des hommes, pouſſees à vne communion & ſocieté par quelque celeſte inclination. Et ces volontez-là eſtant aiſees à eſbranler, la ruine des villes eſt touſiours prompte & quaſi preſente. Car des mouuemens de ces volontez-là viennent les guerres,& les ſeditions, qui les conduiſent à leur fin. Mais quād il ne leur arriueroit aucunes maladies, c'eſt à dire,inconueniens de violence, dont elles periſſent le plus ſouuent, ſi faudroit-il qu'elles definaſſent de vieilleſſe, par la loy commune du monde, pource qu'elles ont leur ieuneſſe, leur virilité, leur vieilleſſe, comme les hommes: & bien que tous leurs autres âges euſſent eſté fermes& ſains, ſi faudroit-il en fin que la vieilleſſe les conſumaſt. Or ſi nous auōs preueu cela, pourquoy nous en tourmentons-nous? Si nous ne l'auons point preueu, dequoy nous plaignons-nous, ſinon de noſtre imprudence? La condition de la nature eſt bien dure & bien miſerable, ſi de toutes les choſes que nous ignorons, il faut quand elles arriuent, qu'elle en endure le reproche & les iniures. Tient-il à elle que

nous ne le ſçachiõs? nous l'a-elle celé? y a-il coin au monde, où elle ne l'ait eſcrit? C'eſt vn grand cas que nous ſommes plus iuſtes à l'endroit de tous les autres, que de la nature, qui nous eſt neantmoins plus gracieuſe & plus fauorable que tous les autres. Si nous tenions vne maiſon à loüage, & qu'il print fantaſie au proprietaire de l'abatre pource qu'elle fuſt vielle, & qu'il la falluſt rebaſtir, ou qu'il la vouluſt appliquer à sõ vſage, nous vuiderions de gré à gré, & en chercheriõs vne autre ſans nous tourmenter ny quereller. Pourquoy? c'eſt la loy cõmune, qui luy permet d'vſer ainſi de ce qui eſt ſiẽ. Sçauez-vous qui ſont ceux qui ſe chagrinẽt quand il faut deſloger, qui ſe plaignent & ſe tourmentẽt? ce ſont les enfans de ceux qui ont des baux à longues annees. Car pource qu'ils en ont touſiours veu iouyr leurs peres, & qu'ils ne ſe ſont iamais mis en peine de regarder les tiltres de leur maiſon, ils ont fait eſtat que le fonds leur en appartenoit, & ſe ſont nourris en ceſte opinion: ils ont paſſé leur ieuneſſe ſans apprẽdre meſtier: ſans s'accouſtumer au trauail: comme ils ſont deuenus grãds, le bail eſt expiré, il ſe faut pouruoir ailleurs: ce coup non preueu les eſtonne, ils pleurẽt, ils ſe lamẽtent, & au lieu de remercier le proprietaire de ce qu'il les a long temps laiſſé

iouïr à ſi grand marché, ils meſdiſent de luy. Mais nous ſommes encores biẽ plus imprudẽs & pl⁹ iniuſtes enuers la nature, que ceux-là ne ſont enuers leurs ſeigneurs. Car ceux-là ont peut-eſtre leur bail à tiltre onereux, ils ont poſſible financé au commencement pour y entrer: nous ne ſommes icy que precairement, tout ce que nous auons, nous le tenons en bien-faict & à temps. A ceux-là encor on a attendu à les aduertir iuſques à ce que le bail fuſt expiré: à nous la nature denonce tous les iours la cõdition, ſous laquelle nous ſommes icy. Ie vous prie dites-moy, quand nous venõs au mõde, y entrons-nous ou ſi nous y ſommes introduits? y venõs no⁹ pour y commander, ou pour y ſeruir, pour y donner la loy, ou pour la receuoir? Ie croy que ſans mot dire, vous me reſpondez que nous y venons pour obeyr, & ſuiure ce que no⁹ y trouuõs desja eſtably. Il faut que nous nous accommodions aux ſaiſons, aux iours, aux nuicts, à la temperature des regions, bref à tout ce qui arriue au gouuernemẽt du mõde. Or ceſte loy-là eſt douce, benigne, gracieuſe: tout y eſt, ſi nous le ſçauons biẽ conſiderer, en noſtre faueur. Et neãtmoins s'il s'y trouuoit quelque choſe de dur, le vray moyẽ d'adoucir la ſeruitude neceſſaire, c'eſt d'obeyr volontairement. Ne deuons-nous pas

eſtimer que quand nous entrons au monde, nous contractons auec la Nature, & nous obligeons de garder les loix qu'elle a donné & publié depuis tãt de ſiecles, aux villes, aux republiques, aux royaumes? Comme elle eſt ſage, prouidente & deſireuſe de conſeruer la beauté de ſon ouurage, elle a donné à chaque choſe la plus longue duree qu'elle a peu: mais le vice & imperfection de la matiere, dont les choſes ſont creées, a faict premierement que des terreſtres, il n'y en peut auoir aucune immortelle: & que des mortelles meſmes beaucoup ne durẽt pas tant que leur nature deſire, le vice de la matiere preuenãt la grace de la nature. Le remede qu'elle a recherché à cet inconuenient, c'eſt vne duree par ſucceſſion qu'elle a donné aux choſes, faiſant qu'en perdant vne forme elles en reçoiuent vne autre, & que rien ne deperit du tout mais ſeulement ſe tranſmuë: la terre demeurãt cõme de l'argille entre ſes mains, touſiours molle, laquelle elle repetriſt & remoulle diuerſement, luy donnant vne nouuelle face, par vne fraiſche figure couurant la vieille: & par ce moyen imitãt çà bas l'immortalité, qu'elle n'y a peu entierement apporter. De là vient que les villes, les royaumes, les empires ſe changent ainſi, & naiſſent de la ruine les vns des autres: le jeu chan-

geant touſiours,& ne demeurant rien ferme ny ſtable que le theatre. Qu'y a-il plus equitable, puis qu'elle eſt mere cõmune de tous les hommes, qu'elle ait voulu gratifier toutes les parties de la terre par vn tour de grandeur & magnificence qu'elle fait paſſer de lieu en lieu? Ce tour en fin eſt venu iuſques à nous: & auons veu en nos iours noſtre païs ſi cõblé de biẽs, de richeſſes, de gloire, de delices, qu'il ne ſe pouuoit dire plus. Nous ſommes maintenant ſur le retour, noſtre bonne fortune eſt ſortie de chez nous, comme d'vne maiſõ creuacee de tous coſtez, nous ſommes demeurez attendans la cheute: les vns crient, les autres regardent, les autres s'enfuyent, qu'y a-il tant à s'eſtonner? vn vieil homme meurt, vne vieille maiſon tombe, que faut-il tant crier? Qu'y a-il en cela que ce que vous voyez tous les iours & par tout? Les fruicts fleuriſſẽt, ſe noüent, ſe nourriſſẽt, ſe meuriſſent, ſe pourriſſent: les herbes poindent, s'eſtendent, ſe fanent: les arbres croiſſent, s'entretiennent, ſe ſeichent: les animaux naiſſent, viuent, meurent: le temps meſme qui enuelope tout le monde, eſt enuelopé par ſa ruine, & ſe perd en ſe coulant: il roule doucement les ſaiſons les vnes ſur les autres, & toutes celles qui ſe paſſent ſe perdent. De toutes ces choſes muables, que

voulez vous faire de conſtant? de toutes ces choſes mortelles, que voulez-vo⁹ faire d'immortel? Me voulez-vous bien eſtonner, faites moy voir quelque choſe de permanẽt icy bas. Mais ie vous fais tort de vous entretenir de raiſons ſi groſſieres, vous autres, dõt le laborieux eſtude eſt comme le miroir de la nature, & qui vous pouuez repreſenter en vn inſtant, & tirer du threſor de voſtre memoire la face du mõde, telle qu'elle a eſté depuis ſa creation. Repaſſez, ie vous prie, par deſſus, & conſiderez que ſont deuenuës toutes ces grandes & admirables villes, baſties auec tant d'annees, embellies auec tãt de trauaux, enrichies auec tant de ſueurs. Elles ont eu chacune pluſieurs ſiecles entiers, qui n'ont eſté employez qu'à deſpoüiller le reſte du monde, pour les reueſtir & parer. L'Aſie vous repreſente Troye la grãde, la ſuperbe Babylone, la magnifique Hieruſalem: l'Afrique vo⁹ monſtre les Thebes aux cent portes, la puiſſante Carthage, l'opulẽte Alexandrie. l'Europe vous produit les doctes Athenes, la triõphante Conſtantinople, & Rome, le miracle & de toutes les villes, & de tout le monde. Pourquoy direz-vous que toutes ces belles citez-là ayent iamais eſté ſi floriſſantes, ſinon pour eſtre ruinees? Et pourquoy meſmes ruinees tant de fois, ſinon pource que leur

deſtin ſembloit reſiſter à la nature, & vouloir flechir la mortalité des choſes humaines? Combiẽ de fois chacune d'elles a elle veu ſes ennemis rẽuerſer ſes murs, ſaccager ſes maiſons, tuer ſes citoyens, & bruſler ſes temples? La neceſſité de perir leur a eſté ſi grande, que quand elles n'ont point trouué d'ennemis eſtrangers pour trauailler à leur ruine, elles ont armé leurs propres habitãs les vns cõtre les autres, pour executer ce qui eſtoit ordõné de leur fin. Il n'y a remede, la loy y eſt, il en faut paſſer par là. Quand nous voyons, ou oyons la ruine des autres, voylà vn prejugé pour nous lors que noſtre terme ſera eſcheu. Ce qui arriue à vn, peut arriuer à vn chacun: le coup du premier menace celuy qui le ſuit. Scipion, celuy qui ruina Carthage, voyant le feu dedãs, qui deuoroit tant & tant de richeſſes & de ſuperbes edifices, qui conſumoit la plus puiſsãte ville d'Afrique, touché de compaſſion de la fragilité des choſes humaines, ſe priſt à pleurer le mal qu'il faiſoit: & prononça deux vers d'Homere, qui ſignifioient,

Vn iour fatal viendra que la puiſſante Troye,
Priam & ſes ſubiets ſeront tous mis en proye:

Entendãt de la ville de Rome ce que le Poëte auoit dict de Troye: Mais il ſe trompa fort à deuiner. Car combien de iours, & non pas

vn ſeulement a elle eſté miſe en proye? combien de fois ſaccagee? cõbien de fois ruinee? combien de fois bruſlee? & neantmoins elle s'eſt releuee du milieu de ſes cendres, & obſtinee contre ſon malheur ſemble auoir laſſé ſa mauuaiſe fortune de trauaillerd'auantage à ſa ruine. Toutesfois la loy commune nous apprend qu'il faut qu'elle paſſe encore comme les autres, & quand elle eſchaperoit quelques ſiecles, elle n'eſchapera pas au moins la fin des ſiecles, & l'embraſemẽt de l'Vniuers. Platon s'eſtoit bien alembiqué le cerueau, pour trouuer des moyens de fonder tellemẽt ſa republique, qu'elle fuſt permanẽte & perdurable. Et neantmoins apres que l'on luy a paſſé pour verité tous ſes ſonges, & que l'on l'a interrogé ſi au bout de là ceſte belle republique pourroit eſtre renduë immortelle, il a ingenûment confeſſé que non: luy, dy-ie, qui affermoit le monde eſtre immortel. Mais deſirant gratifier ſon ouurage & flater ſes penſees, il introduit les Muſes qui viennent diſcourir de la duree des eſtats, & propoſent certaines proportions de nombres, gardant leſquelles ils ſe pourroient conſeruer longuement floriſſans: & confeſſent toutesfois rondement, que comme tous eſtats ont leur naiſſance & commencement, auſſi faut-il qu'ils ayent leur fin. C'eſt la loy commune

de la nature, ſous laquelle il faut flechir, & ſuiure volontairement, de peur qu'elle ne nous entraine violemment: l'obeyſſance en eſt douce, la violence pleine de peine & de honte. Cependant i'enten bien ce que vous me voulez dire, c'eſt qu'il vous ſemble que nous haſtons nous-meſmes noſtre ruine, & que nous auançons de nos mains la fin de ce pauure Royaume, ſans attendre que la vieilleſſe l'emporte, & que doucement & ſans ſe debattre il paſſe comme de la vie à la mort. Vous-vo⁹ trompez, ces animaux-là ne meurent point autrement, ils n'ont iamais la fin douce. Car comme ceux qui meurent de maladies, dont le ſiege eſt és nerfs, ou au cerueau, ont de grandes conuulſions auant que d'expirer: auſſi ont les republiques, qui periſſent ordinairement de ce que leurs loix, qui ſont comme leurs nerfs, ſont offenſees & violees. Or s'il eſt ainſi, cõme l'on dit ordinairement, que les coups preueus n'apportent pas tant d'eſtonnement, nous auons, ce me ſemble, grande occaſion de porter plus patiemment & auec plus de reſolution la cheute de noſtre Eſtat: veu le long temps qu'il y a qu'il branſle, & les grand indices & marques apparẽtes que nous auons eu pieça de ſa ruine. Premierement il eſt fort vieil, & ſi vieil que iamais il ne s'en eſt veu qui ait

duré ſi grand âge. Vieillir s'eſt s'accouſtumer à mourir. On demande ordinairement de ceux qui ſont extremement vieux, s'ils viuent encore: il y a plus à s'eſtonner de leur vie que de leur mort: quand ils ſont morts on dit, A la fin il s'en eſt allé: cõme ſi on vouloit dire, il a plus duré qu'on n'euſt penſé. Outre ſon âge, il a eu depuis deux cens ans de grandes & faſcheuſes maladies. Les querelles d'Orleans & de Bourgongne l'ont mené iuſques ſur le bord de la foſſe. Eſtant reuenu de ceſte grande cheute, & ayant repris ſon en-bon-point, il a veſcu fort diſſolument ſous François & Henry ſecond: en ceſte vie deſbordee & diſſoluë a amaſſé beaucoup de mauuaiſes humeurs, & encores plus de mauuaiſes meurs. Sous la ieuneſſe de nos derniers Rois, il eſt vrayement reuenu en enfance, & a entierement changé de complexion. Car depuis que les mœurs des eſtrangers ont commencé à nous plaire, les noſtres ſe ſont tellement peruerties & corrompuës, que nous pouuons dire, long temps y a que nous ne ſommes plus François. Il n'y a partie en ceſt Eſtat que l'on n'ait non ſeulement gaſtee, mais meſmes diffamee d'excés. Car pour le regard de noſtre Nobleſſe, qui eſt la principale colomne de ce Royaume, celle qui l'a eſleué en la grandeur où nous

l'auons veu, & touſiours ſouſtenu, & à laquelle eſt vrayement deuë la gloire que le nom François a parmy les natiõs lointaines; l'on n'a obmis aucun artifice pour la denaturer & decourager, noyer dans le luxe, la volupté & l'auarice ceſte ancienne generoſité qu'elle auoit hereditaire de ſes peres; & luy faire perdre l'amour & charité qu'elle deuoit auoir à la grandeur & conſeruatiõ de l'Eſtat. Quant à l'Egliſe, qui deuoit eſtre la mere de la pieté, l'exemplaire des bonnes mœurs, le lien de tous les autres ordres, l'on l'a deshonoree & diffamee tant qu'on a peu, rendant les plus grandes charges & Prelatures, la recompẽſe des plus viles, voire ſales miniſteres de la Cour. Tellement que l'impieté & l'ignorance ſe ſont en beaucoup d'endroits aſſiſes au thrône de la ſainɛteté & verité, & rendu l'ordre odieux par le vice de ceux qui y eſtoient prepoſez. La Iuſtice qui eſtoit celle ſeule qui pouuoit encore aucunemẽt retenir les autres parties en office, ſi elle euſt eſté ſaine & entiere comme elle deuoit, a eu toute la face chãgee: ſa principale authorité a eſté retiree par deuers le ſouuerain, pour eſtre nõ pas adminiſtree, mais peruertie par courtiſans au gré de ceux qui auoient la faueur. Et pour couronner tant de deſordres, & combler tout à fait noſtre malheur, ſont ſurue-

ſuruenuës les querelles de la religiõ, ſur le ſujet deſquelles ſe ſont dreſſez partis & factiõs par quicõque a voulu, qui ont eſté aiſément entretenus par la facilité & legereté de noſtre peuple, & par les artifices de nos voiſins, qui cherchoiẽt à ſe mettre à couuert deſſous nos ruines. De ces eſtincelles s'eſt allumé ce feu qui nous a quaſi deuoré, auquel chacun eſt accouru, non pas pour l'eſteindre, mais pour en emporter ſa piece, comme d'vn commun embraſement. Se faudra-il eſtonner ſi vn viel eſtat meurt de telles maladies? bien pluſtoſt ſe faudroit-il esbahir, s'il en pouuoit releuer. Adiouſtez à cela les anciennes predictions, qui auoient eſté faictes long temps y a, de ſa deſolation: qui ſe ſont trouuees ſi veritables à noſtre grand mal-heur, qu'elles en ont acquis gloire à l'art, & foy à gens que l'on auoit touſiours tenus pour pipeurs. Ce qui nous monſtre bien que les reuolutions des grands eſtats, ſont ordonnees d'enhaut, & ſignifiees meſmes auparauant qu'elles aduiennent. Ie dy doncques, que quand ce que vous craignez arriueroit, ce ſeroit choſe ordinaire, naturelle, & preueuë: & que partant il la faudroit ſupporter patiemment, comme nous faiſons les viciſſitudes des ſaiſons, alterations des elemens, & autres changemens que nous voyons tous

les iours en toutes les parties du monde. Et ne dy pas pourtant que ce ſoit choſe qui doiue aſſeurément arriuer, & ne deſeſpere point encores du ſalut de ma pauure France, ny de mon pauure Paris : ains me promets que ſi la fin & la ruine en eſt ineuitable, Dieu differera à quelque autre ſaiſon l'executiõ de ce qui en peut eſtre ordonné. Car encores que les ſignes de ceſte maladie non ſeulement contagieuſe, mais auſſi peſtilente, qui a ſaiſi ceſt Eſtat, ſoient pour la pluſpart mortels: ſi ſemble-il maintenant que la nature commence à s'aider, & que les parties nobles monſtrent encores de la force & vigueur pour ſupporter les remedes. Les peuples qui ſe ſont laiſſez esbranler à ce ruineux mouuement par les vents de la crainte & de l'eſperance ; crainte de perdre leur religion, & eſperance de quelque ſoulagement, voyent clairement que par leurs forcenez conſeils ils ont attiré le mal qu'ils fuyoient, & eſloigné le bien qu'ils eſperoient. Laiſſons meurir l'humeur, & vous verrez que la nature operera de ſoy-meſme, & produira de ſalutaires effets. Puis apres les chefs des peuples commencent à perdre l'eſperance qui les animoit à ce deſſein. Ce rayon de faueur populaire, qui les a eſueillez, eſt paſſé comme vn eſclair, & la fortune leur a monſtré qu'elle

ne les fauoriſoit point tant pour leur bien, que pour noſtre peine. Ils voyẽt d'auantage, & le voyent euidemment, que les eſtrangers, deſquels ils ont penſé eſtayer leur grandeur, ne deſirent rien tant que leur ruine, & n'empruntent leurs bras que pour les vſer à faire leur beſongne: n'ayans deliberé de leur faire autre grace, que celle que le Cyclope d'Homere prometoit à Vlyſſe, qui eſtoit de le mãger le dernier. Eſtimons-nous qu'ils ſoient ſi inconſiderez à leur propre bien, ſi denaturez à leur propre pays, ſi ingrats aux peuples qui les ont tant aimez, que voyans les choſes en ceſt eſtat, ils ne choiſiſſent pluſtoſt d'obliger la France en luy rendant la paix & le repos, & retenant les grades d'honneur grans & ſignalez; comme ils les peuuent auoir, que rendre leur nom & leur memoire odieuſe à iamais, en ſe precipitans en l'honteuſe ſeruitude d'vn ambicieux Eſpagnol, pour y faire trebucher auec ſoy, ceux qui ont depoſé en leur foy leur ſalut & leur vie? Non, ie ne croiray iamais qu'ils vueillent fletrir leur renommee d'vn acte ſi indigne: & pource veux-ie eſperer qu'ils s'accõmoderont aux vœux des peuples, qui les inuitent au repos. Que s'ils le font, que ne deuons-nous eſperer? & quãd ils ne le feront, dequoy deuons-nous deſeſperer? Puis que Dieu a fait naiſtre en nos

iours,&ſur le temps de ce fatal mouuement, vn Prince pour ſucceder à ceſte couronne, ſeul capable au monde pour releuer, ou par la paix, ou par la guerre, le faix de ceſt Eſtat panchant. Pour la paix, il a le nom de ceſte grande & Royale famille de ſainct Loys, qui rappelle à ſon obeyſſance tous les ſubiets de ce Royaume, qui ne peuuent eſperer d'eſtre gouuernez par plus heureux auſpices, que de la race de ce grãd Roy, qui a eleué iuſques au Ciel noſtre ſceptre François, & s'eſt eleué ſoy-meſme là haut par ſa pieté, pour eſtre cõme le garde & ſainct tutelaire de cet Eſtat. Il a vne bonté & clemence naturelle ſi grãde, qu'elle paſſe iuſques à l'excez: & le feroit ſoupçonner de nonchalance, ſi ſa vaillance & generoſité, qui reluiſent en toutes les parties de ſa vie, n'effaçoient ce ſoupçon. Car bien que ſa fortune plus trauerſee, que de Prince de ſon temps, l'ait faict naiſtre entre les armes ciuiles, & parmy les iniures, on ne ſçauroit remarquer vn ſeul exemple de vengeance, non pas qu'il ait faite, mais ſeulemẽt recherchee: eſtimant ſe vanger aſſez de ſes ennemis en les meſpriſant, & leur oſtant le moyen de mal faire: de ſorte qu'il a rendu douteux ſi c'eſt plus d'heur à luy de vaincre ſes ennemis, qu'à eux d'eſtre vaincus par luy. Que ſi auec cela Dieu, qui tient les cœurs

des Rois en ſa main, diſpoſe le ſien à ce qui eſt encores neceſſaire à la parfaite vnion de ſes ſubiets, & pour ce faire le reduiſe à la creance de l'Egliſe Catholique & religion des Roys ſes predeceſſeurs; qui eſt-ce qui pourra empeſcher noſtre heur & noſtre repos? Or auõs nous toute occaſion d'eſperer ce bien là, à ce que l'on rapporte du naturel de ce Prince, qui eſt fort capable de raiſon, & perſuaſible à ce qu'on luy fait cognoiſtre ſe deuoir faire. Nous ſçauons ce qu'il en a promis à toute ſa Nobleſſe: il a touſiours eſté recommandé pour eſtre Prince de foy, & qui ne mãque iamais à ſa parole: ie m'aſſeure que nous aurõs en fin de luy pour ce regard ce que nous en deuons deſirer: & qu'il fera par ce moyẽ tomber les armes des mains de ceux qui diſent ne les auoir priſes que pour ce ſubiet. Si toutesfois l'obſtination de ceux qui cherchent leur grandeur dans les ruines publiques, le contraint d'eſſayer par le tranchant de l'eſpee ce que le tranchant de la raiſon deuroit faire: quel autre pouuoit ſucceder à ceſt Eſtat plus capable de reſtablir le Royaume, & couurir de l'ombre de ſon pauois ceſte pauure couronne aſſaillie de tous coſtez? Dieu luy a donné vn cœur plein de vaillance, vn courage inuincible aux aduerſitez: & de peur que ce courage ſe relachaſt par le repos,

il l'a exercé dés ſon enfance iuſques à preſent par des labeurs & dangers continuels, auec tel heur neantmoins, que tant de hazardeuſes ſecouſſes ne luy ont eſté qu'vne eſcole de vertu, & vne moiſſon de gloire. Et ſemble certainement à voir le progrez de ſa fortune, qu'elle luy ait excité exprez ceſte guerre: & y ait appellé tant de ſortes de nations, pour y voir le ſpectacle d'vn extreme valeur, & d'vn extreme bon-heur. Non, non, croyez que vous n'auez onques remarqué en la ſuite des temps, & cours des ſiecles, que les Eſtats ſoient renuerſez lors que Dieu a enuoyé de tels Princes pour les commander: bien ont-ils eſté rudemẽt ſecoüez & esbranlez, mais puis apres raffermis par la vigueur de tels chefs. De ſorte que ie preſume, que l'alteration & le mouuement que nous ſentons, n'eſt point de l'extirpation de l'Eſtat; mais ſeulement vne inciſion qui ſe fait auec vn douloureux & rude ferrement, pour au lieu d'vne branche que Dieu a retranchee, anter la plus prochaine ſur la tige Royale. Et pource, eſpere-je, que Dieu trouuera lors que nous l'attendrons le moins, quelque moyen propre de nous ſauuer tous: & principalement ceſte tant belle & auguſte ville, en laquelle il y a encores bon nombre d'hommes qui l'inuoquent en pureté de cœur. Si toutesfois il aduenoit autremẽt, ſi faudroit-il

prendre patience. Car ces grans accidens-là arriuans par la prouidence eternelle, il n'eſt non plus loiſible que poſſible de s'y oppoſer: & dy bien d'auantage, qu'il n'eſt ny iuſte ny vtile de s'en faſcher; eſtant tres-certain que tout ce qui eſt ordonné de ceſte main ſouueraine, tend à noſtre bien & à ſa gloire. Mais pource que l'heure de ſoupper eſt ſonnee, & que ce diſcours peut eſtre mieux pourſuiuy par ceux qui m'eſcoutent que par moy, ie le leur laiſſeray ſans l'entamer: eſtant raiſonnable que puiſque noſtre miſere eſt cõmune, ils contribuent quelque choſe à noſtre commune conſolation. Là finit Muſee, & nous nous leuaſmes tous auec l'eſprit plus trãquille que nous ne nous eſtions aſſis. Ce n'eſt pas tout, dy-je lors, ô Muſee: puiſque vous-vous deſchargez de continuer le diſcours que vo⁹ auez commencé, il faut que vous choiſiſſiez quelqu'vn qui le face. Luy baisãt vn bouquet fané qu'il tenoit en ſa main, le preſente à Orphee: Ie vo⁹ le baille (luy dit-il) pour demain. I'accepte, reſpõdit Orphee, le bouquet, mais non pas la charge de me preſenter (cõme dit le prouerbe Romain) au theatre apres Roſcius. Et là deſſus nous-nous ſeparaſmes, ayãs promis de nous retrouuer là à la meſme heure le lendemain.

FIN DV PREMIER LIVRE.

DE LA CONSTANCE ET CONSOLATION ES CALAMITEZ PVBLIQVES.

LIVRE II.

LE lendemain incontinentapres diſner il ſe donna vne allarme à laville: pource que nous eſtions tousquatre d'vn meſme quartier, nous-no⁹ trouuaſmes enſemble au corps de garde: là nous no⁹ entre-regardions auec meſmes penſees, parlans des yeux & du viſage, & diſans en nous-meſmes, Quelle pitié, qu'il faut que nous nous trouuions icy armez contre noſtre propre bien, & pour empeſcher, par maniere de dire, noſtre bonne fortune d'entrer chez nous! Car qui eſt l'homme de bien qui ne doiue deſirer, voire par le pillage de toute la ville, pluſtoſt ſortir de ceſte extreme miſere, & en deliurer le royaume, que d'immoler ainſi nos vies à la rage & mechanceté d'vn petit nombre de ſeditieux, qui aſſouuiſſent

leur cruauté & auarice de noſtre langueur& pauureté? Quelle fatale laſcheté, que tout ce peuple, ou au moins la plus-part que nous voyons icy armé, cognoiſſe ſon mal & en deſire le remede, & le puiſſe auoir s'il vouloit; n'ait neantmoins le courage ſeulement de ſe plaindre, & ſupporter ceux qui luy monſtrent le chemin de ſalut? Tant ce venin de ſedition a deſuni les volontez, & la crainte que les mauuais ont imprimé aux cœurs des ſimples, leur à gele le ſang & aſſoupi les eſprits! Or nous eſtans accoſtez, Et bien (dy-je) Orphee, noſtre aſſignation eſt bien changee, à ce que ie voy : nous ſommes taillez de n'auoir pas ceſte apreſ-dinee ſi douce que celle d'hier. Si ne vous ſera-ce pas excuſe de ce que vous nous deuez, au cõtraire la debte croiſtra par la demeure: car cõme vo⁹ voyez que nos maux croiſſent, auſſi faut-il que vo⁹ augmentiez vos raiſons. I'ay biẽ peur (dit-il) que ceſte iournee ne nous eſcarte, & nous priue, peut-eſtre, pour iamais d'vne ſi douce & agreable compagnie. Ie vous aſſeure que ſi la mort m'euſt pris partant hier d'auec vous, elle m'euſt trouué fort content, & euſt clos ma vie fort à propos, à mon gré. Car ie confeſſe que le diſcours de Muſee adoucit tellement ma triſteſſe, & calma en ſorte mõ eſprit par le poids de ſes raiſons, &

par le miel de ſes paroles, que ie deſirerois d'eſtre tous les iours ennuyé, ſi i'eſtois aſſeuré d'eſtre tous les iours ainſi conſolé. Le mal eſt heureux, quand il ſe guarit auec plaiſir. O que i'euſſe ſouhaité qu'il euſt pourſuiuy le propos qu'il auoit entamé, voire à la charge de perdre le ſouper, voire à la charge de ne ſouper de l'annee! Ces diſcours là ne ſont que tout nectar & ambroſie: c'eſt vne viande qui eſt auiourd'huy plus neceſſaire à l'eſprit, que le pain & le vin ne ſont au corps: c'eſt nourriture & medecine tout enſemble. Ie vous iure qu'en l'oyant il me ſembloit, que ceſte belle Helene d'Homere auec la meſme main, dont elle deroba le cœur des Grecs & des Troyẽs, me verſoit en la bouche ce doux & gracieux Nepenthes, qui endormoit la douleur des affligez, & leur remettoit le courage. Il a (dy-ie) mis les gages en bonne main, i'eſpere que ce qu'il a bien cõmencé, vous l'acheuerez tres-biẽ. Là deſſus on nous vint dire que la rumeur eſtoit paſſee, & que nous nous pouuions retirer. Lors ie les pris tous trois par le manteau. Il faut venir (dy-ie) où vous promiſtes hier: à nous autres qui ſommes armez, il eſt permis de nous faire droit à nous-meſmes. Si la loy Romaine permet de trainer en iugement celuy qui n'y veut pas aller, combien pluſtoſt le droit des

armes? Nous n'y allons pas (dit Linus) nous y courons. Apres que nous fuſmes entrez & deſarmez, & que no⁹ euſmes fait vn tour de iardin pour reprendre vn peu nos eſprits. Ie vous prie (leur dy-ie) reprenons nos places & faiſons prouiſion de repos : car, à mon aduis, nous aurons prou de loiſir d'eſtre debout. Et puis que c'eſt à vous ſeigneur Orphee, à continuer le diſcours, ne vous faites point prier, & n'vſez point d'excuſes: car en vn mot nous ne les receurons pas. Apres quelques ſemblables ſemõces, Orphee commença ainſi.

C'eſt de verité la plus grande & plus certaine conſolation, que puiſſent prendre & receuoir les hommes és calamitez publiques ou particulieres, que de ſe perſuader que tout ce qui leur arriue eſt ordonné par ceſte puiſſance eternelle, diſtribué par ceſte ſageſſe infinie, qui gouuerne le monde auec la meſme bonté & iuſtice qu'elle l'a creé. Car quand ceſte opinion a vne fois pris racine en l'eſprit des hõmes, ie ne ſçay pas quels vents pourroient iamais eſbranler leur conſtance: veu que nous deuons croire qu'il ne ſort rié de ceſte benigne & gracieuſe main, qui ne tende à noſtre bien. Mais combien que ceſte prouidence (que lon peut definir le ſoin perpetuel, que Dieu a au gouuernemẽt de tout ce qu'il a creé) eſclaire iournellement en

toutes les parties du monde, & qu'elle paroiſſe en effects admirables: ſi eſt-ce que la plus-part des hommes luy fermẽt malicieuſement les yeux, où la regardent de trauers, & prennent peine à ſe tromper ſoy-meſme, à fin de n'eſtre point obligez à ceſte ſage maiſtreſſe, qui preſide à la naiſſance & cõſeruation de tout ce qui ſe voit en l'Vniuers. A la verité peu s'en eſt-il trouué, qui ayent osé paſſer ſi auant en impieté, que de la nier du tout: & s'il s'en eſt trouué quelques-vns, ie ne veux point ſçauoir leur nom, & veux preſuppoſer qu'ils n'ayent point eſté, puis qu'ils en ſont ſi indignes. Bien y en a-il grand nombre, deſquels i'ay ſouuent ouy, & touſiours reietté les opinions, qui aduoüans la puiſſance & ſageſſe diuine en la premiere creation du mõde, luy en ont oſté le gouuernement, apres qu'il a eſté creé: les vns l'attribuans à cet ordre qu'ils appellẽt Nature, les autres à vne neceſſité fatale, les autres au hazard & à la fortune. En quoy ils ſemblent auoir pluſtoſt changé le nom, que la puiſſãce de la prouidence. Car en expliquant leur opinion, ils monſtrent bien qu'en tous les euenemens de ce monde ils recognoiſſent quelque choſe de grand & diuin, dont ils ne ſçauent pas parfa tement la nature: & neantmoins par ie ne ſçay quelle ialouſie & pre-

ſomption, ils veulẽt que ce peu qu'ils en ſçauent, paſſe pour vne pleine & entiere ſciẽce, & la partie pour le tout : aimans mieux meſcognoiſtre la prouidence, que recognoiſtre leur ignorance. Il eſt, à mõ aduis, arriué à ces gens-là ce qui aduiendroit à trois diuerſes perſonnes, qui venans par trois diuers chemins, verroient de loin vne grãde pyramide de marbre, telle que vous pourriez imaginer celle des Rois d'Egypte, grauee de trois coſtez de pluſieurs caracteres & lettres hieroglyphiques. Chacun d'eux remarqueroit du commencement la face qui ſeroit de ſon coſté, & s'il n'approchoit plus pres il iugeroit qu'il n'y auroit que celle-là, & s'en retourneroit en opinion d'auoir tout veu: & ainſi rapporteroient tous diuers aduis d'vne meſme choſe, & aſſeureroient qu'elle eſt telle qu'eſtoit le coſté d'où chacun d'eux l'auroit veuë. Mais s'il en approchoient de plus pres, & qu'ils vinſſent à tourner à l'entour, lors chacun d'eux verroit toutes les trois faces, cognoiſtroit que toutes trois elles ne ſont qu'vn corps, ſeroient bien informez de l'eſtat de la choſe, & en demeureroient entr'eux d'accord. Quand ces gens-cy ſont venus à contẽpler ceſte puiſſance ſouueraine, qui cõduit & gouuerne l'vniuers, & qu'ils l'ont conſideree en ſes effects, chacun d'eux

s'eſt contenté de la regarder de loin, & en conceuoir ce que la premiere veuë luy en a repreſenté. Celuy qui auoit apperceu vn ordre & ſuite de cauſes reiglees, qui ſe pouſſent en eſtre l'vne l'autre, l'a appellé nature, & a creu que ceſte nature faiſoit tout. Celuy qui auoit veu arriuer pluſieurs choſes qui auoiẽt eſté & preueuës & predictes, que l'õ n'auoit toutesfois peu euiter, a appellé la puiſſance qui les produiſoit, Deſtin & fatale neceſſité: & a iugé que tout dependoit de là. L'autre qui auoit veu vne infinité d'euenemẽs: dont on ne luy pouuoit rendre raiſon, & qui ſembloient arriuer ſans cauſe, a nommé la puiſſance dont tels euenemens procedoient, Fortune: & a eſtimé que toutes choſes ſemanioient de ceſte façon. Que ſi chacun d'eux euſt pris la peine d'approcher de plus prez de la verité, & rapporter en commun ce qu'il auoit veu en particulier, peut eſtre euſſent-ils cogneu au vray quelle eſtoit la figure de ceſte premiere & ſouueraine puiſſance, de laquelle deriuent toutes les cauſes & to⁹ les euenemens du monde. Et compris qu'en ceſte nature, en ce Deſtin, en ceſte Fortune tous aſſemblez, reluit au trauers de l'ignorance humaine ceſte ſage & excellente Prouidence diuine, cogneuë toutesfois plus ſelon la proportion de noſtre foible entende-

ment, que ſelon ſon incomprehenſible grãdeur & maieſté Car ie ne doute point, qu'ẽ la creation de l'vniuers Dieu n'ait eſtably vne reigle & vne loy certaine, ſelon laquelle toutes choſes doiuent eſtre produites, diſpoſees, & conſeruees: laquelle qui voudra appeller Nature, ie n'ay que dire pour l'empeſcher, pourueu qu'il n'en face point vne eſſence à part hors de Dieu, à laquelle il penſe qu'il ait commis le gouuernement des choſes creées pour ſe mettre en repos. Au contraire, ceſte nature ne peut eſtre autre choſe, que ceſte premiere puiſſance & vertu, qui dés le commencement ſans ſortir de luy, s'eſt imprimee en la matiere, & luy a donné ce mouuement reiglé, par lequel les choſes ſe conſeruent en leur eſtre, & outre produiſent leur effects. Laquelle puiſſance & par luy de iour en iour, & d heure en heure, de moment en moment inſpiree au monde: lequel elle recree & reforme en le conſeruant; & le refait tous les iours par parties tel qu'elle l'a fait au cõmencement. Tellement qu'il ſemble que Dieu ne l'ait baſty, que comme ſon officine & boutique pour y ouurer perpetuellement, & y tenir touſiours en actiõ ceſte ſienne bonté infinie, qui ne peut durer ſans ſe communiquer. Bien eſt il vray que comme vn grand architecte il a beaucoup

d'ouuriers ſous ſoy, qu'il employe à ce grand maniement, non tant par neceſſité qu'il en ait, que pour la decoration de ce ſuperbe attelier, parade de ſa ſplendeur & magnificence, pour faire participer ſes creatures à vne de ſes plus auguſtes & ſouueraines puiſſances, & les faire produire & quaſi creer quelque choſe, auſſi bien que luy. Et pour ce par vne admirable ſageſſe, il a laiſſé vne partie des choſes baſſes & terreſtres aucunement imparfaites, comme pour ſeruir à l'homme de matiere & de ſujet à pluſieurs beaux ouurages: & luy à quant-& quant donné l'art de les pouuoir adapter & accommoder. Il luy a donné les pierres, & ne luy a pas donné les baſtimens, mais bien l'art de les faire: il luy a donné les mines, & ne luy a pas donné la monnoye, mais bien l'art de les faire: il luy a donné le bled, & il ne luy a pas donné le pain, mais bien l'art de le faire: il luy a donné les laines, & ne luy a pas dõné les draps, mais bien l'art de les faire. Bref il ſemble qu'apres auoir creé l'hõme à ſon image, qu'il ait partagé auec luy l'honneur de la creation des choſes, voire meſmes de la creation de l'hõme, ayant voulu qu'il cooperaſt à la generation de ſa poſterité, & que cõme luy ſouuerain & premier createur auoit fait l'ame à ſon image; ainſi l'homme cõme aſſocié à ſa gloire

gloire, feiſt en la generation vn autre corps ſemblable au ſien. Et combien meſmes que Dieu ſe ſoit reſerué la creation de l'ame humaine, comme d'vn grãd chef-d'œuure, qui ne peut eſtre elabouré que de ſa propre main : ſi eſt-ce qu'en cela il a auſſi appellé l'homme comme à ſon aide, luy en ayant reſerué l'inſtitution, la diſcipline & poliſſure, pour ſe pouuoir comme vanter d'auoir contribué quelque choſe à ſa propre perfection. Mais il ne faut pas dire ny penſer pour cela, que l'authorité qu'il à donné aux choſes creées, diminue en rien la ſienne. Il ne s'endort pas ſur leur ſoin, & ne ſe repoſe pas ſur leur vigilance : au contraire plus il leur a donné de puiſſance, plus a-il beſoin de les veiller : & plus il a d'ouuriers en beſongne, plus eſt-il neceſſaire qu'il ait non ſeulement l'œil, mais auſſi la main ſur eux, pour reformer ce qu'ils font au contraire du parfait patron, qu'il leur a propoſé, & pour les guider & addreſſer en leurs œuures, leſquelles ſans ſa conduite & aſſiſtance ne peuuent en façon quelconque ſe conſeruer ny maintenir. Ie veux donc dire que quelque grande vertu que nous voyons és choſes creées, quelques grands & reiglez mouuemens que nous recognoiſſions és cauſes ſecondes, nous ne deuons pas eſtimer pour cela que la premiere

ſoit oiſiue, & que les autres facent rien que par ſon ordonnance. Et moins encore croire que cet ordre & entreſuitte que nous voyons en toutes choſes, ſoit la cauſe principale & vniuerſelle d'icelles, veu qu'elle n'en eſt que l'effect. Non plus qu'en la muſique l'harmonie n'eſt pas la cauſe, mais l'effect des accords, produicts par l'operation de l'art, & ſcience du Muſicien qui aſſemble les tons & les diſpoſe en bonne conſonance. Or comme c'eſt la prouidence qui par ceſt ordre reiglé qu'õ appelle Nature, produit & conſerue chaque choſe particuliere ſelon la loy generale qui eſt en toutes celles de meſme eſpece: auſſi eſt-ce elle, qui outre cet ordre reiglé, qu'on appelle Nature, imprime quelquesfois aux choſes du monde des qualitez, & y fait interuenir des accidens, qui ſont tantoſt differents, tantoſt contraires à leur naturel: & puis compaſſe les rencontres des choſes entre elles, pour leur faire produire l'effect qu'elle a ordonné. Tellement que noüant & ramaſſant pluſieurs cauſes differentes, de la liaiſon & tiſſure d'icelles tire non la fin, qui eſt naturelle, ou propoſee à chacune d'elles, mais vn euenement par elle deſigné. De ſorte que comme la Nature ſe conſidere principalement en la creation & production, & entretenement de chaque

choſe en ſoy ſelon ſon eſpece & condition, & par vne reigle ordinaire & touſiours ſemblable; le Deſtin au contraire apparoiſt és euenemens qui procedent de la rencontre de ces choſes jà creées, qui temperees par vne reigle incogneuë aux hommes, produiſent des effects preordonnez, qui ſemblent ineuitables, & ne concernent ny ne s'accommodent pas tant à la nature de chaque choſe, qu'à celle de tout l'Vniuers. Certainement il ſembleroit que ceſte loy n'euſt point eſté neceſſaire au monde, ſi chaque choſe euſt gardé le premier mouuement que Dieu luy auoit donné à ſa creation. Car ayant infus en chacune la forme & le principe d'agir les plus parfaits qu'il ſe pouuoit deſirer, perſeuerant en ceſte condition il s'enſuiuoit, que leur propre nature euſt de ſoy-meſme conduit leurs actions à de bons effets les vnes enuers les autres: & par conſequent au bien de tout l'Vniuers, & gloire de leur createur. Mais où par le vice & imbecillité de la matiere, ou par la delicateſſe de leur forme, qui ne ſe pouuoit conſeruer, ſans adherer perpetuellement à leur createur, elles ſe ſont defigurees & detraquees du chemin que la nature leur auoit tracé. Par exemples les Anges & les hommes ont eſté creez comme les plus parfaites pieces de l'Vniuers, & Dieu en leur

creation leur auoit infus vne viue & pure lumiere, pour cõduire leurs actions à bien vſer des choſes du monde : & par conſequent en produire des effects à ſa gloire. Mais comme és grans baſtimens il aduient ordinairemẽt, que ce dont il arriue pluſtoſt faute, ſera d'vn entablement trop enrichi, ou de quelque eſcalier ſuſpendu par grand artifice : pource que plus l'art rend l'œuure excellent, plus le rend-il delicat : ainſi ces plus parfaites creatures-là ſe ſont-elles les premieres laſchees & ſorties hors leur allignement, peruerti & violé l'ordre & la fin de leur creation. Lequel deſordre n'eſt pas ſeulement demeuré en eux-meſmes, mais pour la grande puiſſance auec laquelle ils auoient eſté creez, ils l'ont fait paſſer és choſes dont ils ont abuſé. Et qui plus eſt, il ſemble que par leur faute les autres choſes qui eſtoient creées pour eux, ſe ſoient incontinent changees ou par vn ſecret conſentement, ou par vn ſecret iugement pour ſeruir à leur peine. C'eſt pourquoy il a fallu que cet œil tout-voyant, qui paſſe au trauers des ſiecles comme le Soleil au trauers de l'air, ayant dés le commencement preueu ceſte confuſion, ait auſſi dés lors diſpoſé le remede, pour arreſter l'inſolence & des Anges & des hommes, & empeſcher qu'ils n'eſtendiſſent leurs mau-

uaiſes actions auſſi loin, que leurs mauuaiſes volontez. Ce remede a eſté ceſte loy inuiolable, par laquelle il a pourueu à tous les euenemens, & a ordonné que les choſes arriueroient comme nous les voyons aduenir, non du tout ſelon la puiſſance ordinaire des cauſes, mais ſelon que Dieu les veut faire operer, tantoſt bandant, tantoſt laſchãt leur force, & quelquefois les faiſant ouurer tout au contraire de leur naturel, & ramenant à ſa volonté ce que les hommes penſent faire à la leur. Mais me dira quelqu'vn, il sẽble que ceſte derniere loy ſoit contraire à la premiere: Dieu eſtant immuable en ſon eſſence, le doit eſtre pareillement en ſes deſſeins. Voulons-nous penſer que luy, à qui toutes choſes ſont cogneuës de toute eternité, prenne de nouueaux aduis? Le changement qui eſt en cecy n'eſt pas en Dieu, mais il eſt en ſes œuures, leſquelles eſtant hors de luy, qui eſt ſeul immuable, ne pouuoient eſtre ſemblables à luy, ains ſujettes à empirer & definer par le vice de la matiere, dont elles ſont cõpoſees. Et le remede que Dieu a apporté au mal, n'eſt pas vn nouueau cõſeil, ſi bien il eſt executé depuis la deprauation de la nature, il n'a pas laiſſé d'eſtre reſolu auparauãt meſme ſa creation. Car comme l'ouurier qui monte vn horloge pour aller vingt & quatre heu-

res, auant que leuer les contre-poids, & luy donner le mouuement, peut preuoir ou que la roüille alentira ſon cours, ou que quelque eſtourdy viendra remuer l'eguile, toucher aux rouës, & debaucher le balancier, & dés lors pouruoir à ce qu'il faudra faire, pour la r'adiouſter & remettre à ſon poinct : Ainſi Dieu qui a preueu auant meſmes la creation du monde, ce qui deuoit manquer au gouuernement & entretenement d'iceluy, au meſme inſtant y a deſtiné les remedes, leſquels encore qu'ils ſe preſentent à nos yeux par ſucceſſion de temps, & ſuitte de ſiecles, ne laiſſent pas d'auoir eſté preparez de toute eternité. Car tout ainſi qu'il faut que le Poëte ait ſa comedie toute preſte, auparauãt que perſonne ſe preſente ſur le theatre, & que dés lors que le prologue commence, celuy qui doit joüer le dernier acte, ſçache bien ſon roollet : auſſi des choſes qui ſont aduenuës, & qui aduiendront icy bas par tant d'annees, la derniere qui doit clorre l'âge du mõde, eſtoit cogneuë & ordonnee par le Createur auant que la premiere cõmençaſt d'eſtre. C'eſt, ce me ſemble, ce que vouloit ſignifier Diarchas en Philoſtrate, quãd il diſoit que Dieu auoit engendré le Monde tout à la fois, comme les animaux font leurs petits : nonobſtant que comme eux il l'ait enfanté peu à peu, faiſant

ſortir vne partie deuant, & l'autre apres. Ce n'eſt pas le tẽps qui eſt le pere & autheur des choſes, il n'en eſt que le deſpẽſier, & comme Tatian remõſtroit aux Grecs, l'introducteur qui les conduit ſur le theatre. Ouy, mais dira quelqu'vn, ſi de toute eternité les choſes ont eſté ordonnees, & que ceſte ordonnance ne puiſſe eſtre violee, que deuiendra la liberté de noſtre volonté? faudra-il pas qu'elle ſoit ſerue de ceſte loy? & qu'elle ſoit telle ou telle, bonne ou mauuaiſe, ſelon qu'elle l'aura ordonné? Non. Car ce Deſtin qui a preordõné toutes choſes, a ordonné que noſtre volonté ſeroit libre, tellement qu'en noſtre volonté s'il y a quelque neceſſité, elle n'eſt autre ſinõ qu'elle eſt neceſſairement libre. Et quãt à ce que nos volontez ont eſté preueuës telles qu'elles doiuent eſtre, elles ont eſté preueuës pource qu'elles deuoiẽt eſtre telles, & ne sõt pas telles, pource qu'elles ont eſté preueuës. Mais me dira vn autre, dequoy ſert noſtre volõté, puis que des choſes que nous voulõs, il ne s'en fait que ce que Dieu en a ordonné, & qu'il n'y en a quaſi riẽ en noſtre puiſſance? Nous ne ſçaurions quaſi vouloir choſe ſi aiſee, quand il ne ſeroit par maniere de dire, queſtion que de porter la main à la bouche, qui ne puiſſe eſtre empeſchee par vne infinité de rencõtres. C'eſt ce que dit le prouerbe,

Il tombe beaucoup de choſes entre le verre & les leures. Bien que nous pouuons beaucoup de choſes que nous voulons, & voulons beaucoup de choſes que nous pouuons; ſi ne pouuons nous pas dire qu'il y ait aucun euenement pour ſi petit qu'il ſoit, qui depende entierement de nous. Pour cela toutefois noſtre volõté ne laiſſe pas d'eſtre libre, pource qu'elle n'eſt pas l'action, mais le mouuement à l'action, & ne laiſſe pas de no⁹ ſeruir: pource qu'encore qu'elle ne ſoit pas ſeule cauſe, ſi coopere-elle auec les autres, qui ſont toutes amaſſees & accouplees par le deſtin à vn meſme nœud, pour faire vn ſeul effect. Quand elle ſe dreſſe à la fin qu'elle doit, elle eſt ſecondee par le deſtin, & fauoriſee par la rencõtre des autres cauſes: & ce faisãt cõduite à ce qu'elle s'eſt propoſé, ou pour le moins à vn autre fin, que la Prouidence iuge luy eſtre ſalutaire. Quand au contraire elle s'adreſſe à vne mauuaiſe fin, elle eſt par la concurrence des autres cauſes, & force du deſtin emportee à vn effect tout different de ſon deſſein, mais pour le moins touſiours à vn but, dont Dieu, malgré elle, tire ſa gloire & le bien de l'Vniuers. Car combien que le deſtin ne change point le plus ſouuent rien en la nature des cauſes, & qu'il laiſſe operer les volontaires volontairement,

les neceſſaires, neceſſairemẽt, les naturelles, naturellement: ſi eſt-ce que de la meſlãge & aſſemblage de toutes ensẽbles au point, & à la forme qu'il les fait rencontrer, il fait ſortir tels effects que bon luy ſemble: tirant bien ſouuent de meſmes cauſes de tous contraires effets, comme de meſmes lettres tranſpoſees, nous cõpoſons des mots tout differens. Il eſt ſi adroit ouurier, que tout luy ſert à ce qu'il veut faire. Bien ſouuent que nous penſons reſiſter à ſes conſeils, en nous laiſſant faire il nous meine où il luy plaiſt: Ne plus ne moins que ce grand Ciel, qui enuelope tous les autres, encore qu'il n'empeſche pas leur cours naturel d'occident en orient, ne laiſſe pas de les entrainer tous les iours auec luy d'orient en occident. Soit que nous allions le pas, ou que nous courions, que nous nous haſtions ou arreſtions, que nous allions droit ou nous deſtournions, nous arriuons au giſte auec le deſtin: nous ne le ſçaurions eſchapper, nous le trouuons en le fuyant, y tombons en reculant, & l'inuitons taſchant de l'euiter. Ce deſtin part d'vne puiſſance trop ſage, & d'vne ſageſſe trop puiſſante pour y pouuoir reſiſter ou par force, ou par fineſſe. Or tel & ſi grand qu'il eſt, ce n'eſt non plus que la Nature, qu'vn des effets de ceſte ſage Prouidence, qui remplit & gou-

uerne toutes choſes, & qui eſt reſpandüe par toutes les parties de l'Vniuers, & eſt quaſi comme ſon ame. Elle conduit toutes ſes parties auec de ſages & infaillibles conſeils & raiſons tres-certaines, leſquelles bien ſouuent nous ne comprenons que bien tard, & quelquesfois point du tout; ou pour eſtre ſa ſageſſe ſi profonde & ſi inſcrutable, que nous n'y pouuons penetrer; ou pour eſtre noſtre negligence & ſtupidité ſi grande, que nous ne daignons ouurir les yeux pour la conſiderer. De là aduient que les hommes imputent au hazard tous les euenemens, dont ils ne comprennent point les cauſes. Et de là eſt aduenu que quelques-vns eſtans ſi abrutis, qu'ils ne remarquoient aucune cauſe des effets qu'ils voioient, ils eſtimoiẽt que tout arriuoit par hazard. Ainſi ſe ſont-ils faits de leur ignorance & brutalité, vne deeſſe qu'ils nomment Fortune, & la peignent les yeux bandez, tournant auec vne roüe les affaires du monde, pouſſant tout à l'auenture, & iettãt ſes preſens & faueurs au hazard, comme on fait la monnoye neufue aux entrees des Roys: ſelon que chacun ſe trouue pres, il en recueille ce qui en tombe ſur luy. Mais ie voudrois bien que ceux qui veulent faire gouuerner le monde à ceſte temeraire aueugle par tant de ſiecles, luy laiſſaſſent

ſeulement pour vn an gouuerner leurs maiſons ils y trouueroient vn beau meſnage. Pauures gens; ils voyent bien qu'vne petite famille ne peut ſubſiſter vn an ſans vne grãde prudence, & ils veulent que ce grand Vniuers, composé de tant de differentes parties, ſubſiſte tant de milliers d'annees, ſous la conduite du hazard ! Ils ne voudroient pas auoir baillé vn troupeau de moutons à vn berger qui euſt mauuaiſe veüe, & ils veulent commettre à vne aueugle temerité, le gouuernement de tant de legions & d'Anges & d'hommes? O ingrate race de gens! pourquoy dreſſez-vous des autels à vos dieux, ſi vos ſacrileges opinions n'adorent que la Fortune ? pourquoy ſacrifiez-vous apres vos victoires, pour remercier celle qui ne vous a veu, quand elle vous a ſauuez, & ne vous voit quand vous la remerciez? Vous penſez, peut eſtre, que ce fantoſme ait les oreilles meilleures que les yeux. Ce qui a comblé les hommes de cet erreur, & les a ainſi pouſſez à arracher la reigle & le compas de la main de la prouidence, pour faire entre-choquer temerairement toutes choſes, & tout tomber au hazard, ç'a eſté (à mon aduis) d'auoir voulu accommoder la grandeur & puiſſance de Dieu à leur infirmité, & n'auoir voulu recognoiſtre plus

haute & plus profonde diuinité, que celle que le premier obiect des choſes preſentoit à leurs ſens. La prouidẽce diuine eſt vn abyſme de lumiere, dont l'eſprit de l'homme ne peut penetrer le fonds, qu'en tenant longuement l'œil fiché deſſus: encore faut-il ramaſſer ſa veuë en quelque petit pertuis, & la conduire, comme par vne mire, de peur que ceſte lueur infinie ne l'eſblouyſſe & eſteigne. Toutesfois pour cognoiſtre ſimplemẽt qu'elle eſt, & qu'il n'y a point de fortune, le moindre & plus foible eſprit y peut ſuffire. Car ſi peu que nous obſeruions la conduite du monde & de ſes parties, nous iugeons incontinent qu'il n'y a rien icy bas de temeraire ny d'auenturier, que noſtre ignorance & indiſcretion, encore ne l'eſt-elle que pour nous: pource que noſtre temerité meſme, & noſtre incertitude eſt certaine à la prouidence. Rien de toutes les choſes du monde ne luy eſchape, pour ſi petites qu'elles ſoient. Elle les manie & conduit, tient & retient au point où elles doiuent eſtre, tant pour leur bien particulier, que pour le bien de l'vniuers. Or entre toutes il n'y en a point, à mon aduis, ſur leſquelles elle veille plus attentiuement, que ſur les empires & royaumes, dont elle eſt la vraye mere & tutrice. Nous voyons leur origine & leur naiſ-

ſance cõme marquees dans le ciel, & introduites çà bas par la reuolutiõ des aſtres. Nos les voyons arriuer auec de mouuemens ſi eſtranges entre les nations, que vous diriez quaſi que c'eſt la terre qui enfante auec trauail & douleur. Leur croiſſance ſe fait auec des rẽcõtres ſi merueilleuſes, auec des hurts, & des heurs ſi remarquables, qu'ẽ nul autre endroit on ne voit la diuinité auãcer & promouuoir plus euidemment les ſuccés des affaires, qu'en l'eſtabliſſement des nouueaux eſtats. Souuenez-vous, ie vous prie, de l'aduenement des Iuifs en la Paleſtine, & contemplez auec quels miracles vne troupe de pauures fugitifs a tant debellé de peuples, tant rẽuerſé de prouinces, tãt ruiné de citez, pour edifier ceſte grãde & ſuperbe Hieruſalem, & baſtir ce riche & magnifique temple, auquel ſeul Dieu a voulu eſtre ſeruy & adoré pour vn temps. Venez puis apres à ceſte cõſideration que fait Tite Liue du progrés de l'empire Romain, cõparant à Rome les peuples, dont elle eſtoit enuironnee en ſa ieuneſſe, qui eſtoient tous plus puiſſãs en richeſſes, en hommes, en armes, & en toutes commoditez: il s'esbahit comme cent fois elle n'a eſté eſtoufee au berceau, & comme lon l'a laiſſee paruenir à ceſte grandeur, autant enuiee qu'admiree. Mais il ſembloit que

Dieu luy preſtaſt ſes mains pour combatre ſes ennemis,& luy miſt,comme faiſoit ceſte ſtatüe de Fortune à Demetrius, les villes toutes priſes dans le poing. Ie ne me puis oſter de l'entendement, qu'il n'euſt choiſi cet endroit de la terre comme fatal, pour eſtre la teſte de tout le monde, pour aſſembler ſous ce chef l'Europe, l'Afriqüe, & l'Aſie, comme ſes membres: & faire decouler de ce chef par toutes les parties de la terre, la grace qu'il auoit preparé de toute eternité, pour le ſalut vniuerſel des hommes. Quand ie conſidere auſſi l'eſtabliſſement de ce iadis ſi braue & floriſſant Royaume François, le renom & honneur duquel a paſſé de l'occident iuſques à l'orient, que ie contemple auec combien d'eſmerueillables euenemens il a eſté fondé, eleué & conſerué par l'eſpace de pres de douze cens ans,& de combien de grandes & eminentes ruines il a eſté menacé & garenty, ie penſe que lon ne peut nier que ce ne ſoit ceſte diuine prouidence qui l'ait gardé & maintenu iuſques icy. Et à dire vray, à quoy ſe peut-elle plaire d'auantage, qu'à voir vn grand nombre d'hommes aſſemblez, viure ſainctement ſous de iuſtes loix, comme font ordinairement des peuples nouueaux, & obſeruer en leur ordre, police, & obeyſſance, la

meſme harmonie qui reluit en tout l'Vniuers ? Or comme ceſte ſage Prouidence ordonne de la naiſſance des villes & des Royaumes, auſſi ordonne-elle de leur fin. Elle n'ordonne riẽ qui ne ſoit iuſte, par quel droit doncques nous en pouuõs-nous plaindre ? Conſiderez, ie vous prie, la ruine de tous les empires, & de toutes les grandes villes, conferez leur commencement auec leur fin, & vous iugerez leurs aduenemens dignes d'eſtre fauoriſez pour leur vertu, ſecondez en leurs entrepriſes par ceſte ſaincte prouidence : au contraire vous confeſſerez que leur fin eſtoit iuſte, & que leur vice auoit comme forcé la iuſtice diuine de les ruiner. Ie laiſſe les premieres monarchies des Perſes & des Aſſyriens, qui ſe ſont plongees, & en fin noyees dans les delices: les republiques des Grecs, qui ont eſté eſtoufees par l'ambition & l'auarice : & vous veux ſeulement faire tourner les yeux vers les reliques de ceſte miſerable Hieruſalem, & conſider ſi à l'heure de ſa ruine elle n'eſtoit pas à charge à la terre, & à reproche au ciel, tant pour auoir eſté le theatre où l'impieté auoit combatu la diuinité, que pour eſtre lors vn eſgout de tout vice & meſchanceté. N'a l'on pas veu la prouidence marcher pas à pas à la peine de ce

peuple, duquel les ſcelerees actions ont eſté long temps auparauãt prophetiſees, & apres auoir eſté executees ont eſté menacees, & les peines qui les attendoient, annoncees? Et quand le temps eſt venu, toutes choſes ne s'y ſont-elles pas diſpoſees, & n'ont-ils pas eux-meſmes trauaillé de façon à leur ruine, qu'il n'a pas eſté en la puiſſance de leur ennemy de les ſauuer? Tout a eſté plus clement enuers eux qu'eux-meſmes, & de tous les maux qu'ils ont enduré, il n'y en a point eu de plus cruels, que ceux qu'ils ſe sõt faits. La meſchanceté a cela de iuſte, qu'elle ſe punit ordinairement ſoy-meſme, ſe conduit malgré tout le monde au ſupplice, & ſert de bourreau le plus ſouuent à ſa peine. Paſſons à la deſtructiõ de la ville de Rome, & voyõs quand elle eſt arriuee, & de quelle façon: ce n'a pas eſté quand les mœurs y eſtoient pures & ſainctes, que ceſte grande legalité, fidelité & magnanimité y floriſſoit telle, qu'elle a faict dire à Tertulian, que leurs loix approchoient fort de l'innocence: mais ç'a eſté quand ils ont eu deſpouillé toute la terre de ſes richeſſes, & qu'auec l'or & l'argent de toutes les prouinces, ils en ont tiré tous les vices & toutes les corruptions. C'a eſté apres que la verité leur a eſté longuement annoncee, & qu'elle n'a peu obtenir

obtenir d'eux de les retirer d'vne inceſtueuſe & ſacrilege idolatrie, à la pureté du ſeruice de Dieu. Et commẽt eſt-elle arriuee? par des moyens miraculeux, & où la prouidence s'eſt monſtree oculairement. L'on a veu des nations incogneuës, pouſſees par des ſecrets mouuements & occultes inſpirations, preſque ſans intelligẽce entr'elles, ſe leuer toutes entieres de leur ſiege pour venir les vnes apres les autres inonder cet Empire Et en meſme temps les Empereurs & les ſuiects, qui auoient autresfois contenu par la ſeule reputation de leur vertu, tous les peuples du monde ſous leur obeiſſance, ſi laſches, ſi diuiſez & mal-aduiſez que vous euſſiez dict proprement que c'eſtoit la Prouidence qui enuoyoit des ouſterõs en vne moiſſon ja biẽ meure, & preſte à couper. Mais ſans diuertir aux exemples eſtrangers, examinez quel eſtoit l'eſtat de noſtre France, quand la tempeſte nous a accueilliz, & la façon dont elle nous a battu. Ie ne veux pas nõ plus que vo⁹ ſi mal augurer du ſalut de mon pays, ny tellement deſeſperer de la miſericorde de Dieu, que ie penſe deuoir eſtre icy ſa totale ruine. Toutesfois de quelque coſté que les choſes tournent, il ne ſe peut faire que ce ne ſoit vn tres-grand, & horrible changement, plein de miſere & deſolation. Pouuõs-nous

nier que ceſte calamité ne no⁹ ſoit treſiuſtement arriuee, & que nous ne fuſſiõs lors venus à vn tel deſordre & ſi infame deprauation, que nous auions honte de nous-meſmes, & ſeruions d'argumẽt à l'impieté, pour conclure que Dieu, qui tardoit tant à nous punir, n'auoit point de ſoin des choſes humaines? Ie ne veux pas offẽſer vos oreilles par vn nouueau recit des abominables vices, qui regnoient parmy nous, & eſtre allegué par la poſterité pour teſmoin de la hõte de ma nation, & de l'infamie de mon ſiecle. Ie me contenteray de ce que Muſce en a touché en general, & fort retenüment, & de ce que vous en ſçauez tous en particulier à voſtre grand regret, comme ie croy. I'ay ſeulement enuie d'entrer auec vous en conſideration de la façon, dont la Prouidence a vſé pour nous chaſtier to⁹ les vns par les autres, menant & conduiſant nos actions à fin toute contraire à nos deſſeins, & faiſant ſeruir tous nos conſeils contre nous-meſmes à noſtre punitiõ. No⁹ ſommes icy entre nos amis & tres fideles, ie croy que ce que nous dirõs ne paſſera point le ſueil de la porte, no⁹ pouuõs parler libremẽt. Si les moyẽs & artifices humains pouuoient ſeruir de remede contre le deſtin, & l'ordonnance de la Prouidẽce, ſans doute il ſembloit que le defunct

Roy ſe peut aiſément defendre de la ruyne qui l'a accablé. Car premierement il n'y auoit point d'apparence de ſe ſeruir contre luy du pretexte de la religion : veu que non ſeulement il eſtoit Catholique, mais meſmes exceſſif en apparences de deuotions, iuſques à mener pluſtoſt la vie d'vn moine que d'vn Roy. Tellement que ce que l'opinion de la religion peut en vn eſtat, eſtoit en ſa faueur, & ſembloit beaucoup ſeruir à ſa conſeruation : De ſes ſubjets, les Princes de ſon ſang eſtoient de ſon party, tant pour l'obligation qu'ils auoient à ſa dignité, que pour eſtre perſuadez que le party, qui ſe dreſſoit nouueau en ceſt Eſtat, eſtoit pour les eſtouffer. La Nobleſſe eſtoit auſſi quaſi toute à ſa deuotion tant pour les meſmes raiſons, que pour bien cognoiſtre que le peuple s'eſleuant cõtre ſon Prince, voudroit auecques luy opprimer tout ce qui eſtoit eminent. Le menu peuple de la campagne eſtoit ſi recreu des guerres paſſees, qu'il ne demandoit que le repos : celuy des villes auoit quaſi tout ſon bien entre les mains du Prince, ſoit à cauſe des rentes, ou des offices, que chacun auoit acheté de luy. Il auoit mis aux charges des armes & de la iudicature, tous ceux qui y eſtoient. Des gens d'Egliſe, les Prelats auoient tous eſté faits de ſa main, & tous ceux qui eſpe-

roient quelque dignité, ne la pouuoient attendre que de luy: & quant aux plus petits, il les gratifioit & fauorisoit en tout ce qu'il pouuoit. Qui eust iamais pensé qu'vn Roy fortifié de tous ces moyens-là, eust deu rien craindre, mesmes vn remuëment qui estoit la ruine euidente de tous ceux qui y prestoient leurs mains? Et au moins qui se fust iamais douté, qu'il eust peu receuoir l'iniure qu'il souffrit ce iour fatal des barricades, ce iour de la natiuité de nostre misere? Ie pense resuer toutes & quantesfois que i'y songe, & ne puis croire ce que ma memoire m'en represente, tant cet euenemẽt me semble hors de raison & de discours! Le Roy estoit en sa ville capitale, assisté d'vn tres-grand nombre de signalez Princes, seigneurs & gentilshommes: il y auoit son Parlement, & sa iustice ordinaire: il tenoit la Bastille, & auoit en sa puissance tous les lieux forts de la ville, l'artillerie & les munitions de guerre: le Preuost des marchans, les Escheuins, les Colonnels & Capitaines de la ville estoient tous ses officiers & seruiteurs obligez & affectiõnez à son seruice: il auoit outre cela, bien six mille hommes de guerre estrangers, disposez comme il auoit voulu: nonobstant tout cela vne esmotion de peuple eleuee sous vn

faux bruit, luy fit voir ſon peuple armé contre luy, & ſa perſonne comme aſſiegee dans ſon Louure. C'eſtoit choſe merueilleuſe à qui euſt conſideré l'humeur de ce peuple ainſi mutiné. Car de tant d'hõmes qui ſortoient auec les armes, les gens d'honneur iugeoient bien la conſequence de ce fait: & la pluſpart meſmes des autres eſtoient aſſez retenus de la reuerence deuë au ſouuerain: de façon que qui les euſt tous interrogez à part, il n'y en euſt eu que peu ou point, qui n'euſſent deſiré que ce trouble ne fuſt point aduenu, ou qu'il euſt eſté deſia appaiſé. Neantmoins la fureur qui agitoit ce peuple, eſchaufa tellement les eſprits, que ceux qui du commencement craignoient de ſortir en la ruë auec les armes, eſtoient tous preſts le lendemain d'aller aſſieger leur Prince ſouuerain iuſques dans ſon chaſteau. De façon qu'il fut contraint pour ſe ſauuer d'abandonner la ville, & ſe retirer comme à la fuitte. Encore ce peuple eſtoit-il ſi forcené, qu'il l'euſt volontiers pourſuiuy. Choſe eſtrange, qu'vn peuple qu'il auoit tant chery & engraiſſé de la deſpouille du reſte de ſes ſuiects, auquel il s'eſtoit appriuoisé & familiarisé, voire outre toute decence, qui auoit plus d'intereſt que nul autre, à la conſeruation du repos public, ait à vn moment

perdu le reſpect de la Majeſté Royale, la ſouuenance de ſes biens-faicts, la crainte des loix, la reuerence de ſes magiſtrats, pour ſe precipiter par vne telle inſolence & temerité, à vn abyſme de maux & de miſeres. Que veut dire tout cela, ſinon qu'il y auoit quelque plus haute puiſſance, qui manioit ces eſprits-là, & donnoit mouuement à ceſte ſedition, pour eſtre le cõmencemeut de la peine, que Dieu auoit preparé au Roy, & à tout ſon Royaume? Car ie croy que dés ce iour la couronne luy tomba de la teſte, & à noſtre grand mal-heur & au ſien commença à ſe briſer. Et depuis toutes choſes n'ont ceſſé de ſe tourner à noſtre ruyne, & tous les conſeils que l'on a penſé prendre pour noſtre ſalut, ſe conuertir à noſtre miſere & calamité, & de ceux qui en eſtoient les autheurs. Mais ce qui eſt le plus admirable en la ſuitte de nos maux, c'eſt que depuis que Dieu permit que ce pauure Eſtat fuſt dechiré en ces deux grans partis, il s'en ſeruit de façon que vous euſſiez dit qu'ils eſtoient diſpoſez & dreſſez pour ſe donner l'vn apres l'autre chacun ſon coup, comme s'ils euſſent eſté aux gages de la Iuſtice diuine, pour ſeruir à la punition l'vn de l'autre. Le premier coup auoit eſté celuy, que le Roy auoit receu: grand certainement, de ſe voir chaſſé par ſes

ſubjets de la ville capitale de ſon Royaume, de ſe voir comme banny au milieu de ſon Eſtat, de ſe voir deſpoüillé de ſon authorité & de ſes commoditez. Il fit pour ſe reuencher le coup de Blois, qui fut bien vne grande playe à ſes ennemis, mais ce ne fut pas guariſon à la ſienne. Il eſtimoit auoir eſtouffé par cet acte tout le party contraire, & eſteint dans le ſang de ces deux Princes les flambeaux de la guerre ciuile: mais tant s'en faut, Il les r'alluma, & debonda par ceſte playe les torrens de ſang, qui depuis ont inondé la France. Car vous ſçauez comme auſſitoſt quaſi toutes les grandes villes de ce Royaume ſe ſouleuerent, reünirent & coniurerent. Vous-vous ſouuenez comme incontinent apres il fut aſſiegé, & quaſi pris dans Tours. Certainement toutes choſes luy eſtoient ja ſi contraires, & la fortune ſembloit ſi fauorable au party de la ligue, que ceux qui en eſtoient penſoient auoir tout gaigné, & ſe comportoient fort inſolemment en leur fortune. Mais la bataille de Senlis leur donna incontinent ſur les doigts, & rabatit l'orgueil & l'eſperance de ceux qui eſtoient partis d'icy pour aller achepter le pillage de ceſte ville là, que nous tenions deſià cõme priſe. Apres ſuiuit le ſiege de ceſte ville cy, qui nous mit à deux doigts pres de no-

ſtre ruyne: & de verité il n'y auoit pas moyẽ de l'euiter, quand le ſort commença à tourner, & que le Roy fut malheureuſement tué de ce coup eſpouuentable, qui finit piteuſement ſa vie, & mit vne grande cõfuſion parmy les ſiens. Le cœur commença lors à croiſtre à la ligue, & nouuelles eſperances à reluire aux chefs d'icelle, meſmes lors que le Roy qui eſt à preſent, fut aſſiegé dans Diepe, & que lon contoit à la place Maubert, que lon l'ameneroit au premier iour à Paris priſonnier. Ce bon temps-là ne dura gueres: car on fut tout eſbahy qu'on le veid, & ſentit dans les faux-bourgs de Paris, & peu s'en fallut dans la ville. Cela certainement nous eſtonna fort, mais ne nous fit pas ſages pourtant. La ligue eut incontinent apres vne puiſſante armee, & priſt le bois de Vincennes & Pontoiſe: lon ne ſe promettoit rien moins à Paris, ſinon qu'on s'en alloit prendre le Roy. Car on penſe icy que donner vne bataille & la gaigner, ce ſoit vne meſme choſe. On leur appriſt bien que c'en ſont deux: car la ligue donna la bataille, mais elle y fut bien frottee. Ceſte perte fut incontinent ſuiuie de celle des villes de Mãte, Corbeil, & Melũ, toutefois l'heur du vainqueur ne fut pas ſi grand, qu'il ne trouuaſt à Sens vne eſpine qui en arreſta le cours. Maintenãt

voicy Paris aſſiegé, endurant toutes les pauuretez que lon ſçauroit non pas dire, mais penſer: lon attend à preſent icy le ſecours des eſtrangers, qui viendront ruyner le pays, & s'ils peuuent s'emparer de la Frãce: qu'eſt-ce tout cela, ſinon vn flux & reflux de miſere? vn tour & retour de calamité, qui nous abyſmera à la fin, ſi Dieu n'a plus de pitié de nous, que nous n'en auons nous-meſmes? Qui eſt-ce qui eſt ſi aueugle & de corps & d'entendement, qui ne void que tout cela n'eſt autre choſe que la main de Dieu, qui auec les verges des guerres nous foüette l'vn apres l'autre à tour de roole, ſans que perſonne s'en puiſſe exempter? qui ne iuge clairement qu'il ſe ſert de noſtre malice & meſchanceté, pour nous punir les vns par les autres? Les Rois, les Princes, & la Nobleſſe ſont chaſtiez par le ſouſleuement des peuples, qui ſecoüent le joug de l'obeyſſance, s'emparent de leurs maiſons, les font errer & vaguer çà & là auec leurs familles ruynees & deſolees: ſont chaſtiez par les playes, auſquelles ils ſont expoſez tous les iours, par l'effuſion de leur ſang, dont la campagne eſt tantoſt toute teinte. Le peuple d'autre coſté eſt chaſtié par les gens de guerre, qui le vollent, pillent & rançonnent: les villes ſont priſes & repriſes, & celles qui ſe peuuent

garder, mangees de garniſons, foulees de gardes & de couruees, preſſees de diſette & de famine : & qui pis eſt les habitans s'entreuolent, s'entrepillent, s'entremangẽt les vns les autres. Quant aux gẽs d'Egliſe, les vices deſquels ont autant qu'autre choſe, embrazé l'ire de Dieu ſur nous, & allumé ceſte guerre, qu'ils entretiennent encore tãt qu'ils peuuẽt ils ſont le cõmun ioüet de tous les autres, & cõme le ſujet de l'inſoléce & des iniures de la nobleſſe, & du tiers Eſtat. Ie laiſſe à dire que le ſeruice de Dieu ceſſe par tout, que l'impieté & le blaſpheme s'eſtablit, qu'il n'y a ſorte de ſacrilege & pollution qui ne ſe commette dãs les lieux ſaincts : nõ que ce ne deuſt eſtre là noſtre plus viue & ſenſible douleur, & neantmoins c'eſt dont nous nous plaignons le moins. Mais quant aux biens & cõmoditez tẽporelles, pour leſquelles no⁹ no⁹ sõmes tãt tourmentez, & auons pour dire vray, excité toutes ces tragedies, comment eſt-ce qu'ils y ſont traictez? Leurs benefices, leurs terres, & reuenus ſont occuppez, ruinez & bruſlez, à la cãpagne, & leurs perſõnes sõt empriſonnees, rãçõnees, & iniuriees par les villes: plus ils ont de dignité & de preeminẽce, pl⁹ sõt-ils vexez & tourmẽtez. Et qui eſt encores plus remarquable, c'eſt qu'ils sõt encores plus mal traittez par ceux de la faction qu'ils ont ſuſcitee,

qu'ils ne ſont pas par ceux qu'ils eſtiment leurs ennemis. Nul grade, nulle qualité, nul ordre, nulle ſainɛteté ne les peut defendre de l'inſolence des mutins des villes, ou ſoldats des armees, ou gentils hommes des champs. O comme Dieu renuerſe les deſſeins des hommes,& comme il les ſçait bien punir les vns par les autres. Que reſte-il plus pour contenter ceux qui ont douté de la iuſtice diuine,ſinon de voir qu'encores quelques ſcelerez qui regnent en paix, & executent ſur les innocens leurs malheureuſes volontez, ſoient chaſtiez à leur tour? Nous ne ſommes pas à la fin du jeu, ayons patiẽce iuſques au bout, & nous verrons ce que nous attendons, nous verrons (dy-ie) que le meſme peuple qu'ils ont aigry contre les gens de bien, pourchaſſera leur ruïne. Car les peuples eſmeus reſſemblent à la mer,laquelle tourmentee & tempeſtee éleue au deſſus de l'eau toutes les ordures qui ſont au fonds, mais peu à peu elle les jette en terre. Nous auõs deſia veu l'exẽple de quelques vns, l'ambition & l'auarice deſquels a eſté payee par le meſpris & l'injure du vulgaire. Il faut eſperer que les autres viendrõt à leur tour, & participerõt aux afflictiõs qu'ils ont procuré à tant d'honneſtes gens. Ce que nous auõs à craindre,c'eſt que Dieu ne no⁹ vueille to⁹ enueloper en vne meſme ruïne, comme nous en

ſommes fort menacez, & abyſmer tout d'vn coup tant & tant de meſchantes conſciences qui ſont parmy nous, ne pouuant autrement venir à bout de les amender. Le remede qui nous reſte c'eſt de nous proſterner deuotement deuant ſa diuine Majeſté, pour flechir par l'humilité de nos prieres la rigueur de ſa iuſtice, & obtenir de luy qu'il no⁹ vueille plus de bien que nous ne nous en voulons: & que puis qu'en ce que nous auõs le plus deſiré, nous auons trouué noſtre mal en ce que nous auõs le plus craint, elle nous face par ſa toute-puiſſance retrouuer noſtre bien. Toutefois ſi ſon ire perſeuere ſur nous, quelque fortune qui nous attende, il nous la faut porter patiemment, & auec grande reuerence, comme nous eſtant preſentée par ceſte ſage & iuſte prouidence, la balance de laquelle ne s'esbranle iamais que par le poids de la raiſon, à laquelle partant il nous faut conformer nos volontez. Ie comprens bien ce qui vous pique en ce diſcours, c'eſt la meſme eſpine qui m'a eſgratigné autrefois ſur ce meſme chemin. Vous ne pouuez entendre pourquoy il faut qu'en tels accidẽs les bons patiſſent auecques les mauuais, les innocens auec les coulpables. S'il y a prouidence, elle eſt iuſte: ſi elle eſt iuſte, elle doit recompenſer les bons, & punir les meſchans, &

non pas les enueloper en vne meſme affliction. Mais pour vous leuer ce doute de l'eſprit, ie vous voudrois bien demãder en quel endroit de la terre vous auez trouué ceſte innocence que vous plaignez tant, & à quoy vous la pouuez recognoiſtre? Nos fautes & nos pechez s'exercent bien par nos membres & parties viſibles de noſtre corps, mais ils s'engendrent en l'interieur de noſtre ame, c'eſt la matrice où ils ſe conçoiuent, laquelle ils ne ſouïllent pas moins pour n'eſtre pas enfantez, que s'ils venoient au iour. Car encore les mauuaiſes volontez que nous executons, ſont ordinairemẽt ſuiuies d'vn regret, qui les purge aucunement: mais quant aux meſchantes intentions que nous couuons en noſtre eſprit, comme la braiſe ſous la cendre, nous penſons que pource qu'elles ne ſont pas cognües, elles ne ſont point mauuaiſes, & ne nous en retirons pas. Si ainſi eſt que le ſiege du péché ſoit en noſtre ame, & que nous n'y puiſſions penetrer, comment voulons-nous cognoiſtre l'innocence d'autruy, veu que nous ſçauons combien de fois nous offenſons Dieu nous-meſmes, ſans que les autres l'apperçoiuent? Cela n'eſt point de noſtre iuriſdiction, laiſſons-en cognoiſtre à celuy qui eſt ſeul iuge des cœurs & volontez des

hommes : & s'il nous faut en celà presumer quelque chose, suiuons la presomption la plus raisonnable, presumons pour son iugement, & croyons qu'il est iuste. Comme de vray il est fort difficile qu'en vn siecle si corrompu, son foudre tombe en lieu où il ne trouue des coulpables. Les poissons ont bien ceste proprieté qu'ils naissent & se nourrissent en la mer, sans en tirer la salure : mais que les hommes puissent naistre, & se nourrir en l'ordure & infectiõ de la terre, sans en estre entachez, s'il n'est impossible, il est tres-difficile. Mais ie veux bien que vous trouuiez parmy nous vn bon nombre de personnes saincts & du tout innocentes, & que ceux-là soient de ceux qui sont plus affligez par les miseres publicques : ie veux neantmoins soustenir qu'ils n'ont nulle occasion de se plaindre, au contraire qu'ils en doiuẽt remercier Dieu, comme d'vne grande faueur, & conter ces accidens-là entre les plus precieux biens qu'ils ont receus de luy. Ceste medecine vous semble amere, à voir la façon dont vous la goustez ; mais aualez-là, & vous la sentirez & douce & salutaire, & vous mettra l'esprit en repos plus que reme-de dont vous puissiez vser. Ouy, ie dy que ce que nous appellons miseres & calamitez, ce sont dons de Dieu, tres-precieux & profita-

bles. Pour vous le perſuader, il vous deuroit ſuffire, que ie vous aye monſtré que la cauſe en eſt bonne, & qu'elles partent d'vne main toute bonne, de laquelle, comme d'vne viue ſource, deriuent toutes les veines de nos biens: Mais ſi la cauſe en eſt bonne, la fin en eſt encore meilleure: & cela vous prouueray-ie aiſément: toutesfois auant qu'en venir là; ie veux reſpondre à quelques obiections, que ie lis en voſtre viſage, que vous me voulez faire touchant les moyens qui ſeruent pour paruenir à ceſte fin. Les guerres, me direz-vous, les meurtres, les pillages, les violemens, & les autres fleaux, par leſquels nous ſommes affligez, ne ſont-ce pas choſes mauuaiſes de ſoy? ceux qui les font n'ont-ils pas deſſein de nous mal-faire? ne deſirent-ils pas noſtre dommage? ne tendent-ils pas à noſtre ruïne? ſçauriez-vous appeller maux nos miſeres, ſans accuſer les vices de ceux qui en ſont les inſtrumens, & ſouïllent leurs mains en tant de ſacrileges & de meſchãcetez? Pour eſclaircir ce doubte, ie deſire que vos faciez diſtinction entre les afflictions qui nous arriuent: les vnes ne procedent que des cauſes naturelles ou ſuperieures, comme la famine, tremblement de terre, peſte, inondations, mortalitez, & autres ſemblables: és autres la volonté de l'homme coopere,

comme les tyrannies, les guerres, les meurtres, les pillages. Celles-là n'ont ſans doute autre deſſein que noſtre bien: car elles n'ont autre fin, que celle de celuy qui les ordonne: celles-cy ont ſans doute vne mauuaiſe intention, car la volonté des meſchans les conduiſt: mais c'eſt vn mal, dont Dieu faict vn bien. Car encores que les hommes particuliers, dont Dieu ſe ſert en tels effects, tendent à vne mauuaiſe fin: toutesfois la derniere fin, à laquelle il les fait aboutir, eſt noſtre bien & noſtre ſalut. Comme l'archer addreſſe la fleche au but que la fleche ne voit pas: auſſi les conduit-il à vn effet qu'ils n'entendent ny ne deſirent pas. Ce que nous ne deuons pas trouuer eſtrange és actions de ceſte toute-ſage Prouidence: veu meſmes qu'és affaires humaines bien ſouuent pour paruenir à vne choſe, nous nous ſeruons de ce qui tend à vn autre, ou diuerſe, ou contraire. Voila vne armee de ſoldats, qui vont tous la teſte baiſſee au cõbat: les vns ſont piquez de querelle, les autres pouſſez d'vn deſir de gloire, les autres incitez par vn deſpit, les autres par l'eſpoir du pillage: mais au bout ils ſe rangẽt tous à l'intention du general, qui eſt à la victoire. Les bons & les meſchãs ſont en ce mõde à la ſolde de Dieu, & cõbatent pour ſa gloire: quelques

ques-vns comme choiſis & inſtruits, les autres comme forçats & eſclaues. Pourquoy (me direz-vous) ſe ſert-il des meſchans, luy qui eſt tout-bon & tout-puiſſant ? na-il pas d'autres moyens d'effectuer ſes volontez ? Il n'a pas faict les meſchans tels, ils ſe ſont rendus tels d'eux-meſmes : mais puis qu'ils ſont tels, il faut qu'ils luy ſeruent de quelque choſe. Vn grand ouurier ne doit rien laiſſer d'oiſif en ſon officine. Des choſes les plus mauuaiſes l'art en tire des effets tres-bons & tres-ſalutaires. Ie vous diray d'auãtage, qu'il y a beaucoup de choſes tres-vtiles, qui ne pourroient pas ſubſiſter, s'il n'y auoit quelque choſe mauuaiſe dedans. Ce celebre medicament (inuention vrayemẽt diuine) contre les poiſons, la Theriaque, a pour ſon principal ingredient la Vipere, qui eſt l'vn des plus venimeux de tous les ſerpens. Voudriez-vous reprendre Dieu de ce qu'és afflictions qu'il nous enuoye, cõme vn medicamẽt auſſi neceſſaire, que ſalutaire pour la purgation de nos ames, il y meſle quelque peu de ceſte vipere humaine, qui eſt la peruerſe volonté des meſchans, laquelle il tempere de telle façon par pluſieurs autres ſucs qu'il y adiouſte, & par le feu de la ſaincte charité, dont il nous aime, qu'elle ne nous peut rien apporter de mauuais que le gouſt, qui nous ſemble

vn peu amer, comme font tous les medicamens qui ont grande vertu. L'effect ſans doute en eſt touſiours bon, & la fin n'eſt certainement iamais autre que noſtre bien & profit, ſoit que nous ſoyons vertueux, ſoit que nous ſoyons vicieux, ſoit que nous ſoyons innocens, ſoit que nous ſoyons coulpables. Et premierement quant aux gens de bien, que peut faire mieux vn pere pour ſes enfans, qui ont à viure en vne prouince expoſee à la guerre, que de les nourrir au trauail, les apprendre à porter le chaud & le froid, la faim & la ſoif, les dreſſer aux armes, à ne rien craindre, à aller aux coups comme aux nopces? Ceux qui ont eſté eleuez de ceſte façon, viuent libres, conſeruent leurs biens, acquierent de l'honneur & de la gloire, & ſont eſtimez heureux: au contraire ceux qui ont eſté tenus delicatement, & ont apoltrony leurs ames par les delices, ſont la proye des autres, ſeruent humblement au plus fort, endurent toutes ſortes d'iniures, viuent & meurent ſans honneur. L'homme entre au monde comme en vn champ de bataille, où toutes ſortes de maux l'enuironnent: depuis ſa naiſſance iuſques à ſa mort, il n'a autre exercice que le combat. Vous eſtonnez-vous ſi ce bon & ſage pere nous veut ſouuent exercer, pour

nous endurcir au trauail ? point, point, il ne nous flatte pas en ſotte mere, qui gaſte ſes enfans : mais nous rudoye en ſage pere, qui les manie auſterement. Il nous tient continuellement en haleine, & nous exerce non ſeulement iuſques à la ſueur, mais meſmes iuſques au ſang. Il ſçait bien que le ſoldat ne deuient capitaine qu'en trauaillant, veillant; patiſſant, ſouffrant, endurant, ſupportant le iour, la nuict, le froid, le chaud, la pluye, le ſoleil. Le matelot ne deuient pilote qu'entre les tempeſtes & les orages: & l'homme ne deuient vrayement homme, c'eſt à dire, courageux & conſtant, qu'entre les aduerſitez. C'eſt l'affliction qui luy fait cognoiſtre ce qu'il a de force : c'eſt elle qui, comme le fuzil du caillou, tire de l'homme ceſte eſtincelle de feu diuin qu'il a au cœur, & fait paroiſtre & reluire ſa vertu. Il n'y a rien ſi indigne de l'homme que de ſurmonter l'aduerſité, ny moyen de la ſurmonter qu'en la combatant, ny moyen de la cõbatre qu'en la rencontrãt. Voilà la premiere vtilité qu'apporte l'affliction à l'homme de bien, qui n'eſt pas petite. Comme ceſte-là a quelque trauail adjoint à ſoy, celle qui ſuit a beaucoup de conſolation. Elle conſiſte en ce que la calamité luy fait cognoiſtre quel conte Dieu fait de luy. Car il faut eſtimer qu'il ne nous met aux hazards

& aux dangers, que pour quelque bonne opinion qu'il a de noſtre vertu, & pour le deſir qu'il a de nous voir bien faire. Le capitaine ne choiſit pas vn ſoldat de peu, pour tenter vne penible & hazardeuſe entrepriſe: il trait les plus courageux, & ceux dont il fait plus de cas, pour leur donner la pointe. C'eſt vn iugement d'honneur que de commettre vne charge faſcheuſe à vn homme. Les Payens meſmes ont faict ce iugement-là des aduerſitez, & ont eſtimé que ceux à qui elles arriuoient, eſtoient des plus chers amis de leurs Dieux: par ces degrez-là ils font monter Hercules au Ciel. Et quant à nous, mieux inſtruits qu'eux, nous auons noſtre leçon par eſcrit, qui nous chante que nous ne ſerons point couronnez, ſi nous ne combatons. Ne deuons-nous pas eſtimer que quand nous ſommes inuitez au combat, nous ſommes inuitez à la gloire? Quelle voix penſez-vous qui peuſt eſtre plus agreable à ceux qui ſe preſentoiẽt aux jeux Olympiques, que celle de la trompette qui les appelloit pour entrer en la lice? Ne croyez-vous pas meſmes qu'en l'ardeur du duel, le deſir qu'ils auoient de plaire au pleuple, & en remporter vn honorable iugement, leur oſtoit le ſentiment de la peine, & leur rendoit leurs playes douces? Or outre le plai-

ſir que nous receuons en noſtre ame, pendant que nous ſommes occupez à de belles & genereuſes actions, & que par maniere de dire, la conſtance eſt en œuure & lutte contre l'aduerſité, il nous en demeure encore vn bien plus grand gouſt apres, & lors que nous ſommes deliurez, & nous auons trouué le port. Car il n'y a rien ſi doux au monde, ny qui contente plus noſtre ame, que le teſmoignage que rend noſtre conſcience à la vertu, & la memoire qui nous demeure d'auoir courageuſement combatu l'infortune. Nous-nous ſentons lors remplis d'vn indicible contentement, & nous ſemble que la ſplendeur d'vne vraye & ſaine gloire reluit à l'entour de nous, & nous donne quelque preeminence entre les hommes. Il ſe tire encore vn autre bien de noſtre patience, qui ne nous doit pas moins conſoler que les precedens. C'eſt le fruict que recueillent ceux qui viennent apres nous de noſtre exemple, qui leur ſert comme d'vn flambeau pour leur eſclairer aux belles & glorieuſes actions. Nous deuons à la poſterité la plus-part de nos plus viues affections: & me ſemble que ceux qui ſont naiz à l'honneur, n'ont point de ſouhaits plus ardens ny plus ordinaires, que de pouuoir ſacrifier leur vie pour le bien public. De

façon qu'il me ſemble que les occaſions, qui nous donnent moyen d'inſtruire les autres à bien faire à noſtre imitation, & nous rendre illuſtres à l'aduenir par la recommandation de noſtre vertu, nous doiuent eſtre fort agreables : pource qu'elles nous ſont fort honorables, & profitables à la poſterité. Le ſang & les ſueurs de ceux qui ſe comportent vertueuſement en leurs calamitez, ſont autant de fontaines qui ne tariſſent iamais, d'où coulent en l'ame de ceux qui viuent aux ſiecles d'au-deſſouz, vn genereux deſir de leur reſſembler. Il n'y a donc point de doute que les gens de bien ne reçoiuent profit des calamitez qui leur arriuent, & que le public n'en tire de grandes commoditez. Voyons s'il en eſt ainſi de celles qui arriuent aux coupables, qui ſont bien en plus grand nombre que les autres. Ouy certainement. De ceux qui ſont déuoyez du chemin de la vertu, & de l'obeyſſance qu'ils doiuent à Dieu (qui eſt la vraye & vnique innocence) il y en a de deux ſortes : les vns ne font que commencer à s'eſgarer, les autres ſont comme tout perdus : aux vns & aux autres l'affliction eſt le ſalutaire & neceſſaire remede. Aux premiers elle ſert d'vn benin & paternel chaſtiment : c'eſt comme les verges dont Dieu

rameine à ſon deuoir celuy qui ſe desbauche : vſant en noſtre endroit de l'office d'vn ſage pere, lequel corrige ſes enfans d'autant plus ſoigneuſement, qu'il les aime cherement : il les chaſtie en leurs premieres & plus legeres fautes, de peur que negligees, elles ne ſe tournent en habitude, l'habitude en crime, & qu'ils ne tombent entre les mains de la iuſtice publique, pour n'auoir pas ſouffert la reprehenſion domeſtique, & qu'ils n'endurent vn honteux & cruel ſupplice, pour n'auoir pas enduré vne paternelle & charitable correction. Ie vous diray plus, que Dieu, comme il eſt infiniment ſage, & encores meilleur en noſtre endroit, preuient ſouuent nos fautes : & comme il voit nos volontez panchees à malfaire, il nous redreſſe par les aduerſitez, comme par vn mors qu'il nous met en la bouche, pour arreſter noſtre mauuaiſe inclination, & domter nos affections par nos afflictions. Diſons verité, combien de fois en noſtre vie la Prouidence nous a-elle ſurpris en de mauuaiſes penſees, & nous donnant ſur les doigts, nous a-elle faict laſcher priſe ? Combien de mauuaiſes rencontres auons-nous euës, qui ont parlé à noſtre conſcience, rabattu noſtre orgueil, & nous ont aduerty que nous eſtions hommes ? On

dit que le grand Roy François (vrayement grand, car il auoit de grandes vertus & de grands vices) ayant eſté pris priſonnier à la bataille de Pauie, fut mené en vn Monaſtere, où la premiere choſe qui ſe preſenta à ſes yeux, fut vne inſcription qui eſtoit ſur le portail, de ce verſet d'vn Pſeaume: Cela va bien, Seigneur, que vous m'ayez abbaiſſé, pour m'apprendre que c'eſt que de voſtre iuſtice. Vn autre imputera ceſte rencontre au hazard, de moy ie l'eſtime vn œuure ſingulier de la Prouidence diuine, qui a fait trouuer ce Prince à cet endroit, apres vne telle fortune: à fin qu'il veiſt ſa leçon par eſcrit, & en rendiſt l'aduertiſſement que Dieu luy donnoit, de faire profit de ſa calamité, & moderer ceſte vanité, auec laquelle il gaſtoit & corrompoit beaucoup de belles vertus qui eſtoient en luy. Plus les Princes ſont puiſſans, plus ils ſont veillez de ce ſouuerain gouuerneur, qui cognoiſſant l'importance de leurs actions à la ruine ou conſeruation des peuples, leur retient ou laſche le cœur & la main, ſelon qu'il iuge à propos pour noſtre bien & pour ſa gloire. On ne ſçauroit mieux dire que l'Eſcriture: Le cœur des Rois eſt en la main de Dieu. Ce ſont ſes Procureurs & adminiſtrateurs, qu'il enuoye icy auec puiſſance fort libre & fort

ample: laquelle toutesfois il ſçait bien reuoquer ou moderer, quand il luy plaiſt. Puis que ce diſcours m'a jetté à cet exemple, i'y adiouſteray celuy d'vn jeune gentil-homme François, lequel de nos iours auoit fait grauer ces mots en vn poignal: Ie frappe sãs reſpect. Il aduint qu'en danſant vne volte ſon poignal ſe deſgaigna, & le bleſſa ſi auãt en la cuiſſe qu'il en cuida mourir. Ie vous laiſſe à penſer, ſi ce coup ne parloit pas à luy, & ne luy reprochoit pas ſa temerité? Or ſoit que nous conſiderions les afflictions, qui nous arriuent, ou auant que nous tõbions en quelque faute, ou apres nos premieres & plus legeres fautes, nous trouuerõs que Dieu nous traitte touſiours fort indulgemment. Ce ne ſont ordinairement que douces correctiõs, ſemblables à celle des Perſes, qui fouëttoiẽt les habits au lieu de ceux qui ont failly. Il ne s'attaque qu'à nos biens, à nos honneurs, à quelques haillons comme cela, il nous les oſte quelquesfois pour vn temps, comme on fait les couteaux & les daguettes aux petits enfans, de peur qu'ils ne s'en bleſſent. Voila quant aux premiers, quant aux autres qui ſont incorrigibles, que le chaſtiment paternel n'a peu flechir, & auquel Dieu eſt contraint de ſe monſtrer iuſte iuge, & decerner vne rigoureuſe peine; on ne peut dire que

leur calamité ne ſoit treſbonne & tres-vtile. Si nous conſiderons la perſonne de celuy qui l'enuoye, l'immuable loy de ſa iuſtice eternelle, veut que ce qui ne ſe peut amẽder ſoit oſté & retranché de ce monde : ſi nous conſiderons l'intereſt general de la ſocieté humaine, il eſt certain qu'elle ne pourroit ſubſiſter, ſi les meſchans n'eſtoiẽt chaſtiez & retenus par la rigueur de la peine, puis que l'amour de la vertu ne les peut cõtenir. Ceux qui gouuernent des villes ou des bourgades, iugent que pour les conſeruer il faut de neceſſité chaſtier les coupe-bourſes & larrons particuliers : & vous ne voudrez pas que celuy qui gouuerne tout le monde, puniſſe les Rois: les Princes, les republiques, & les villes toutes entieres, deſquelles la puiſſance & authorité eſt exempte des loix ciuiles, & n'a plus rien par deſſus pour la punir que la iuſtice diuine, ſans laquelle le mal feroit ſon progrez par tout, & eſtendroit ſa corruption par tous les autres endroits du monde ? Or qui eſt-ce qui peut improuuer ce qui profite à tout le monde, & s'en plaindre en ſon particulier? Ce qui nous eſt commun auec d'autres, nous l'appellons noſtre : vn bien qui appartient à tout l'vniuers, ne l'appellerons-nous pas noſtre bien? N'auons-nous pas tous intereſt, qu'il arriue des exẽples de la iuſtice

diuine, qui apprennent aux hommes qu'il y a vn œil tout-voyant là haut: qui iuge & examine toutes choſes, & qu'on oye la voix des meſchans entre les ſupplices, qui aduertiſſe les autres

D'aimer iuſtice & n'oublier pas Dieu.

C'eſt choſe trop claire & trop aiſée à perſuader aux hommes, qu'il faut que les meſchans ſoient punis. Mais peut-eſtre, que ce qui ſera plus difficile, ſera de leur perſuader que la calamité meritee, qui leur eſchet pour peine, eſt pour leur bien & profit. Ce deuroit bien eſtre ſans doute le premier ſouhait de l'homme, de ne point meriter la peine: mais l'ayant meritee, le ſecond doit eſtre de l'aquitter viſtement. Car ce que Dieu enuoye aux hommes en ce monde pour les punir, ne procede point d'vn eſprit qui leur vueille nuire, mais ſeulement arreſter le cours de leur meſchanceté; & ce faiſant arreſter auſſi le cours de leur miſere. D'autant que la iuſtice diuine ayant à proportionner la rigueur des peines à la grandeur des crimes, plus elle laiſſeroit regner les meſchans, plus elle croiſtroit la meſure de leur tourment. Voulez-vous voir que la peine eſt le bien des meſchans? Souuenez-vous de ceux que vous auez veu au ſupplice, qui loüoiét la iuſtice & les loix qui les faiſoient mourir. O que ſaincts

ſont les foudres, qu'adorent meſmes ceux qui en ſont frapez! Ie vous diray d'auantage, qu'il s'en eſt veu, qui ayans commis de grãds crimes, eſtoient tellement trauaillez en leur eſprit, qu'apres auoir eſté lõguemẽt cachez, ils ſe ſeroient venus eux-meſmes accuſer, & ſous-mettre à la peine, comme à l'expiation de leur forfaict, eſtimant le tourment ordonné par les loix, beaucoup plus doux que celuy que leur donnoit leur conſcience. S'il ſe trouue des coupables, qui en reçoiuẽt en gré la mort ordonnee par les loix ciuiles pour leur meſfait, & y trouuent quelque conſolation: à combien plus forte raiſon doiuent-ils auoir agreable la calamité decernee par la iuſtice diuine, laquelle receuë auec vn eſprit patiẽt & doux, s'ils ont encore à viure en ce ſiecle, purifie leur ame, & met leur conſcience en repos, & s'ils y meurent les deliure des tourments eternels? Si nous auons vn membre pourry, nous allons chez le Chirurgien, & ſi nous n'y pouuons aller, nous l'enuoyõs prier de venir pour nous le couper, de peur qu'il n'infecte & gaſte le reſte: & ne voulons-nous pas que noſtre ame, pour ſe garentir de l'ordure & pollution que noſtre corps & nos biens luy apportent, s'en laiſſe deſpouïller par ce ſouuerain medecin, qui vient de luy meſme à nous, & ne fait rien que pour no-

ſtre bien? I'apperçoy bien en vos contenances, que de ce diſcours comme d'vn feu peu clair ſe leue vne fumee, qui vous cuit aux yeux. C'eſt, à mon aduis, vne grande inegalité de proportion qui ſe voit en la punition des meſchans, qui diminüe la foy de ce que nous auons dit de la Prouidence. Car nous voyons ordinairement, que des meſchãs les vns ſont punis, les autres ne le ſont pas: les vns, qui ont fait beaucoup de meſchãcetez, endurent peu de peine, les autres au contraire. A ceſte obiection il me pourroit ſuffire de ce que ie vous ay dit cy-deſſus: que la volonté de Dieu eſt la ſouueraine iuſtice, que puis qu'il le veut ainſi, il eſt bien. La meſme raiſon, pour laquelle il fait toutes choſes, veut auſſi que perſonne ne luy en demande raiſõ. Ses cõſeils ſont abyſmes profonds & inſcrutables, & où nos yeux, qui à peine voyent ce qui eſt à nos pieds, ne peuuent penetrer: & toutesfois ſi nous la voulons ſuiure à taſtons, nous la trouuerons ſi iuſte, voire ſi liberale, qu'elle nous rẽdra raiſon de ce meſme, dont elle n'en doit point: & trouuerons ſa iuſtice en la plus-part des choſes qui nous trauaillent, touſiours egale à ſoy-meſme. Et bien que pour vn temps elle ſe cache, à la fin elle ſe deſcouure, & paroiſt de meſme couleur en vn endroit qu'en l'autre: imitant les riuieres

qui ſe perdẽt en terre en quelques endroits; mais viennent neantmoins à ſe decouurir & reſourcer, quand elles approchẽt de la mer. Premierement quant à ce que vous penſez, qu'il y ait des meſchans impunis, vous vous trõpez: la peine & la meſchanceté ſont ſœurs iumelles, qui naiſſent enſemble, & ne s'abãdonnent point. Le remords de conſcience piquant & aigu, les ennuis mornes & ſourds, ſes repentances ameres ſont bourreaux domeſtiques, qui ne manquent iamais. Ne pẽſez pas que ce ſoient fables, ce que les Poëtes repreſentent des Furies auec des brandons à la main, qui viẽnent reueiller les coulpables: c'eſt vne image peinte au vif, & tiree apres le naturel de la paſſion, qu'endurent les meſchans tourmentez par leur propre conſcience. N'eſtimez pas que les douleurs d'vne rouë, ou d'vn feu, ou de quelque autre humain ſupplice, approchent en rien de la cruauté des fureurs qui agitent l'eſprit des ſcelerez. Quelle peine euſt-on peu excogiter, qui euſt autant gehenné ce Catule, qui auoit perſecuté les Iuifs, que faiſoit ſa conſcience, luy repreſentant en ſes ſonges vne grande multitude d'hommes par luy maſſacrez, qui tous hideux & ſanglans luy deſcouuroient leurs playes, luy redemandoient leurs enfans qu'il auoit fait meurtrir, leurs biens qu'il

auoit pillé, & au bout de là le menaçoient & luy prediſoient d'horribles calamitez? Quelle roüe penſez-vous que c'eſtoit a Herode, d'entendre de iour & de nuict les eſprits de ſa femme & de ſes enfans, qui luy reprochoient auec iniures ſa cruauté, de les auoir fait mal heureuſement & inhumainement aſſaſiner? Quelles richeſſes, quelles magnificẽces, quelles voluptez peuuẽt reſiouïr ceux qui ſont en telles penſees? Toute leur vie n'eſt-elle pas vn ſupplice continuel? Mais ie veux qu'il s'en trouue, qui euitẽt en ce monde ces tourmens-là. Quel peuple, pour ſi barbare qu'il ait onques eſté; a iamais douté qu'il n'y ait des enfers, qui les attende apres la mort, & où leurs peines doiuẽt eſtre d'autant plus rigoureuſes & horribles, qu'elles auront eſté differees à ce temps-là, & pour eſtre acquittees lors qu'ils en ſeront plus ſenſibles? Leur tourment ne commence pas en ceſte vie, de peur qu'il ne finiſſe auec la vie: il les attend lors qu'ils ſeront en lieu, où ils les puiſſent retenir pour iamais. Et cela les mechans le preſentent aſſez, & en dõnent prou de marques. Car combien en voyons-nous; leſquels auoient ſemblé auparauant viure auec vne grande ſecurité & repos d'eſprit, qui approchans de leur fin ont commencé à ſe deſeſperer, demener & tourmenter, predi-

ſans les miſeres qui les attendoient là-bas? Les meſchans n'eſchapent donc point les mains de la iuſtice diuine: mais quelques-vns diſent, qu'ils ſont punis trop tard, & que la Prouidence a tort de les ſupporter ſi long-temps: car s'ils eſtoient chaſtiez des premieres fautes, ils ne commettroient pas puis apres les ſecondes. Il eſt fort aiſé de ſatisfaire à ceſte curieuſe obiection: car quand la Prouidence n'auroit autre occaſiõ d'eſtre ſi lente à punir, que pour nous ſeruir d'exemple à ne rien precipiter, quand il eſt queſtion de iuger de la vie des hommes, elle auroit aſſez de raiſon. Pleuſt à Dieu que nous feiſſions bien noſtre profit de l'inſtruction, qu'elle nous donne en cet endroit: elle qui n'ignore rien, qui cognoiſt le fonds de nos penſees, ne va au iugement qu'à pieds de plomb, que deuons-nous faire, nous qui aux choſes plus claires ne voyons goutte, & en celles que nous eſtimons les plus certaines ſommes ordinairement trompez? Si nous prenions autant de loiſir & de ſoin, pour iuger de la Prouidence, que la Prouidence en prend pour nous iuger, nous en ſerions mieux informez que nous ne ſommes, & trouuerions qu'elle ne fait rien qu'auec tres-grande iuſtice & ſageſſe. Mais elle a encore vne autre euidente occaſion de ceſte tardité: elle veut rendre les incorrigibles,

incorrigibles, inexcusables, & leur oster tout subjet de dire, qu'ils n'ont pas eu moyen de s'amender : & aux flexibles elle veut donner loisir de se recognoistre, & reuenir au port de salut. Il s'est veu beaucoup d'hommes au monde, desquels si Dieu eust puny les premieres fautes à la rigueur, il eust estouffé de grandes, voire admirables vertus, qui depuis ont fleury en eux. Les premiers & plus chauds boüillons de la ieuneſſe jettent quelquesfois leur escume, qui rend mesmes la vieilleſſe plus pure & plus moderee. Ce que le Poëte Grec a voulu signifier, quand il a representé Vlysse, qui l'espee au poing contraignist Circé de luy rendre ses compagnons; & les restituer à leur premiere forme : car il dit qu'elle les luy rendit plus beaux & plus purs qu'ils n'auoient iamais esté, Voulant nous faire par là entendre, que quand la raiſon, qui est signifiee par l'espee, contraint la volupté, qui est signifiee par Circé, de remettre les hommes à leur vray naturel, & les rendre à leur premiere perfection, ils deuiennent plus beaux que s'ils n'auoient iamais esté souïllez par les delices, & sont cõme escurez par la terre & la lie du monde, dont ils s'estoient salis. Voulez-vous encore vne autre raiſon de la tardiue execution des iugemens de Dieu cõtre les coupables ? c'est

qu'il n'a pas touſiours ces bourreaux preſts : il ne punit les meſchans que par les meſchãs: il attend quelquesfois à chaſtier vn tyran iuſques à ce qu'il ſe trouue quelque cruel & aſſeuré meurdrier, pour entreprendre de l'aſſaſſiner: quelquesfois il attend la ſaiſon plus propre, àfin d'auoir plus de ſpectateurs de ſa iuſtice, & que l'exemple en ſoit plus ſignalé: quelquesfois il y veut garder des ſolemnitez & des ceremonies, pour rendre l'acte plus celebre. Ainſi voulut-il que Ceſar fuſt tué dans le Senat, duquel il auoit vſurpé l'authorité, & deuant la ſtatuë de Pompee ſon gendre duquel il auoit ſi ambitieuſement pourſuiuy la ruïne. Ainſi voulut-il depuis, que Brutus & Caſſius ſe tuaſſent des meſmes poignals, dont ils auoiẽt tué Ceſar. Mais de toutes les obiectiõs qui ſe font cõtre la Prouidence, celle qui ſemble eſtre plus difficile a ſoudre, eſt, à mon aduis, que nous voyõs bien ſouuẽt que les vns font la faute, & les autres en portent la peine, & comme diſoit le vers de Solon,

Souuent pour vn meſchant Dieu perd vne cité : le pere fait la faute, & le fils ou petit fils en ſera miſerable. Qui voudra auſſi curieuſement eſplucher les effects de la Prouidence pour la defendre, comme l'on fait pour la deſtruire, la difficulté ſera bien aiſee à reſoudre : &

en ce que l'on veut arguer beaucoup d'iniquité, on y trouuera beaucoup de ſageſſe & de iuſtice. Car par ceſte façon Dieu aduertit tous les hommes de veiller pour empeſcher le mal, & le chaſtier quand il eſt commis: de peur que ſi l'on attend qu'il y mette la main, il ne ſe prẽne auſſi biẽ à ceux qui l'ont permis, qu'à ceux qui l'ont commis. Que penſez-vous que la couſtume qui s'obſeruoit entre les Romains, de decimer les legions, voire toutes les armees, qui auoient fuy, donnoit de courage aux bõs ſoldats pour tenir ferme, & mourir pluſtoſt glorieuſement de la main de l'ennemy, que honteuſement de la main d'vn bourreau? Qui eſt-ce qui ne louë la loy, qui eſt en Turquie, par laquelle les habitans d'vne ville, ou d'vn bourg ſont tenus de reſpondre du vol, qui a aſté fait dans leur territoire? cela les rend ſi diligens à y pouruoir, qu'on n'oit point parler qu'il s'y en commette. En naiſſant en ce monde, en nous habituans aux villes & aux païs, nous contractons vne taiſible ſocieté, & nous obligeons enuers Dieu les vns pour les autres. Il eſt le vray & premier ſeigneur de la terre, & de tout ce qu'elle contient: il nous la baille à iouïr à tous en commun, à la charge d'eſtre gens de biẽ, à peine d'encourir la rigueur de ſon ire: pourquoy ne ſerons-nous pas ſoli-

nairement reſponſables des conditions, auſquelles il nous a donné tant de biẽs? Si nous auons contracté auec vn marchant d'vne compagnie, tous ſes aſſociez en ſont tenus, ſi vne ville ou communauté nous doit quelque choſe, nous faiſons executer les particuliers. Si ceſte penſee nous fuſt ſouuent venuë en l'eſprit dés le commencement de nos remuëmens & que nous nous fuſſions propoſé, que nous auions à porter indifferemment la peine des inſolences, brigandages & meſchãcetez, que nous auons veu commettre, & que nous auons nourry & fomenté par noſtre indulgence, & (pour parler franchement) par noſtre laſcheté, lors que nous les pouuions aiſément eſtoufer à leur naiſſance: nous nous fuſſions, ou ie me trompe, garentis de tant de maux qui nous tourmentent, & noſtre païs de la ruïne qui le menace. Mais pendant que chacun a ſongé à ſauuer ſon particulier, le public a eſté abandonné à ceux qui l'ont voulu deſchirer. Nous nous trouuons maintenant engagez ſous ſa cheute, & apprenons trop tard que le dire de Solon eſt trop vray: Qu'il n'y a iamais ſerrure ny verrou, qui puiſſe empeſcher que le mal public n'entre dans les maiſons priuees. En vain celuy penſe-il ſauuer ſa maiſon, qui laiſſe perdre l'eſtat. Il eſt bien dit certainement,

Celuy qui trahiſt ſon païs, ſe liure ſoy-meſme. Reſpondons vn mot à ceux qui ſe plaignent, que les enfans portent la peine des pechez de leur pere. Ie ne ſçay pourquoy ils le trouuent ſi eſtrange: veu que les loix ciuiles eſtendent iuſques aux enfans la peine de ceux, qui ſont condamnez pour crime de leze ma eſté. Eſtimez-vous la maieſté de Dieu moindre que celle des Rois & des Princes du monde? & ne penſez-vous pas que la meſme conſideration qu'ont eu les legiſlateurs, Dieu ne l'aye auſſi, & qu'il ne deſire contenir les meſchans par la crainte de ce qui les peut dauantage eſmouuoir? Tel n'eſt pas retenu par ſon propre mal, qui l'eſt par celuy qui eſt propoſé à ſes enfans. Nous ſommes beaucoup plus affligez de leur miſere, que de la noſtre. A quoy peut eſtre mieux employee ceſte charité paternelle du pere enuers ſes enfans, que pour le lier plus eſtroittement à l'obeïſſance & ſeruice de Dieu, & le coniurer par le bien & par la fortune de ſa poſterité, à ne le point irriter. Or puis que toutes les afflictions que nous endurons, nous arriuent de la main de la prouidence, nous arriuent iuſtement, nous arriuent ſalutairement: encore que bien ſouuent nous n'en comprenions pas la cauſe, & n'en preuoyons pas la fin, ſi deuons-nous nous y accommoder dou-

cement, & honorer par noſtre patience & humble ſilence, le ſainct iugement de celuy, qui l'a ainſi ordonné. Car comme és ſacrifice d'Eleuſine, à ce que recite Clemens Alex. les nouices & initiez demeuroient tout du long du ſeruice couchez par terre: auſſi en ce grand temple du monde, durant le ſacrifice que nous deuons faire continuellement à la ſapience eternelle, en la contemplation de ſes œuures, nous n'auons point de contenance qui nous ſoit ſi ſeante, que l'humilité, la recognoiſſance de ſa grandeur & de noſtre baſſeſſe, de ſa puiſſance & de noſtre infirmité, de ſa ſageſſe & de noſtre temerité, de ſa bonté & de noſtre peruerſité. Ployons donc volontairement ſous ſon ordonnance, ſoit que noſtre ville pour ſa vieilleſſe & caducité ait à tomber par terre, & obeir à la loy commune des choſes creées: ſoit que par le tour & viciſſitude des affaires humaines, l'honneur & la magnificence dont elle a iouy ſi long temps, doiue eſtre transferé ailleurs: ſoit que la fin des ſiecles approche, & que la ruïne commune, qui doit accabler toutes les parties de la terre nous eſbranle les premiers, & commence chez nous ce qu'elle doit eſtendre par tout: ou ſoit (& c'eſt ce que ie crains le plus) que Dieu vueille punir tout à vn coup tant de trahi-

ſons, de perfidies, d'aſſaſſinats, d'empoiſonnemens, d'adulteres, d'inceſtes, de blaſphemes, & d'hypocriſies, que noſtre ville a couué depuis quelques annees, & notamment depuis trente ans en çà, acquieſçons à ſa volonté, ſuiuons gayement vn ſi ſage capitaine, & qui nous aime tant. S'il nous meine aux coups; il nous meine à la gloire: ſi ce n'eſt que par les playes, elles ſeront honorables: ſi c'eſt par la mort elle ſera heureuſe pourueu qu'elle nous arriue en luy obeïſſant. Embraſſons donc la conſtance, & nous plantons droits ſur les pas de noſtre deuoir, tournant touſiours le viſage deuers l'aduerſité: nous vaincrons eſtans ſurmontez, les coups qui nous fraperont, nous affermiront dauantage, nous laſſerons & eſtonnerons le mal par noſtre aſſeurance, comme ce tant celebre Callimaque, en la bataille de Marathon, qui tout tranſpercé de fleches, demeura droict, ſouſtenu par les traicts meſmes qui l'auoient tué: & donna tout mort qu'il eſtoit l'eſpouuante aux barbares qui l'eſtimoient immortel de ce que tant de coups ne le pouuoient faire tomber. Les afflictions qui ſont portees conſtamment, & auec le contrepoids de la raiſon, nous entretiẽnent droits & fermes: & au lieu qu'autrement nous pancherions trop vers la ter-

re, nous releuent vers le ciel. Car nous n'auons rien qui nous teſmoigne tant l'immortalité de nos ames, & face reſplendir plus clairement l'eſpoir de la vie eternelle, que le courage que nous donne la conſtance: laquelle nous exhortant aux braues & genereuſes actions & à la patience, ſemble nous en propoſer quant-&-quant la recompenſe, & nous donner vn ſecret reſſentiment du lieu où nous la deuons attendre. Qui n'eſt pas en ce miſerable & mortel monde, où tout eſt plein de miſere & pauureté, & où (comme dit le Poëte Grec) la calamité ſe promeine continuellement ſur les teſtes des hommes: mais là haut au ciel en vne cité permanẽte, qui eſt le vray & naturel domicile de l'ame, & le port, où apres les flots & la tourmente de la terre, elle doit ſurgir & ſe repoſer eternellement, pleine de reſiouiſſance & de contentement, tels que luy peut donner l'heureux obiect & la ſaincte fruition de toutes les beautez & bontez du monde, puiſees en leur pure & premiere ſource. Orphee acheua là ſon diſcours, mais encore qu'il ſe teuſt, nous ne laiſſions pas d'eſcouter, penſans que noſtre ſilence l'inuiteroit à continuer: car nous ne nous pouuions aſſouuir de l'oüir. Il ſe leua le premier, & nous apres fort à regret. Et lors Muſee luy dit, Ie m'atten-

doy, quand vous eſtes venu à toucher ceſte derniere conſolation, de l'eſperance que no⁹ deuõs auoir en l'autre vie, que vous nous reciteriez quelque choſe des propos que ie vous ay autrefois ouy cõter, que ce bon vieillard, qui tenoit le premier lieu en noſtre Senat de France, aux mœurs duquel reluiſoit la legalité Françoiſe, que nous aimions tant & honorions tous, tint à ceux qui l'allerent viſiter le iour auparauant qu'il mourut. Il y a tãtoſt huict ans qu'il eſt mort, & le bon-heur de la France auec luy. Ie pris ſi grand plaiſir à ce peu que vous nous en diſtes lors, que touſiours depuis i'ay gardé ceſte enuie de vous prier de me le reciter tout au long. Ie vous ay (reſpondit-il) dit tout ce que i'en ſçauois: car ie n'arriuay que ſur la fin de ſon diſcours. Mais voilà Linus qui fut tout ce iour-là auec luy, lequel pourra contenter voſtre deſir. Cela merite bien vn autre apres-diſnee, reſeruez-le à demain.

FIN DV SECOND LIVRE.

DE LA CONSTANCE ET CONSOLATION ES CALAMITEZ PVBLIQVES.

Livre III.

I'Avois autresfois tenu comme vn conte de vielle, ce que Homere escrit, que ceux qui nauigent vers les Lotophages s'affriandent tellement du Loton (qui est vn plaisant & delicieux fruict) qu'il ne se soucient plus de leur pays, & perdent l'enuie d'y retourner. Mais y repensant ces iours-cy, i'ay commencé à soupçonner, que l'auteur de ceste fable a voulu par là, comme par vn mystere de l'ancienne sagesse, faire entendre que les Philosophes qui habitoient en ces quartiers là, entretenoient les hommes qui y arriuoiẽt de discours si doux & si agreables, qu'ils leur faisoient oublier leurs propres & particulieres affections, par la contemplation des choses celestes & diuines. Ce que i'ay iugé par

exemple fort faiſable : car i'ay trouué mon eſprit tellemẽt alleché & allegé par les deux apres-diſnees paſſees, que ie n'auois plus aucun autre ſoin ny ſouhait, que de reuoir ces honneſtes gens-là, & iouïr à cœur ſaoul de leur tant douce compagnie, & agreable conſolatiõ. Ie vo⁹iure qu'apres les auoir ouy; il me ſembloit que i'auois changé de fortune: & que comme Cenee de fille deuint garçon, ainſi de puſillanime & effeminé i'eſtois rendu conſtant & courageux, & de miſerable quaſi heureux. Tant a de puiſſance ſur nous la parole & le diſcours, animez d'vne viue raiſon, à changer nos opinions, & auec nos opinions nos paſſions. Ie croy, que comme en la muſique ceux qui chantent ont autant, voire plus de plaiſir, que ceux qui eſcoutent : auſſi ces ſages perſonnages-là auoient remporté de ceſte conference le meſme contentement que moy. Car ils reuindrent tous le iour d'apres, meſmes deuant l'heure : de façon que ſans beaucoup de ceremonies, nous nous remiſmes comme nous eſtions les iours d'auparauant. Lors prenant la parole & m'adreſſant à Linus, Orphee (luy dy-je) vous engagea hier à nous reciter auiourd'huy les derniers propos, que tint auant ſon decés à ſes amis ce celebre perſonnage, que nous auons

tant aimé en ſa vie, & tant regretté à ſa mort. Ie voy bien que vous venez diſpoſé pour le faire: mais vous auriez, ce me ſemble, trop bon marché de ne contribuer à ceſte compagnie que voſtre ſimple memoire, nous meritons bien pour l'amitié dont il vous plaiſt nous honorer, que vous nous donniez quelque choſe de voſtre inuention. A la verité ce diſcours qu'Orphee nous a promis de vous, ſeroit bien vne belle piece, & qui ſe ioindroit fort proprement à ce qu'il nous a dit de la Prouidence: toutesfois puis que ie ſuis icy comme vn malade entre les medecins, ſoyez-moy vn peu indulgens en cela. Et auant que d'entrer en ceſte matiere, donnez-moy, ie vous prie, voſtre aduis ſur quelques doutes, qui me ſont entrez en l'eſprit depuis auoir ouy Orphee: & puis vous nous continuerez, s'il vous plaiſt, ce que nous vous auions hier demandé. La piece que vous nous apportez eſt ſi belle, que ie m'aſſeure qu'elle conuiendra bien à quelque endroit qu'on la vueille appliquer, & peut eſtre meſmes trouuerez-vous qu'elle pourra ſeruir à la reſolution de ce que ie vous veux maintenant propoſer. Ie ſuis à la verité contraint de confeſſer, que ceſte ſage Prouidence gouuerne tout en ce monde, que de ſon ordonnance decoulent les heureux & ſini-

ſtres euenemens des affaires, & que rien n'arriue que iuſtement, meſmes és conuerſions des eſtats, & ruine des villes, & des royaumes. Mais auſſi il me ſemble, que de là on peut inferer, que puis que nous ne pouuons empeſcher que ce qui eſt ordonné là haut n'aduienne; en vain roidiſſons-nous les bras contre le torrent, & quand nous voyons que noſtre Eſtat a pris ſon coup, en vain preſentons-nous l'eſpaule pour le ſouſtenir, en vain auec tant d'efforts reſiſtons-nous à ceux qui en ſapent les fondemens, en vain ſommes-nous empeſchez quel party nous deuons prendre. Eſt-ce pas & le plus ſeur, & le plus ſage, de prendre celuy du Deſtin, & ſuiure la Prouidence, quand nous cognoiſſons ſon inclination? ou en tout cas, ne no⁹ vaudroit-il pas mieux repoſer, que d'eſtre continuellemẽt à monter & remonter ceſte pierre, qui doit auſſi bien retomber quand nous l'aurons releuee? Certainement i'ay veu les plus ſages de noſtre temps fort empeſchez là deſſus, voyans le party le plus iuſte eſtoufé par le plus fort. Les vns emportez de leur courage, ſe ſont genereuſement oppoſez à tout ce qui s'eſt preſenté d'iniuſte, & comme de propos deliberé ont fait bris contre la force: les autres ont, comme font les mariniers, prudemmẽt louié, quand

ils n'ont peu rien auancer, & euité en relaſchant, les hurts qu'ils ont iugé ne pouuoir franchir ſans naufrage. Ie deſire ſçauoir de vous, leſquels nous deuons imiter: & ſi lors que nous voyons que les contentions de la vertu contre la violence, ſont inutiles au public, & dommageables & funeſtes à noſtre particulier, nous-nous deuons entierement retirer des actions publiques, & du maniement des affaires: ou ſi la vertu doit meſmes parmy les plꝰ rudes tempeſtes, tenir opiniaſtrement ſa route, & ſe laiſſer pluſtoſt accabler que reculer: ou bien s'il y a point quelque chemin moyen entre vne obſtinee auſterité, & vne honteuſe ſeruitude, par lequel vne innocente prudẽce puiſſe eſchaper de ces tempeſtes ciuiles, & precipices qui noꝰ enuironnent de tous coſtez, pour ſeruant au public, autant que nous en auons de moyen, couler ceſte vie mortelle, attendant l'heure qui nous appellera à ceſte autre immortelle. A ce que ie voy, dit Linus, ce ſera icy comme és feſtins des Princes, ceux qui traictent les premiers en ont le meilleur marché, la deſpenſe croiſt, & la magnificẽce s'augmente pour les derniers. Mais puis que vous venez ſans ſemondre, & que vous me ſurprenez, ie vous traitteray en amis à mon ordinaire, plus pour ſatisfaire à voſtre volõté, que

pour eſperãce que i'aye de manier dignemẽt vn ſi faſcheux ſujet, ſans m'y eſtre preparé.

I'ay eu autresfois le meſme doute que vous, & me ſembloit au cõmencemẽt que c'eſtoit le plus ſage & le plus ſeur de ceder à la violence, & faire comme vous dites, voye au deſtin. Pource que c'eſt peine perduë de ſe tourmenter apres ce que l'on deſeſpere de pouuoir obtenir. L'eſperance eſt celle ſeule, qui anime & viuifie noſtre trauail. D'eſperer contre la Prouidẽce, ce n'eſt pas ſimple folie, c'eſt vne double fureur. Mais cõme il aduiẽt ordinairemẽt, que les choſes que nous voyõs de loin, nous ſemblent tout autres, que nous ne les trouuõs quãd nous en approchõs: auſſi ſondãt & approfondiſſant ceſte propoſition, qui en ſa premiere apparence me ſembloit ſage, voire ſaincte & religieuſe, ie l'ay trouuee imprudente, voire impie, & ay cogneu que ce n'eſt qu'vne molleſſe d'eſprit, qui nous veut retirer du labeur, & du ſoleil, pour nous mettre au repos & à l'ombre. Ce qu'elle fait auec des pretextes fort aiſez à deſcouurir à celuy, qui voudra hardiment tirer le rideau, pour voir à nud la verité. Pourquoy diſons-nous qu'il faut tenir les bras croiſez és calamitez publiques, de peur de nous oppoſer à la prouidence & au deſtin? Il y a Prouidence, il eſt vray: il y a Deſtin, ie le croy, &

ne pouuons empeſcher leurs effects. Mais ie vous prie, que ſçauons-nous ce que veut faire la Prouidence? comment pouuons-nous deuiner ſes conſeils? D'autant plus qu'elle eſt certaine & infaillible en ce qu'elle veut, d'autant plus ſommes-nous incertains & ignorans de ce qu'elle veut. Dieu a enuelopé l'aduenir d'vn eſpais nuage, impenetrable aux yeux de noſtre foible entendement: ſagement certes & à propos pour nous. Car l'aſſeurance que l'homme euſt eu des biens qui luy doiuent arriuer, l'euſt tenu en telle inquietude, & luy euſt hauſſé le courage de telle façon, qu'on ne l'euſt peu contenir en ſon deuoir: & la certitude du mal qui luy doit aduenir, l'euſt mis en telle anxieté, & luy euſt fleſtry le courage de telle ſorte, que l'on ne l'euſt ſceu releuer. Puis donques que les choſes futures nous ſont ſi incertaines, & que nos eſperances & nos craintes nous trompent egalement, quel pied pouuons-nous prendre pour nous reſoudre ſur la crainte de l'aduenir à abandonner noſtre deuoir preſent? Dieu a reſolu, dirons-nous, de ruiner noſtre ville, nous en voyons beaucoup de ſignes: voilà des meſchans & ambicieux qui renuerſent l'ordre, les loix & la police, ie les laiſſeray faire: car auſſi bien ne gaigneray-ie rien de m'y oppoſer. O laſche

laſche & molle voix! Qui eſt-ce qui vous a rendus ſi ſçauans en peu de temps, & vous a faict entrer au conſeil de Dieu, pour entendre ſon deſſein? L'incertitude des choſes humaines ne nous a-elle pas encores appris, cõbien celles que nous eſtimons les plus fermes, ſont les plus-toſt esbranlees & renuerſees? & celles que nous croyons à deux doigts de leur ruine, redreſſees & raffermies tout d'vn coup? Et neantmoins quand nous ſerions tout aſſeurez de ne pouuoir ſauuer noſtre païs, le deurions-nous pour cela abandonner? Nous n'abandonnons pas les malades frapez de maladies incurables: ce n'eſt pas peu faire, ce me ſemble, que de rendre la mort douce à ceux à qui elle eſt ineuitable, & leur appliquer des remedes lenitifs & palliatifs, quand les autres n'y peuuent rien profiter. Il y a meſme quelque grace à bien mourir, & tient-on pour office d'amitié, de fermer les yeux à ſes amis, & leur compoſer les membres à la mort. Quand nous ne pourrons faire autre choſe, pourquoy ne rendrons-nous pas ce dernier deuoir à noſtre païs? Et moins donques le deuons-nous delaiſſer és grands remuëmens, ſeditions, & calamitez publiques: le mal n'eſt iamais ſi grand, qu'il faille deſeſperer du ſalut. Mais ce qui eſt en tel cas plus difficile à re-

ſoudre, c'eſt à ſçauoir ſi on doit prendre neceſſairement le plus iuſte party & le ſuiure, ou ſi l'on ſe peut tenir coy en celuy, dans lequel on ſe trouue enuelopé, attendant l'ocaſion de moyenner la reconciliation de tous les deux, & de ramener ceux qui ſe ſont deuoyez, à la recognoiſſance de leur faute, & au deſir de leur deuoir. Car de ſçauoir ſi l'on doit aider ou ſeruir le party que l'on cognoiſt iniuſte, cela ne giſt point en deliberation, ſinon parmy ceux qui n'ont ny vertu ny conſcience. Ie croy que la loy de Solon eſtoit pleine de prudence & de ſageſſe, laquelle ordonnoit qu'és diuiſions chacun priſt incontinent party: pource que de deux factions, y en ayant ordinairement vne iniuſte, & qui entreprend iniurieuſement ſur l'autre, le citoyen eſt inexcuſable qui quitte le party des loix & du ſalut public, pour ſe rẽdre ſpectateur de la ruïne de ſon païs. Mais i'eſtime que cela ſe doit entendre du commencement des remuëmens, leſquels il eſt fort aiſé d'eſtoufer à leur naiſſance. Que ſi le Prince, ou celuy qui gouuerne ſouz ſon authorité, laiſſe par ſa negligence gaigner ce venin de ſedition, & former vn party ſi fort, qu'il s'empare de l'eſtat, & de la ville où nous ſommes, & qu'en ſortant nous ne puiſſions y apporter remede, ains ſeulement teſmoi-

gner noſtre volonté enuers le prince, ou le public: ie penſe qu'il y a en ce cas beaucoup de raiſons qui nous peuuent excuſer d'y demeurer, ores que nous eſtimions iniuſte & ſeditieuſe la faction qui gouuerne. La premiere eſt la neceſſité, quand nous y ſommes retenus par force: car celle-là n'a point de loy. La ſeconde eſt vne loy commune des affaires du monde, qui veut que l'on cede à la force, où elle eſt eſtablie. Comme la vertu no⁹ cõmande de ſouhaiter les choſes bõnes, ainſi nous conſeille-elle de ſupporter les autres, qui arriuent malgré nous, & de rabbatre meſmes quelquesfois de l'amour que nous auons à l'Eſtat, & de ce que nous deuons aux loix, afin de ne nous perdre point mal à propos. Et cela qui le pourra trouuer eſtrange, puis que ce ſeuere & incorruptible Caton l'a ainſi iugé, lors que partant de Syracuſe pour aller trouuer Pompee, il conſeilla aux Siciliens d'obeyr à Ceſar, qui s'eſtoit rendu maiſtre de l'Italie? La troiſieſme, quand tous nos biens & moyens ſont au lieu de noſtre demeure, & qu'en ſortant nous tomberions en vne extreme pauureté: car bien que la pauureté ne ſoit pas excuſe receuable pour nous faire-faire choſe meſchante, ſi eſt-ce que la crainte d'icelle nous doit aucunement excuſer, ſi nous ne faiſons

tout ce que la rigueur des loix peut deſirer de nous. Et ce principalement en ceſte ſaiſon, où les gens de bien ne trouuent faueur ny ſupport qu'en leur bourſe: & où la pauureté, & ceux qui en ſont touchez, ſont fuïs de tout le monde comme la peſte. Mais la plus legitime excuſe ie l'ay eſtimee de ceux, qui en telles rencontres ſe trouuent attachez aupres des peres & meres vieux, ou valetudinaires, ou aupres d'vne femme & d'vn nombre d'enfans. La pieté & affection naturelle diſpenſe de beaucoup de choſes contre la rigueur des loix ciuiles. Et bien que la loy die, que pour la querelle du païs nous ne deuons eſpargner ny pere ny enfans, & qu'elle ſemble en ce cas, vouloir de propos deliberé entamer le droit de nature: ſi ſe doit-elle au moins entendre, quand abandonnãt ceux, auſquels la charité nous lie ſi eſtroit, nous pouuons ſeruir de quelque choſe, & faire quelque effect qui profite autant à la pieté publique, comme il offenſe la domeſtique. Ces conſiderations-là ont retenu, comme vous voyez, parmy nous beaucoup d'hõneſtes gens, qui portẽt auec vn extreme regret & ennuy, la veuë de ceſte miſerable confuſion-cy, & qui euſſent deſiré plus que choſe du monde en eſtre hors, s'ils euſſent penſé l'eſtant, pouuoir ſeruir de quelque

choſe au public: mais d'abandonner ceux à qui ils eſtoient neceſſaires icy, pour aller là n'eſtre qu'à charge au Prince qui les rappelloit, ils ont eſtimé ne le pas deuoir faire. Or eſtans enfermez en ce vaiſſeau, comme nous-nous y ſommes trouuez quelques vns à leur malheur, tenans des charges publiques, nous auons eſté contraints de diſſimuler beaucoup de choſes piteuſes, à dire vray, contre les loix de l'eſtat, & le deuoir de nos offices. Souuent i'ay diſputé en moy-meſme, s'il ne falloit pas, quand telles occaſions ſe preſentoient, s'oppoſer courageuſement au mal, & plaider la cauſe de la iuſtice auec le hazard de ſa vie. Apres en auoir veu quelques-vns ſe perdre en le tenant, i'ay trouué veritable le dire d'vn ancien, Que le commencement de toutes les vertus c'eſt la Prudence: que c'eſt elle qui, comme la guide, doit marcher deuant, & faire ouuerture aux autres, & qu'où elle n'eſt point, elles demeurent comme aueugles: & d'autant plus qu'elles ſe haſtent & s'efforcent, d'autant pluſtoſt chopent-elles, s'offenſent, & offenſent ceux ſur leſquels elles tombent. Donc en tout ce que nous entreprenons, apres auoir conſideré ſi la fin en eſt iuſte, nous deuons examiner les moyẽs que nous auons de l'effectuer, & ne nous

pas perdre à credit. Et quand nous n'auons pas le moyen de faire tout ce que le ſalut public deſireroit de nous, taſcher à faire dextrement le mieux que nous pouuons. Or croy-je qu'en l'eſtat où nous ſommes tombez, il n'a rien reſté aux gens de bien, qu'ils peuſſent faire pour s'acquitter de ce qu'ils deuoient à leurs charges, que de rompre par beaucoup de doux & gracieux moyens, beaucoup de mauuaiſes & dangereuſes entrepriſes, & allentir par artifices le cours de la violence, qu'ils ne pouuoient du tout arreſter. Car comme ceux qui ſe ſont proſtituez aux nouueautez, & ont ſeruy de leur eſprit la paſſion des autres, ſont inexcuſables deuant Dieu, & deuant les hommes: auſſi n'eſtime-ie pas loüables ceux, qui voyant la force eſtablie, ſe ſont perdus de gayeté de cœur. En quelque condition que ſoit reduit noſtre païs, il a grand intereſt d'auoir des gens de bien, qui ſe conſeruent en reputation de n'eſtre point contraires au peuple: afin que l'occaſion ſe preſentant de donner vn bon conſeil, ils le puiſſent faire, & auec vne main gracieuſe, & non redoutee, & ſonder & ſouder les playes des diſſenſions ciuiles. Vn chaſteau quelquesfois qui ſe maintient, donne moyẽ de recouurer toute vne prouince: & vn ſage & aduiſé ci-

toyen ſe conſeruant en credit en ſa ville, ſera peut eſtre la ſemence du repos public. Car comme la ſanté reuient au corps malade par le moyen des parties ſaines, qui gardent entiers les principes de la vie : auſſi en vne ville la paix & la concorde ſe reſtablit par l'eſprit modeſte & non paſſionné du bon citoyen. Il n'eſt pas croyable combien d'admirables & ſalutaires effects ont produit entre les peuples, les ſeuls viſages de ceux qui auoient reputation d'eſtre iuſtes & entiers, & aimer le bien public : mais il faut que ce ſoit auec l'occaſion. C'eſt le temps qui aſſaiſonne les conſeils. Il y a vn certain moment aux affaires, lequel ſi vous ne prenez à propos, en vain vous tourmentez-vous pour en penſer venir à bout. Ce qui s'obſerue principalement en ceux qui ont à manier les eſprits des peuples aigris. Marc Aurele le Philoſophe dit en vn endroit du liure mal intitulé de ſa vie, que les mauuaiſes opinions ſont des abſcés en l'eſprit de l'homme. Si ce ſont des abſcés, il les faut de neceſſité laiſſer meurir auant que les ouurir : autrement le fer y mettra le feu, & en les entamant on augmentera le mal au lieu de le guarir. Il faut dire la verité, ce ſont eſtranges beſtes que peuples, c'eſt vn hazardeux meſtier que de les vouloir manier, quand ils ont

vne fois ſecoüé le joug des loix, & pris aux dents le frein de la liberté, ou pluſtoſt de la licence. Tous ceux qui l'auront experimenté vne fois, n'eſtimeront rien vne autre la perte de leurs biens, pour euiter vne telle & ſi inconſideree fureur. Mais il y a des choſes en ce monde, qui ne s'apprennent que par l'experience, qui eſt vne chere & dangereuſe maiſtreſſe. Donques celuy qui par neceſſité, ou par vn honneſte deſſein de ſecourir ſon païs, ſe ſera laiſſé enuoloper dans vn party illegitime, tout ce qu'il peut faire c'eſt d'obſeruer toutes les occaſions qui ſe preſentent de flechir doucement les volontez de ſes concitoyens, à recognoiſtre leur bien, & à le deſirer. Ce qu'il pourra aiſément faire par vne moderation & demonſtration de ne rechercher que leur profit, leur coulant la faiſon en l'eſprit par la parole, & les ramenãt par diſcours peu à peu à ce qui eſt iuſte. En quoy il faut qu'il imite le vin, qui du commencement par vn gouſt friand & delicieux, inuite les perſonnes à en vſer, puis ſe meſlant parmy leur ſang, & eſchaufant petit à petit tout le corps, les aſſoupit & ſe rend maiſtre d'eux. Car en fin il faut faire eſtat, que toutes grandes affaires ne ſe meinent à bout, qu'auec la douceur & la patience. Dont la Nature nous donne

vne belle inſtruction, produiſant toutes choſes, pour ſi grandes & excellentes qu'elles ſoient, par vn mouuement inſenſible. Et cela doit-il principalemẽt eſſayer à l'endroit de ceux qui ont plus d'authorité : pource qu'ils ſont comme fontaines publiques où ſe puiſent les conſeils qui perdent ou ſauuent les eſtats : le gouſt que ceux-là prennent ſe reſpand puis apres aiſément és eſprits des autres. Il profite beaucoup auſſi quand on le pratique à l'endroit de ceux qui parlẽt ordinairement au peuple: pource que ce ſont les canaux par leſquels ſe diſtilent les affectiõs, dont le vulgaire s'abreuue, & dont il eſt puis apres pouſſé à de bõnes ou mauuaiſes actiõs. Mais deux choſes ont empeſché de noſtre temps les honneſtes gens de les pouuoir aborder. La premiere, que comme gens noueaux & non experimentez aux affaires, ils ſe laiſſoient aiſément imprimer telles opinions, que vouloient ceux qui les auoient les premiers preuenus : & ſe paiſſoient volontiers de vaines eſperances, ſur leſquelles ils baſtiſſoient des chimeres en l'air. L'autre, qu'il leur eſt aduenu ce qu'on dit ordinairement, Que ceux qui pechent par art, pechẽt bien plus griefuement : car ils pechent plus opiniaſtrement, & ſe defendent de la ſcien-

ce contre la raiſon. Ils ont voulu reduire le gouuernement politic, qui conſiſte en vne prudence particuliere, ſouz des reigles generales, & en faire vne ſcience vniuerſelle. Et ainſi appliquant les reigles où il falloit appliquer les exceptions, ils ont peruerty le iugement de toutes choſes. C'eſtoit vn plaiſir que de les voir diſcourir, ils faiſoit comme les mauuais mathematiciens, qui preſuppoſant vn angle droit, ou quelque figure autre qu'elle n'eſt, font là-deſſus des demonſtrations neceſſaires de choſes qui ne ſont, & ne peuuent eſtre du tout. Car en argumentant, depuis que vous auez accordé quelque choſe de faux, on vous en tire des conſequences eſtrangement abſurdes. La formule d'argumenter de ce temps a eſté. Cela ſert pour la conſeruation de la religion, il le faut donc faire. Or la premiere partie de l'argument, qui eſtoit ſujette à eſtre niee, & prouuee, & qui le plus ſouuent n'eſtoit pas ſeulement douteuſe, mais meſme euidemment fauſſe, eſtoit touſiours poſee pour indubitable, & quelquesfois en faiſoit-on vn article de foy. Les choſes qui ſe propoſoient, eſtoient de celles qui ſe deuoiẽt examiner par vne grande & meure prudence, par l'exemple des effects qu'ont produit ſemblables affaires, &

où il falloit conſiderer le temps, les momens, les volontez des hommes, & mille autres circonſtances. Toutesfois ceux qui n'auoient ny l'experience des choſes paſſees, ny la cognoiſſance des preſentes, ont eſté ceux qui ſe ſont attribuez l'authorité d'en iuger. A tous les inconueniens que l'on leur a repreſenté, à tous les mauuais ſuccez que l'on leur a predit qui arriueroient de leurs precipitez conſeils, on n'a eu autre reſponſe, ſinon que Dieu y pourueoiroit. Cõme ſi Dieu euſt eſté aſſis là-haut expres pour obſeruer leurs paſſions, & accommoder le reſte du monde à leurs deſſeins, & non pas eux poſez çà-bas, pour obſeruer la volonté de Dieu par la diſpoſition des choſes & euenemens des affaires, pour s'y accommoder & paruenir à leur fin, ou en approcher le plus pres qu'ils pourroient par des moyens faiſables & ordinaires. Si toſt qu'ils voyoient vn chemin vn peu long & faſcheux, ils s'attachoient des aiſles de cire, & ſe jettoient en l'air pour paruenir où le deſir & la peur les tiroient: auſſi eſt-il aduenu, que leurs aiſles ſe ſont fonduës au Soleil, & ſont tombez, & en tombant ont tiré apres eux leurs citoyens en vne mer de maux & de miſeres. Ie ne voudrois pas à la verité blaſmer l'intention de tous, pour en auoir cogneu d'entr'eux qui eſtoient tranſ-

portez du zele de leur religion: mais ie doute si deuant Dieu leur volonté leur seruira d'excuse, d'auoir entrepris chose si importante, & à laquelle ils n'entendoient rien. Car si les loix ciuiles condamnent celuy qui s'ingere de faire vn mestier qu'il ne sçait pas, & le fõt respondre de tout le dommage qu'apporte son imperitie : ceux qui, comme par force, ont entrepris le gouuernement, & par leur faute nous ont jetté en tant de dangers, ne seront-ils point respõsables de tãt de morts, de tant de bruslemens, de tant de pillages, de tant de violemens, de tant de sacrileges, de tãt de blasphemes, qui sont venus à la suite de leurs mauuais & inconsiderez conseils? Ie prie à Dieu qu'il le leur vueille pardonner, mais ils sõt cause de beaucoup de maux: & nous donnent bien sujet de dire de nostre Estat, ce qu'vn ancien a dit du sien, La chose publique s'est perduë pluspar les remedes, dont elle a esté pensee, que par son propre mal. Hé quoy? me direz-vous: les gẽs de bien se taisoient-ils lors? que ne remonstroient-ils vertueusement ce qu'ils pensoient estre du bien public? que ne s'opposoient-ils à toutes ces indiscretions-là? Helas il n'y a en telles choses empeschez que ceux qui y sont! Souuent voyant ce miserable gouuernement, & la perplexité où estoient les gens de bien,

m'eſt-il ſouuenu d'vne hiſtoire, qui eſt arriuee de noſtre temps en ceſte ville. Il aduint en vne honneſte maiſon, qu'vn Singe que l'on y nourriſſoit par plaiſir, alla prendre vn petit enfant au berceau, & le porta au feſte de la couuerture: incontinent qu'on s'en apperceut, le pere & la mere accoururent tout tranſis, pleurans & ne ſçachans que faire. Car de crier ou courir apres le Singe, il euſt laiſſé tomber l'enfant, qui ſe fuſt rompu cent fois le col: ils attendoient donc ſans mot dire, & regardoient piteuſement les larmes aux yeux, & tous tremblans de frayeur ce qui en deuoit aduenir. Il arriua, & ce fut vne grande grace de Dieu, que le Singe redeſcendit tout doucement, & reporta l'enfant où il l'auoit pris. Nous auons eu, & auons les meſmes ſueurs, & auons veu, & voyons encore noſtre Religion & noſtre pauure Eſtat entre les mains d'eſtranges gens, & merueilleuſement eſtourdis, qui s'en ioüent, & les tiennent pendus en l'air du bout des doigts, & preſts à les precipiter au moindre eſtonnement. Au moins pleuſt-il à Dieu, mais ie ne l'oſe eſperer, qu'à la fin il nous fiſſent le tour du Singe, & nous remiſſent où ils nous ont pris au commencement. Certainement ie penſe, que les hõneſtes gens ſont fort excuſables, ſi voyant de ſi chers gages entre leurs

mains, le precipice où ils les auoient portez & leur naturelle imprudence, ils les ont regardé pour vn temps ſans mot dire. La premiere faute a eſté en ceux qui dés le commencement leur ont permis ſe ſaiſir & emparer de l'Eſtat : la ſeconde, que l'on nous voudroit imputer, n'a eſté que la ſuitte neceſſaire de l'autre, auſſi excuſable comme la premiere eſt blaſmable. Non que ie vouluſſe par-là defendre ceux, qui au fort du mal, meſme par vne trop grande crainte, ſe ſont touſiours laiſſez aller du coſté, où ils ont veu la force & la violence tirer : car ils ſont en partie cauſe, que nos maux ſont deuenus incurables. Et ſe peuuent auec raiſon accomparer aux fardeaux mobiles, qui ſont dans vn nauire, leſquels roulant touſiours d'vn coſté, dont le vaiſſeau panche, ſont cauſe quand la tempeſte arriue, de le faire renuerſer. Entre trop & peu de meure meſure : il y a difference entre rompre ou ployer. Comme l'on peut faillir par vne obſtination & importune ſeuerité : auſſi faut-on dangereuſement par vne grande laſcheté & ſupine conniuence, & par vne façõ de biaiſer, par laquelle on abandonne du tout la Iuſtice ſouz pretexte de ſuiure la prudence. Et pour vous dire librement, i'ay veu vn grand nombre de gens, qui ſe ſont precipitez par ceſte feneſtre-là, &

touſiours biaiſant ſe ſont en fin trouuez auſſi eſloignez du deuoir d'vn bon citoyen, comme ceux qui s'eſtoient iettez au mal tout à coup: & ont deſcẽdu auſſi bas degré à degré, comme les autres qui s'eſtoient d'vn plein ſault lancez à la confuſion. Il eſt fort dangereux à ceux, qui n'ont pas la force ou l'adreſſe de s'arreſter quand ils veulent, de ſe commettre à vne droite vallee: il faut que ceux qui laiſſent le grand chemin pour prendre les deſtours, ſçachent bien le pays, autrement ils s'eſgarent fort aiſement. Toutefois pour ce que ceſte prudence, qui cede doucement à ce qu'elle ne peut vaincre, peut profiter en beaucoup de rencontres, ſemblables à celles qui nous ſont arriuees, quand on en vſe auec iugemẽt & moderation: ie vo⁹ diray les bornes que ie luy voudrois planter. Ce ſeroit premieremẽt de ne iamais diſſimuler au commencement des remuëmens, ny cõſentir à choſe iniuſte, & qui fuſt contre les loix, pour ſi petite qu'elle peuſt eſtre: au contraire voudroy-je que l'on s'y oppoſaſt, meſmes auec la viue force, tant qu'il y a moyẽ, que le hazard eſt cõmun, & qu'il y a eſperãce & apparence qu'en hazardant, la raiſon peut auoir le deſſus. C'eſt vn grand erreur, dont beaucoup de gens ſont coiffez, de pẽſer qu'il ne faut rien hazarder en vn eſtat: ſouuent

pour ne vouloir rien auãturer pendant que lon eſt fort, on ſe laiſſe reduire à tel poinct qu'il faut auanturer foible, & rendre tres-douteux ce qui ne l'eſtoit que bien peu. La fortune, s'il faut ainſi parler, ne veut pas que nous penſions pouuoir tout aſſeurer par la prudence: il y a beaucoup de choſes où elle veut auoir part, & que l'on luy doiue la grace de l'euenement. Mais c'eſt le principal que de mettre le droict de ſon coſté: & cela fait, auec toutes les conſiderations & tous les aduantages que l'on peut prẽdre: tẽter le hazard, & commettre tout à ceſte ſouueraine puiſſance de Dieu; qui donne aux affaires telle iſſuë qu'il luy plaiſt. Si les choſes ſont venuës ſi auant, & paſſees à ſi mauuais termes, que la violence culbute les loix, & la force l'emporte pardeſſus la iuſtice, ie ne voudrois pour cela iamais conſentir à vne choſe iniuſte, ſinon pour en euiter vne plus mauuaiſe, & plus iniuſte, qui autrement en aduiendroit. Or la reigle que ie deſirerois qu'on tint en ce cas, c'eſt qu'en ceſte comparaiſon de maux, & crainte d'vn pire, nous n'y contions iamais le noſtre particulier, pour le comparer au public. Car celuy qui par crainte du mal particulier, dõt on le menace, ſe rend autheur ou miniſtre de la calamité publique, n'a rien qui le puiſſe excuſer.

Mais

Mais il faut iuger auec ſoin & prudence, ſi le plus grand mal que nous craignons qu'il n'arriue au public, ſe peut point autrement eſcheuer : s'il ne ſe peut, en ce cas compoſer auec la violence, c'eſt faire ce qu'on feroit ſur mer en la tourmente, & faire jet d'vne partie de la marchandiſe pour taſcher de ſauuer le reſte. Rarement ceux qui gouuernent des eſtats troublez, ſont-ils empeſchez à choiſir de deux biens le meilleur, mais bien ſouuẽt à elire de deux maux le moindre ; le bon ne s'y iuge tel que par comparaiſon du pire. C'eſt pourquoy vne inflexible rigueur ne ſeroit pas opportune en ces occaſions-là, & allumeroit pluſtoſt la fureur d'vn peuple licencieux, qu'elle ne l'aſſoupiroit. Et pourtant y a-il peut eſtre lieu lors d'imiter le Soleil qui va bien touſiours de l'Eſt à l'Oueſt, mais en biaiſant tantoſt vers le Nort, tantoſt vers le Sud, de peur que demeurant ferme ſouz vne meſme ligne, il ne ſeiche & bruſle ce qu'il ne doit que fomenter, & doucement eſchaufer. Le bon citoyen doit bien auoir pour ſon but, le ſalut public & la iuſtice, dont il depend. Mais quand le chemin ordinaire ne l'y peut amener, ſi faut-il qu'il s'y conduiſe par celuy qui reſte le plus cõmode. En vain ſe ſeroit-il propoſé la conſeruatiõ de ſon païs, s'il le deuoit perdre par les remedes, par leſ-

quels il les veut ſauuer. Car les affaires & les conſeils ſe meſurent principalement par la fin. Voilà ce me ſemble, ce que peut faire vn bon citoyen en public: en particulier, la ſaiſon luy donne beaucoup de belles occaſions de bien faire. Il a premierement à conſoler ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, & ſelon que les degrez d'affection le conioignent de plus pres à chacun d'eux, les aſſiſter, leur donner courage, les conſeiller à la conduite de leurs affaires, les defendre de l'iniure d'autruy, les ſecourir en leurs neceſſitez ſelon qu'il en aura le moyen. Qu'il ſe leue ſi matin, & ſe couche ſi tard qu'il voudra, la iournee ne ſera iamais aſſez longue pour ſatisfaire à tous les offices, auſquels la miſere d'autruy l'appellera. Qu'il mette la main à quelque endroit qu'il voudra, il y trouuera vne playe à penſer, ce piteux & calamiteux temps ne laiſſe rien de ſain ny d'entier. Icy l'appellera le vefuage de ſa ſœur, de là l'orbité de ſon frere, de l'autre coſté le brigandage fait à ſon amy, en vn autre endroit la priſon de ſon parent, de deçà le danger de ſon voiſin: pluſtoſt trouuera-il icy vn lieu vuide d'air, que de mal. Mais ſans ſortir de ſa maiſon il aura prou de ſujet d'employer la vertu, & faire office de bon citoyen. Car qui eſt celuy-là ſi heureux, qui n'a eſté touché durant ce temps de mille

ſortes d'afflictions ? qui n'a point ſenty les dents venimeuſes de la calomnie, que les yeux bigles de l'enuie n'ont point regardé, que le brigandage public n'a point atteint, & qu'en tous cas la deſolatiõ du païs n'a deſpoüillé de ſes biens, & enuoyé nud comme vn homme eſchapé du naufrage? C'eſt là qu'il ſe faut monſtrer homme, & faire paroiſtre que la vertu ne cõſiſte pas en parole, mais en belles & genereuſes reſolutions. Il faut premierement que le bon citoyen porte lors patiemment ſes afflictions, faiſant vn bon & religieux iugement de la Prouidence diuine, ſans laquelle vous auez entendu que riẽ n'arriue icy bas: & qu'il recognoiſſe que ſon infortune eſt ſa part & portion contingente de la ſocieté humaine, au mal commun de laquelle il doit participer volontairement, comme il a fait, & feroit au bien s'il arriuoit. Secondement, ie deſire que ceſte patiẽce-là ne ſiege pas ſeulement en ſon cœur, mais meſmes qu'elle reluiſe ſur ſon front, tant pour porter teſmoignage d'honneur à la vertu, & monſtrer ce qu'elle peut contre le malheur, que pour ſeruir d'vn miroir bien poly, ſur lequel ſes concitoyẽs puiſſent compoſer & compaſſer leurs actions, comme ſur vn beau & parfaict patron. C'eſt en tout tẽps choſe fort loüable & glorieuſe, de ſeruir

aux ſiens exemple de bien-faire: mais c'eſt choſe fort vtile,&fructueuſe en vn temps calamiteux & miſerable,de leur ſeruir d'exẽple de patiemment endurer. Comme le premier heur eſt d'euiter le mal, le ſecond eſt de ſe porter conſtamment. Or ne veux-ie pas icy entrer à diſcourir les raiſons,qui nous excitẽt à ceſte conſtance-là, qui nous la perſuadent, voire qui nous y forcent, ſi nous voulons demeurer hommes. Ce que Muſee & Orphee en ont dit deuant moy, eſt plus que ſuffiſant: toutesfois s'il falloit mettre toutes les raiſons à la balance, i'eſtimerois que celle qui eſt demeuree derriere, & qu'Orphee n'a fait qu'effleurer, emporteroit toutes les autres enſembles. Car ceux qui ſeront vne fois bien perſuadez que la mort n'eſt que le paſſage à vne autre plus heureuſe vie, ne la craindront plus: que ſi la mort outre laquelle ne s'eſtendent ny l'empire de la fortune,ny les menaces des loix, ne les eſtonne point, que feront les iniures & menaces des hommes, qui ne ſont que les mains de la fortune, & les inſtrumens des loix? Et au contraire ceux qui ne le croiront pas, quels preceptes leur peut-on donner, quelles raiſons alleguer, qui les puiſſent conſoler en leurs calamitez? Car bien que vous leur monſtriez que les afflictions nous aduiuent de droict commun par la loy de la nature,

& non par l'iniure de ceſte pretenduë fortune, & que rien n'aduient que par l'ordonnance de la Prouidence diuine, cela ne ſoude pas la playe qu'ils reçoiuent en leur cœur, de voir que l'innocence ſoit vn ſujet de miſere & de tourment. Si vous ne leur faictes rien voir de plus loin, que ceſt eſpace qui eſt enfermé entre leur naiſſance & leur mort, comme entre deux bornes, ie ne voy point pourquoy ils doiuent quitter les douceurs du monde, pour enfieler leur vie de ceſte aſpre & amere vertu. Ie ne voy rien pourquoy l'homme ne ſe doiue couroucer contre la nature, de l'auoir rendu le plus miſerable & calamiteux animal de tous ceux que le ſoleil voit; & ſe mocquer de ceſte vertu qui luy propoſe tãt de peines & de trauaux ſans aucune recompenſe. Nous auons, diſoit Platon, deux grans demons, qui nous auancent & nous retirent en nos actions, le loyer & la peine : or ne voy-ie pas que nous les puiſſions trouuer en ce monde, où la plus part du temps les bons ſont affligez, & les meſchãs à leur aiſe. Il faut donc pouſſer plus auant nos eſperances, & les faire paſſer outre les bornes de ceſte courte & chetiue vie, & cognoiſtre que la mort eſt le premier de tous nos vrais biens, & l'entree de noſtre heur & felicité. L'hõme n'eſt pas ſeulement mortel,

cõme a dit quelqu'vn, afin qu'il y euſt quelque fin à ſa miſere, afin que les bons ſoient loüez ſans enuie, & les meſchans blaſmez ſans crainte, afin que les richeſſes ſoient contemnees, comme inutiles apres elle, mais principalement afin que les bons ſoient perpetuellement heureux, & les meſchans perpetuellemẽt malheureux. C'eſt là la conſolation qui adouciſt nos trauaux, & nourriſt noſtre patience, de l'eſperance, ou pluſtoſt aſſeurance d'vne vie ſans fin, & ſans borne, qui nous attend quand nous ſortons d'icy, à laquelle, pleuſt-il à Dieu, que nous penſaſſions tous les iours, toutes les heures, & tous les momens, nous trouuerions en ceſte meditation vn ſuffiſant reconfort à nos aduerſitez, vne ſeante moderation en nos proſperitez. Mais helas! nous en reculons le plus loin que nous pouuons la penſee, & qui pis eſt, beaucoup la decroyẽt du tout: & voudroient volontiers n'eſtre plus apres la mort, de peur d'eſtre comme ils meritent. Ils font ce qu'ils peuuent, pour faire mourir leur ame auec leur corps, & vont emprunter des raiſons chez les Philoſophes anciens, pour combattre & renuerſer l'vnique but, le ſeul loyer, & la derniere fin de la philoſophie. Pour moy, i'eſtime ces gens-là aſſez punis par leur maligne opinion, qui leur rauiſt d'en-

tre les mains l'vnique eſperance, qui adoucit & aſſaiſonne ceſte faſcheuſe & amere vie: & dirois volontiers, que l'on les laiſſaſt eſtre malheureux, puis qu'ils le veulent eſtre. Mais il ſemble que vous m'ayez impoſé la charge de leur reprocher leur erreur, & les condamner par leurs propres raiſons. Car pour autre ſujet ne me pouuez-vous auoir preſcrit de clorre ce diſcours par le recit des derniers propos de ce bon vieillard, que pour les conuaincre de leur aueuglement par la lumiere d'vn ſi bel eſprit. Pour vous, ie ſçay que vous ne deſirez ny preuue ny eſclairciſſement de ce point, vous, dy-je, qui non ſeulement le croyez, l'affermez, & publiez, mais en faites quaſi la preface & la concluſion de tous vos propos, & de toutes vos actions. Tellement que le diſcours vous en ſeroit inutil & ennuyeux, ſinõ que vous ayez accouſtumé de vous en ſeruir, comme les Egyptiens de leur ſceletos, & que vous ne vo⁹ puiſſiez leuer de table ſans ouïr parler de l'immortalité de l'ame, non plus qu'eux de la mort du corps: ou peut-eſtre, comme la memoire de ce perſonnage vous eſt fort chere, vous deſiriez de la rafreſchir par la recordatiõ d'vne ſi belle fin. Ie rapporteray doncques au plus pres qu'il me ſera poſſible ce qu'il nous diſcourut ſur ce ſujet, le iour auparauant

que Dieu le retira d'icy, comme de dessous la ruine de ceſt Estat. Ce bon vieillard auoit passé toute sa vie au Palais, ayant lors atteint soixante & quinze ans. Il auoit veu beaucoup de mouuemens en ce Royaume, qui en auoient troublé le repos: mais il n'y en auoit encore point veu qui menaçassent la ruine, & dissipatiõ de l'estat. Le Roy l'ayant mandé de sa maison de Celi pour vn affaire de grãde consequẽce, & qui regardoit les remuëmens qui nous ont depuis tant trauaillez, ayant par le discours de ceſt affaire preueu les miseres qui nous deuoient accueillir, en conceut vne grande melancolie: de sorte que ceste fascherie donnant atteinte à sa santé ja debilitee par l'aage, il en tomba malade. Durant ceste maladie il estoit visité des plus celebres hommes de la ville: pource que ie luy estois voisin, & que ie l'aimois & l'honorois fort, i'y allois souuent. Le iour auant qu'il mouruts'estant troupé bon nombre de gens doctes pres de luy, & luy se trouuãt plus coy qu'il n'auoit accoustumé, se meûrent plusieurs propos mesmes de la condition des gens de bien, qui estoient appellez aux grandes charges, laquelle est quasi tousiours miserable, estant leur vertu salariee d'enuies & de faueurs pour les plus douces recompenses, & d'iniures & d'outrages pour les

plus ordinaires. Quelqu'vn vint à dire, qu'encore la religion, en laquelle nous eſtions nourris, nous dõnoit beaucoup d'auãtage par deſſus les anciens; nous propoſant le loyer de nos labeurs en l'autre vie, & nous faiſant cognoiſtre que la meilleure partie de nous ſuruit noſtre corps, voire que noſtre corps meſmes ne pourrit que pour germer & ſe renouueller vn iour en vne plus heureuſe vie, en laquelle la vertu doit receuoir la courõne qu'elle aura meritee, où les autres qui n'ont eſté eſclairez que de la ſombre lumiere de nature, n'ont peu penetrer par diſcours, ny eſtẽdre leurs eſperances plus auant que la mort, ny par conſequent auoir autre conſolation que celle de ce monde, qui eſt certainement bien petite. Ce bon Seigneur leuant la teſte de deſſus le cheuet, & s'appuyãt ſur le coude: Ie me ſuis dit-il, entretenu vne partie de la nuict ſur ce ſuject, & apres y auoir bien reſué, i'ay conclu que c'eſt la plus forte & plus certaine cõſolation, que nous puiſſions prendre, que l'aſſeurance d'vne ſeconde & plus heureuſe vie. Et bien que noſtre foy nous la donne, & que l'eſprit de Dieu nous l'ait ſpecialement reuelee, ſi ne penſé-ie pas que les Philoſophes anciens l'ayent ignoree, & que ce qu'ils ont eu de vertu ait manqué de ceſte conſolation, ſinon

qu'ils l'ayent voulu rejetter, quand la nature de ſa propre main la leur a preſentee: & croy que ſi ie vous pouuois ramener tout ce qui m'en a paſſé ceſte nuict par l'eſprit, que vous le cõfeſſeriez ainſi. Lors ſe diſpoſant de contenance & de parole, comme il auoit accouſtumé quand il vouloit continuer vn propos, nous-nous diſpoſames auſſi auec vn grand ſilence à l'oüir, & il pourſuiuit à plus pres en tels mots.

De toutes les choſes du monde, en la cognoiſſance deſquelles nous pouuous faillir, il n'y en a point dont l'ignorance ſoit plus pernitieuſe & dommageable, que de l'eſtat de noſtre ame apres ceſte vie caduque & mortelle. Car de-là deriue vne flotante anxieté & miſerable inquietude, qui faict que les hõmes ne trouuans rien en ce monde d'heureux, & n'attendans rien apres ce monde de certain, penſent eſtre enuoyez çà bas comme à vn fatal tourment où ils doiuent viure & mourir malheureux. Ils haïſſent leur vie, & craignent leur mort: & de peur de tõber en ce qu'ils craignent, ils embraſſent ce qu'ils mépriſent. Comme faiſoit ceſt Vlyſſe dans Homere, qui ſe ſauuant du naufrage accolloit vn figuier ſauuage, non pour ce qu'il l'aimaſt, mais de-peur qu'en le laſchant il ne cheuſt dans la Charybde, qu'il voyoit au

deſſous. Au contraire, ceux qui ont abreuué leur eſprit de ceſte vraye & certaine cognoiſſance, que l'ame n'eſt icy qu'en pelerinage, s'acheminant à vne autre plus heureux domicile, ne prennent pas le loiſir de ſe plaindre des eſpines & des ronces qui les eſgratignent en paſſant, ny à cueillir & bouqueter les fleurs qui s'y preſentent: mais emportez d'vne viue ardeur de trouuer vn tel giſte, ils broſſent au trauers, & negligent tout ce qu'ils rencontrent, ſinon tant qu'il leur eſt neceſſaire pour leur voyage. Or ne croiray-ie iamais que ceſte puiſſance ordinaire de Dieu, que l'on appelle cõmunément nature, qui en toutes autres choſes a eſté tãt fauorable aux hommes, leur ait denié en quelque ſiecle que ce ſoit, la cognoiſſance de ce qui eſtoit pl⁹ neceſſaire pour leur biẽ, & pour acquerir la perfection de leur eſtre: pluſtoſt eſtimeray-ie, que ceux qui ont nié ceſte immortalité, ſoient de ceux que la parole de Dieu prononcee par ſainct Paul declare inexcuſables, pour auoir eu les degrez des choſes viſibles ſuffiſans à monter aux inuiſibles, s'ils n'euſſẽt mieux aimé s'en ſeruir pour deſcẽdre, que pour monter: gens ambicieux à leur miſere, qui ont oſté la force au diſcours qui les peut rendre heureux, pour la donner à celuy qui les veut rendre mal-heureux.

Ie ne voudrois, ce me ſemble, pour les conuaincre que produire contre eux l'opinion commune de tous les peuples du monde, leſquels en quelques ſiecles qu'ils ayent veſcu, quelque endroit de la terre qu'ils ayent habité, quelques mœurs, & quelques couſtumes qu'ils ayent obſerué, ont eu pour fondement de leurs actions, polices & ſocietez ciuiles, ceſte creance, que leur ame ſuruiuoit leur corps, & n'eſtoit point ſujette à la mort. Autrement pour-quoy euſſent-ils deïfié, comme ils ont faict, les plus celebres d'entre eux, inſtitué tant d'hõnorables ceremonies en leurs memoires? Les Indiens & les Druydes ont eſté eſtimez entre les anciens payens les deux plus ſages nations, & qui auoiẽt plus profondement fouïllé au ſein de la nature, & puiſé les plus hauts ſecrets de la ſapience: ils cognoiſſoient ſi certainement ceſte immortalité, qu'ils couroiẽt à perte d'haleine à ceſte mort corporelle, qui en eſt l'entree, & ſe iettoient & precipitoient gayemẽt à toutes les honnorables occaſions, qui les y pouuoient reporter. Ceſte opiniõ a eu diuers effects en diuers peuples, mais elle a eſté en tous. Et ſi par exception s'ẽ eſt trouué quelques vns, qui ayent creu le contraire, quand ils ont hanté & frequenté les autres, ils ſont reuenus à ceſt aduis. Ce qui fait bien cognoi-

ſtre; que ceſte creance eſt nee auec l'homme: partant naturelle, partant droite, & veritable: car la nature vniuerſelle, & qui n'eſt point corrompuë par noſtre vice particulier, ne nous ſuggere que de ſaines & pures opinions. Comme elle n'addreſſe noſtre appetit,& celuy des autres animaux, qu'aux viandes qui ſont propres à les nourrir: auſſi n'encline-elle noſtre entendement, ſinon à comprendre la verité, & y conſentir comme à ſon vray obiect & aliment, & laquelle luy eſtant repreſentée,s'applique à luy,comme l'image s'engraine au moule, ſur lequel elle a eſte premierement iettee. Mais pource que ces gens-là meſpriſent pour la plus part les iugemens populaires,& penſent que la verité n'habite point parmy le vulgaire: ains croyent que la nature l'a enfouye bien profondement en terre, où il la faut trouuer auec la verge diuine de la Philoſophie, & la tirer auec les ſueurs d'vne profonde & laborieuſe meditation ; faiſons retirer les peuples & les natiõs,& leur exhibons ſeulemẽt ceux qui ont emporté la gloire par tous les ſiecles d'eſtre & les plus ſages & les plus ſçauans. Pithagoras, Solon, Socrates, Platon, Ariſtote, & tant & tant d'autres, que pour les nommer tous il faudroit autant de temps,comme il y en a qu'ils ont veſcu, ne

nous ont pas laiſſé ſeulement en la memoire des hommes le teſmoignage de ce qu'ils en ont creu, mais meſmes ils l'ont conſigné en leurs eſcrits : voire qu'ils ont poſé ceſte maxime de l'immortalité de l'ame, cõme le centre de la philoſophie, auquel venoient aboutir toutes les autres reigles, & tout ce que iamais ſe pouuoit introduire d'honneſte & de ſalutaire, pour la conſeruation de la vie ciuile, & ſpecialement pour ceſte autre partie, apres laquelle ils ont tant trauaillé, qu'ils appellent la tranquilité de l'ame. S'il y auoit doncques quelque doute en ce fait-là, ſi eſt-ce que le teſmoignage de tels perſonnages ſi concordans en cela, l'auroit eſclaircy, & deuroit ramener à ceſte opinion ceux qui font tant de cas d'eux, leſquels ſe deuroient laiſſer vaincre par l'authorité de ces grans genies de nature, puis que meſmes en ce faiſant ils rendent leur condition meilleure. Mais induſtrieux à leur propre mal pour alleger l'authorité de ces grans hommes là, ils diſent, qu'ils ne font cas que des raiſons, leſquelles ils veulent ſeparer des perſonnes, afin de les peſer toutes pures, & que la verité ne ſoit point en ceſte queſtion balancee ou enleuee par le poids du nom ou renom de ſes autheurs. Et pource veulent-ils aſſujetir ce diſcours aux reigles de l'eſcole, &

demandẽt, que l on leur demonſtre ce qu'on leur veut faire croire. Ils voudroient volontiers, que l'on les menaſt quaſi par les ſens à la cognoiſſance de ce qu'on leur propoſe, ou pour le moins par les maximes qu'on recueille des ſens, on leur concluſt ce qu'on leur veut perſuader : trop iniuſtes en cela. & peu conſiderans la nature de ce qu'ils traitent. Il faut du diſcours pour cognoiſtre les choſes, dont les formes ſont noyees en la matiere : il faut lors ſe ſeruir des ſens, & par le moyen de ce que nous touchons & voyons venir, comme par degrez, à l'intelligence de ce qui eſt plus eſloigné : mais vouloir comprendre la nature de noſtre ame de ceſte façon, c'eſt ne la pas vouloir cognoiſtre. Car eſtant ſimple, comme elle eſt, il faut qu'elle entre toute nuë en noſtre entendement, ayant à remplir toute la place, tout ce qui l'accompagneroit, l'empeſcheroit. Es choſes meſmes ſenſibles, dont le ſens eſt fort aigu, le ſentiment s'en fait ſi ſoudain, qu'il nous fait perdre la cognoiſſance de la façon dont il ſe fait. Auſſi des choſes intelligibles, celles qui ſont toutes pures occupent ſi promptement noſtre entendement, que vous ne pouuez dire ſinon qu'elles ſont, mais vous ne pouuez dire comment : car elles ne ſe font pas cognoiſtre par teſmoignages em-

pruntez, elles ſe manifeſtent d'elles meſmes, & ſont plus cognuës que tout ce qui les veut recommander. Et pource le vray moyen de cognoiſtre la nature de noſtre ame, c'eſt de l'eleuer par deſſus le corps, & la retirer toute à ſoy: à fin que reflechie en ſoy-meſme, elle ſe cognoiſſe par ſoy-meſme. Toutefois s'il y en a de ſi opiniaſtres, qui ne la veulent voir que noyee dans la chair, & iuger ſa grandeur par l'ombre de ſes effects, comme ils font la Lune par l'ombre de la terre: ſi eſt-ce qu'au trauers de ceſte ſombre & peſante maſſe qui l'enuelope, elle jette des eſtincelles, voire des flammes ſi viues de ſon immortalité, qu'il faut que ceux qui la regardent, confeſſent ou qu'ils la voyent, ou qu'ils ſont aueuglez. Il voyent que ce rayon de diuinité enuelopé dans ce petit nuage de chair, iette ſa lumiere d'vn bout à l'autre du monde: apres auoir meſuré ce qui eſt finy paſſé iuſques à l'infiny, comprend les formes de toutes choſes, & s'y trãsforme, reçoit les contraires, le feu & l'eau, le chaud & le froid, ſans s'alterer ny corrõpre. Comment donc peuuẽt-ils preſuppoſer quelque matiere en celle qui a de telles actions, veu que toute matiere eſt finie & bornee par certaines dimenſions, ne reçoit rien plus ample que ſoy, n'eſt capable que d'vne ſeule forme

forme ſubſtantielle, & ne peut contenir en meſme temps choſes contraires ? Si elle n'eſt point materielle, comme ſeroit-elle mortelle, veu que la mort, par leur dire meſme, n'eſt autre choſe que la ſeparation de la matiere d'auec la forme ? & ſi, comme d'autres, ils la definiſſent le bout du mouuement, où le trouueront-ils en l'ame ? Car nous voyons que la volonté, qui eſt ſa principale partie eſtant libre, comme ils la recognoiſſent eux meſmes, & ayant par conſequent en ſoy le principe de ſon mouuement, qui la luy peut oſter ? Rien ne ſe donnant volontairement fin à ſoy-meſmes, ce qui ſe meut à ſa volonté ſe meuuera touſiours, & par conſequent n'aura point de fin de duree, mais ſeulement fin de deſir & d'intentiõ, qui ne ſe borne que par l'infinité. Et quant à l'entendement, qui eſt l'autre principale partie, ou pluſtoſt vertu de l'ame, ne le voyons-nous pas ſortant de ſoy-meſmes, embraſſer toutes choſes, & puis reuenir en ſoy-meſmes ; & par ceſte continuelle reflexion, comme par vn mouuement circulaire, teſmoigner qu'il n'a point de fin ? Ce qu'il teſmoigne encore auſſi clairement par la nature des objects, qu'il choiſit pour ſon exercice ordinaire, & par maniere de dire, pour ſa nourriture & ſon aliment. Car il ne ſe repaiſt, ne s'entretient ſinon de la co-

gnoissance des choses vniuerselles, des idees, & des especes, lesquelles les Philosophes constituent immuables & immortelles. Les sens, qui sont instrumens corporels meslez parmy la matiere corruptible, s'arrestent bien aux choses particulieres, & considerent chasque object, selon les qualitez fluantes & perissables: mais l'entendement contemplant ce qui est de la vraye nature & essence des choses, comprend ce qui est general & egalement diffus en tous les particuliers & indiuidus, comme vn estre stable, permanent & immuable. Or faut-il que toutes choses qui sont nees pour agir, soient proportionnees à leur object: en vain trauailleroit l'ouurier sur vne matiere plus forte que son outil: en vain dõneriez-vous à digerer & à comprendre à vne chose corruptible & mortelle, choses incorruptibles & immortelles. Et quoy? ce desir insatiable d'apprendre, qui est naturel à nostre entendement, ne nous tesmoigne-il pas le semblable? Qui est-ce qui a iamais tant veu, tant cogneu, tãt appris, à qui la science n'ait r'allumé & augmenté le desir de sçauoir, au lieu de l'esteindre & appaiser? Quand i'aurois (disoit cet ancien sage) vn pied dans la fosse, si voudroy-je apprendre. Qu'est-ce à dire? C'est que l'appetit de nostre estomac se peut bien assouuir, pource que la

nature l'a proportionné à vne choſe finie, qui ſont les viandes neceſſaires pour noſtre nourriture: mais celuy de noſtte ame ſe monſtre inſatiable en ce monde, pour ce qu'elle l'a proportionné à la verité eternelle, de laquelle le corps luy empeſche la libre jouïſſance en ceſte vie, ne luy donnant pour la recueillir que le vaiſſeau des Danaides, qui n'en peut pas beaucoup receuoir à la fois, & encores eſt percé au fonds de ce miſerable pertuis d'oubliance, par où s'eſcoule la plus part de ce qu'elle en reçoit. Tellement que toute la vie de l'homme, ſi vous conſiderez exactemẽt les actions de ceux, qui ſe gouuernent par la droite raiſon, n'eſt autre choſe qu'vn effort & contention de l'ame, laquelle taſche tant qu'elle peut à reparer ceſte fluante mortalité du corps, par la participation des choſes eternelles, à la iouyſſance deſquelles elle le rameine le plus qu'elle peut. Elle voudroit volontiers luy eterniſer la vie: n'en pouuant venir à bout par la nature, elle y employe l'art & l'induſtrie, & luy procure par la gloire & par le renom vne continuation de vie en la memoire des hommes. Et pour ceſt effect nous la voyons ordinairement jettee & aduancee ſur l'aduenir, preuenant de penſee le temps qui ſera apres la mort du corps, comme nous faiſons

icy le lendemain du iour où nous viuons: & ſe pouruoyant de loüange & de gloire, comme de munitions conuenables pour vne vie heureuſe & glorieuſe, à laquelle elle aſpire. Il eſt trop aiſé à iuger, que ſi noſtre ame ne preſentoit aſſeurément ſon eſtre aduenir, elle ne s'empeſcheroit point de deſſeins qui tendiſſent plus loin que ceſte vie corporelle: & pour y paruenir ne voudroit point en tout cas hazarder ſi librement ceſte vie temporelle, apres laquelle elle n'attendroit plus rien. Quiconques ayent eſté ceux qui ont ſi courageuſement prodigué leur vie en telles occaſions, (or y en a-il eu infinis en tous les ſiecles) & qui ſe ſont, par maniere de dire, eux-meſmes immolez ſur l'autel de la gloire; ils ont en meſpriſant la mort donné vn ſignalé teſmoignage à l'immortalité de leur ame. Et ne ſe ſçauroit-on imaginer, qu'ils ayent ainſi librement accourcy leur vie pour croiſtre leur honneur, qu'ils n'ayent eſté aſſeurez en eux-meſmes d'en iouïr apres la vie: ny qu'ils ayent ſi franchement quitté les douceurs de ce monde, qu'ils n'ayent eu quelque bon gage de la recompenſe qu'ils en attendoient en l'autre. Quand l'ame ſe vient à eleuer ſur les aiſles d'vn genereux deſir, & qu'elle paſſe de ceſte region obſcure, & nubileuſe, qui enuironne la terre, à celle

plus haute, plus pure, & plus ſeraine, qui approche du ciel, elle recognoiſt en ſoy-meſmes beaucoup de belles remarques de ſon eſtre, & de traits du grand Ouurier qui l'a creée à ſon image, & y a imprimé la figure de la diuinité. Ce que ie ne dy point ſeulement pour l'auoir appris de l'oracle de verité, mais le dy apres ceux qui ne l'ont appris que du liure de la nature meſme. Car Platon, & beaucoup d'autres deuant luy, & pluſieurs autres apres, diſcourant de la creation du monde & de ſes parties, ont bien dit que les autres animaux auoient eſté creez par les moindres dieux: qui veut, à mon aduis, dire les Anges, comme par des cauſes ſecondes, leſquelles pour eſtre deſià aucunement eſloignees du premier eſtre, ne le leur ont peu communiquer parfaictement. D'autant que ceſte communication n'eſt qu'vn preſt de leur vertu, ſeparee & des-vnie de la premiere maſſe, & par conſequent aucunement imparfaite. Mais quant à l'ame de l'homme, ils confeſſent que Dieu ſeul l'a creée, & partant dependant ſans moyen de l'eſtre parfait, elle participe à ſa perfection, & eſt exempte de corruption en ſa ſubſtance, & par conſequẽt de mort. Et cela certainement eſtoit-il bien raiſonnable & conuenable à ce grand Architecte, qu'ayant baſty ce bel ouurage du-

monde, digne de porter le nom meſme de la beauté, puis qu'il ſe retiroit hors de la veuë de ſes œuures, il y laiſſaſt ſon image, comme vne ſtatuë animee, qui conſeruaſt, & exigeaſt de ceux qui la verroient, l'honneur & la reuerence deuz à ce ſouuerain Architecte & ſeigneur de l'Vniuers. Or faut-il qu'vne image faicte par vn bon maiſtre, rapporte quelque choſe à toutes les parties du ſujet qu'elle imite: enquoy pourroit-elle imiter l'eternité de Dieu, que par l'immortalité de ſon ame? puis qu'elle ne peut eſtre de meſme, c'eſt à dire, n'auoir point eu de commencement, en quoy luy peut-elle reſſembler, que de n'auoir point de bout, qui eſt à dire, eſtre immortelle? Puis que Dieu auoit cõpoſé l'Vniuers de deux differentes parties, l'vne intelligible & l'autre ſenſible, l'vne corruptible, & l'autre incorruptible; il falloit pour les lier & aſſembler vn entre-deux, qui participaſt de la nature de l'vn & de l'autre. L'homme par vn excellẽt artifice a eſté fait la piece du milieu, & pource concurrent en luy les perfections de toutes les deux parties, l'vne intelligible, & l'autre ſenſible. Il a par le moyen du corps les plus excellentes qualitez, qui ſoient és choſes ſenſibles & corruptibles: & par le moyen de l'ame les plus excellentes conditions qui ſoient aux intelligibles & incortu-

ptibles. Et bien que par ce meſlange ce qui eſt de celeſte en luy, ſoit deprimé & comme peſtry auec la terre, & abbaiſſé voire affaiſſé par le contre-poids de la chair, ſi ne laiſſe-il pas de monſtrer par vn continuel effort ſa nature, le lieu de ſon origine, ſon inclination, & la fin de ſon deſir, qui tend certainement touſiours à la diuinité, & à poſſeder dés ceſte vie preſente les beatitudes que nous remarquons en Dieu. Certainement il ne deſireroit iamais ceſte diuinité, & n'y aſpireroit pas, s'il ne la comprenoit, & ne la comprendroit iamais, ſi ce dont il la comprend eſtoit mortel, & periſſable. Car qu'elle proportion y auroit-il de la mortalité à l'immortalité? Or voyons vn peu ce que l'entendement de l'homme en cõprend, ce que ſa volonté en deſire, & il faudra, quel qu'il ſoit, qu'il confeſſe qu'ils ſont immortels. Contemplons, dy-je, vn peu d'icy bas parmy ces eſpeſſes tenebres du monde, auec nos yeux de chats-huãs, la lumiere de la diuinité: conſiderons les perfectiõs dont elle eſt reueſtuë, & par leſquelles comme par les veſtemens nous la recognoiſſons & remarquons, ne verrons-nous pas incontinent que ce ſont toutes choſes, apres leſquelles l'homme court naturellement, & trauaille inceſſamment à les acquerir, n'a plaiſir qu'à les poſſeder

& iouïr? Dieu eſt la ſouueraine bonté. Que deſire l'hõme, à quoy trauaille-il qu'au bien? ſi meſme ſes affections ſont peruerties, & qu'elles s'adonnent au mal, elles luy donnẽt le nom de bien, & proteſtent qu'elles ne le recherchent ſinon entant qu'elles le penſent eſtre bien. Oſtez à quelque choſe que ce ſoit le nom de bien, il n'en tiẽdra plus conte: tant de ſoy-meſmes il recognoiſt eſtre nay pour le bien. De ſorte que tout ce qui le veut attirer, en doit auoir ou l'eſſence, ou l'apparẽce. Dieu eſt la ſouueraine ſageſſe. Qui eſt l'homme, qui ne vueille eſtre tenu pour ſage, qui ne fuye la reputation d'eſtre fol? qui ne ſe gouuerne auec le plus de prudence qu'il peut? qui ne cherche de l'ordre & de la diſpoſition en toutes choſes? qui ne ſe reſiouïſſe en ſoy-meſmes, quand il le peut trouuer? qui ne louë, n'eſtime & n'admire ceux qui abondent en ceſte ſageſſe, comme approchans plus pres de l'excellente fin, à laquelle l'homme eſt né? Dieu eſt la ſouueraine puiſſance. Que ſouhaite l'homme d'auantage que l'authorité & le commandement? Chacun aſpire naturellement à commander: & ceux qui le ſçauent bien faire, ſont honorez entre les hommes, cõme vne eſpece de demy-dieux, enuoyez çà bas pour la conſeruation & direction du monde inferieur. Dieu eſt la ſouue-

raine verité. A quoy eſt bãdé l'ẽtendemẽt de l'hõme qu'au vray? à quoy ſe plaiſt-il, à quoy acquieſce-il, ſinõ à la cognoiſſance de ce qui eſt vrayement? Le faux meſmes n'y eſt receu que ſous le nom de vray, & n'y a perſonne ſi mal-né au monde, qui ne ſe faſche d'errer, d'ignorer, d'eſtre trompé: & au cõtraire, qui ne ſente du plaiſir & du contentement à ſçauoir & apprendre. Et certainement on peut dire, que la verité eſt la forme de noſtre entendement: car il n'entend & ne cognoiſt que tant qu'elle eſt en luy. Dieu eſt tout, & tout eſt en Dieu: l'homme deſire eſtre par tout, s'il n'y peut porter ſon corps, il y porte ſon eſprit. Entant qu'il peut il met tout en ſoy, & ſe remplit des formes & des idees de toutes choſes. Dieu eſt autheur de tout, & ſe plaiſt à faire tout: l'homme n'a point de plus grand plaiſir en ce monde, qu'à produire beaucoup de choſes, & n'y a rien qui le reſiouyſſe tant que ce qui ſort de luy, ſoient enfans, ſoient ouurages, ſoient inuentions. Dieu eſt touſiours: & l'homme ne craint rien tant que de finir, & ne ſouhaite rien tant que de perpetuer ſon eſtre: il cherche à le faire par la conſeruation de ſa vie, n'en pouuant venir à bout par là, il l'eſſaye par la continuation de ſa poſterité; & iugeant encore ce moyen-là trop debile,

il le tente par l'acquiſition d'vne grande & glorieuſe renommee. Dieu adminiſtre tout iuſtement: l'homme aime, reuere & recherche la iuſtice, comme le ſeur & ſeul lien de la vie & ſocieté ciuile. C'eſt vn grand cas, comme l'amour en eſt naturel à l'homme: ceux meſmes qui corrompus ne la veulent pas pour ſoy, l'honorent en autruy. Dieu en ſon gouuernement perſeuere touſiours en vn meſme deſſein: & l'homme en ce qu'il entreprend en veut venir à bout, il ne ſe laiſſe vaincre ny par difficulté, ny par trauail. C'eſt choſe eſtrange de ce qu'endurent les hommes, pour conduire à fin leurs entrepriſes. Dieu vit vne vie abondante, opulente, & plaiſante: l'opulence & le plaiſir ſont les ſouhaits ordinaires des hommes. Dieu ſe contemple ſoy-meſme, & s'admire: l'homme ſe conſidere ſoy-meſme, s'eſmerueille de ſon excellẽce, ſe priſe plus que toutes les autres creatures, & met toute ſon eſtude à ſe parer & honorer, & faire paroiſtre ce qui eſt d'excellent en luy. Bref vous ne ſçauriez rien imaginer en ce grand & ſouuerain Createur, dont vous ne recognoiſſiez l'homme eſtrangement deſireux, & ne voyez ſes mouuemens bandez à l'acquerir, & à s'vnir & conformer autant qu'il peut à ceſte aiſnee & incomprehenſible diuinité. Ce qui a faict

eſcrier auec eſtonnemẽt l'ancien Zoroaſtre.

O homme, que tu es vn tres-hardy ouurage!

Comme ne pouuant comprendre qu'en ce bas & mortel monde, parmy la fange & l'ordure il ſe peuſt trouuer vne ſi puiſſante nature, qui s'eſleuaſt iuſques par-deſſus les cieux, & par la cognoiſſance de tant de choſes, & imitation des actions diuines, quaſi ſe deïfiaſt ſoy-meſme en ceſte vie. Mais il deuoit auoir appris d'vn plus ancien que luy, que ce qui ſe rend ſi eſmerueillable en l'homme, n'eſt rien qui tienne de la terre, ny de ceſte baſſe & corruptible demeure : c'eſt vne diuinité comme bannie & exilee pour vn temps du ciel ſon vray domicile, qui vague & erre çà bas dans noſtre corps, fait continuellement ſon effort pour paruenir à ſon vray ſejour, & ſe relancer à ceſte heureuſe & celeſte habitation, de laquelle, ſelon qu'elle s'approche plus pres, plus diuine ſe monſtre-elle. Pourquoy penſeriez-vous, ie vous prie, qu'és derniers iours de noſtre vie en ceſte agonie & lutte, que l'ame fait auec le corps, noſtre eſprit ait plus de force & de vigueur, ordonne plus prudemment & plus ſainctement de toutes choſes, preuoye plus certainement l'aduenir, le prediſe & prophetiſe, ſinon pource qu'il com-

mence à ſe rapprocher de ſon origine, à ſe rejoindre à ceſt eſtre immortel, & participer à la verité eternelle. N'obſeruez-vous pas que les pierres qui tombent d'enhaut, plus elles s'approchent de la terre, & plus elles deſcendent viſte: le feu au cõtraire qui monte vers le ciel, plus il eſt eleué, & plus il haſte ſon vol: pource que naturellement chaque choſe plus elle ſe ſent pres de ſon repos, & de ce qu'elle deſire, & plus s'y meut-elle & pouſſe-elle vigoureuſement. Ainſi noſtre ame eſtant ſur le poinct comme de rentrer en ſa ſphere, & ſe reioindre à la diuinité, ſe monſtre plus diuine, rauiue ſes forces, & redouble ſa vertu. Or ce qui a tant de diuinité, & tend perpetuellement à la ſource de la diuinité, qui doutera qu'il ne ſoit immortel? Donc l'immortalité de l'ame reluit en toutes ſes actions. Mais quand autre choſe ne la teſmoigneroit, la Prouidence diuine la monſtreroit euidemment. Car puis qu'il y a Prouidence, dequoy ie croy que ceux qui ont des yeux, quand bien ils n'auroient point d'entendement, ne peuuent douter, il faut qu'il y ait vne iuſtice au monde: s'il y a iuſtice, il faut que les bons ſoient recompenſez, & les meſchans punis. Ils ne le ſont pas touſiours en ceſte vie, où nous voyons ſouuent les gens de bien viure en

pauureté, & mourir en peine: & au contraire les meſchans viure en delices, & mourir en repos. Il faut doncques que les ames viuent apres le corps, pour receuoir le loyer ou la punitiõ de leurs bonnes ou mauuaiſes actions. Les meſchans veulent eſtoufer par diſcours le reſſentiment que l'homme a de l'immortalité de ſon ame, mais ils ne peuuẽt par effect. C'eſt vn rayon de lumiere, que la nature a allumé en noſtre cœur, qui ſert de fanal à la vertu, pour la guider parmy ces tenebres mortelles, & de flambeau furial à la meſchanceté, pour anticiper ſes meritez tourmens. Nous autres Chreſtiens ſommes à la vérité en cela principalement bien plus heureux que les payens, que Dieu ne s'eſt pas contenté de ce que nous pouuions apprendre de l'immortalité de nos ames, par le liure commun de la nature, & à l'aide de noſtre foible raiſon: mais nous en a voulu luy-meſmes confirmer le teſmoignage par ſa propre parole, & enflammer en vne claire & pleine lumiere les premieres eſtincelles de ceſte eſperance naturelle. O bonté diuine, vous auez preſenté aux autres la verité comme voilee & enuelopee, mais pour nous vous l'auez fait deſcendre du ciel toute nuë, & decouler en nos eſprits par les canaux de voſtre ſaincte parole. Heureuſe

& admirable parole, qui nous ſuggere en vn moment tout ce que les veilles de tant d'annees ont peu acquerir de plꝰ beau aux eſprits des plus ſçauans philoſophes. Parfaite ſcience, qui ne laiſſe plus lieu de douter apres ſes preceptes: excellente diſcipline, dont les reigles ſont tous principes, qui ſe perſuadent ſoy-meſme. D'elle nous apprenõs que nos ames ſont creées & parties de vos mains, & decoulees en nos corps pour les conduire & gouuerner. Que nous ſommes colloquez icy comme en vn magnifique temple, pour y contempler voſtre toute-puiſſance, reuerer voſtre infinie bonté, entendre voſtre ſaincte volonté, & y obeïr. Que ceſte vie n'eſt que l'apprentiſſage de nos ames, leſquelles apres le temps & les labeurs qui leur ſont ordonnez, doiuent eſtre leuees de garde, miſes en liberté, & renduës au repos eternel, où elles trouueront dequoy aſſouuir ce deſir de diuinité, dont elles ont eſlancé icy les premieres pointes au trauers de ceſte peſante & empeſchante chair. D'elle apprenons-nous d'auantage, que non ſeulement nos ames apres ceſte vie en trouuent vne autre plus heureuſe: mais nos corps meſmes pourriſſans icy comme le grain dans la terre, germeront en nouueau fruict, & ſe renouuelleront en eſtat de gloire & de per-

fection. Pour cela la Diuinité deſcendant du ciel, c'eſt derechef meſlee parmy la chair, pour remouler & repaiſtrir noſtre humanité, difformee & deffiguree par le peché: s'eſt rejointe auec nous, pour nous pouuoir retirer auec elle : s'eſt humiliee, à fin de nous exalter: a viuifié ſon humanité apres la mort, pour viuifier en nous l'eſperance de ceſte glorieuſe reſurrection, dont elle a voulu eſtre les primices, & par laquelle nous ſerons introduits en l'heritage de gloire, receuans & en l'ame & au corps la ſplendeur incomprehenſible de la lumiere eternelle. Mais le paſſage pour arriuer là c'eſt la mort. Mort deſirable, puis qu'elle nous fait changer de vie auec tant de profit. Mort, non mort, puis que c'eſt le commencement de la vraye vie, & que nous ne ſommes dans ce corps, que comme le pouſſin dans la coque, qu'il faut caſſer pour eſclorre, ou comme l'enfant dans la matrice, qu'il faut quitter pour venir au iour. Laiſſons la craindre à ceux qui penſent que tout perit auec le corps, ou à ceux qui attendent apres elle la peine de leurs meſchancetez. Et puis que nous auons tant de teſmoignages & ſi certains gages de noſtre vie future, & ſommes aſſeurez que mourans icy en la crainte de Dieu, en la foy de ſon Fils bien-aimé, & confiance de ſa bonté

nous deuons reuiure là haut, & entrer en gloire auec luy au thrône de ſa diuinité, paſſons allegrement, & depoſons librement le fardeau qui nous empeſche & arreſte, comme nous ferions des habits profanes à l'entree d'vn ſainct temple. Quant à moy, mes amis, ie me ſens tantoſt arriué à ce port, auec vne grande conſolation de mes afflictions paſſees, & preſentiment de la felicité que i'attens. I'ay flotté au monde en de grandes & dangereuſes tourmentes, elles ont agité mon ame, mais elles ne l'ont peu, graces à Dieu, renuerſer. Ie ſçay bien que la condition de l'infirmité humaine m'a, comme elle fait tous les autres, fort eſloigné de la perfection que Dieu deſire en nous: mais pour le moins ne m'a-elle iamais fait perdre la ferme & conſtante volonté d'auancer ſon honneur & ſa gloire, ny rié rabatre de l'affection qu'vn bon citoyen doit à ſon païs. Ma conſciẽce me rend ce teſmoignage, & ce teſmoignage me rend la mort douce & agreable. Ie voudrois bien à mon dernier ſouſpir faire encor quelque ſeruice au public, mais n'en ayant autre moyen, ie m'en retourneray vers vous, qui eſtes de mes meilleurs amis & des ſiens, & pour le dernier office que ie puis rendre à vne ſi ſaincte amitié, ie vous coniureray, que puis que vous demeurez icy pour clorre

clorre la fin d'vn miſerable ſiecle, vous affermiſſiez vos eſprits par belles & conſtantes reſolutions, afin de ſouſtenir courageuſemẽt les efforts de la tempeſte qui menace cet Eſtat, & vos fortunes particulieres. Car tous les âges paſſez ont peu veu de miſeres & calamitez, que vo⁹ ne deuiez voir en vos iours. Le dedans, le dehors de ce royaume, les grands & les petits, ſont tous comme furieuſement pouſſez à ſa ruïne & deſolatiõ. Vous ſerez tout eſtonnez vn de ces iours quand vous verrez les loix renuerſees, le gouuernement changé, tout mis en confuſion, ceux qui gouuerneront auec deſſein de ſe perdre eux & leur païs, & qu'il ne ſera pas permis aux gens de bien d'ouurir la bouche, & donner vn bon & ſalutaire conſeil. Souuenez-vous lors que vous eſtes hõmes, & que vous eſtes François. Que voſtre courage ne s'enfuye pas auec voſtre bon-heur. Fichez-vous au droict & à la raiſon, & ſi la vague a à vous emporter, qu'elle vous accable le timon encore en la main. Voicy le tẽps qu'il faut preſenter l'eſtomac à la fortune pour la defenſe de l'Eſtat, & couurir de ſon corps celuy de ſa patrie. Sans doute ceſte ruïne ne ſe peut euiter ſans vn grand & genereux courage de ceux qui s'y oppoſeront, ce que tous les gens d'honneur, à mon aduis, doiuent faire. Vous

ſçaurez bien toutefois temperer par prudence, ce qu'vne obſtinee auſterité ne feroit qu'aigrir & empirer, & ſuiure le deſtin ſans abandonner la vertu. Vous courrez en bien faiſant de grans hazards, & ſouffrirez beaucoup d'iniures: mais que vous peut-il arriuer de ſi eſtrange ou horrible, que l'eſperance du ſouuerain bien auquel ie vous vay deuancer, n'adouciſſe? Voilà quaſi les meſmes propos que nous tint ce grand & ſage perſonnage. Ie vous les ay recitez à regret, ſçachant bien que l'imbecillité de ma memoire & rudeſſe de ma langue, feroient beaucoup perdre du poids de ſes raiſons, & de la grace de ſon diſcours. Que ſi vous l'euſſiez ouy luy meſme auec ſa douce & agreable façon, il euſt enflammé en voſtre ame vn ſi vif & ardent deſir de la beatitude eternelle, qu'il n'y a affliction au monde, dont il ne vous euſt eſteint le ſentiment.

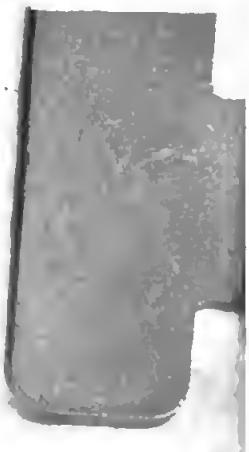
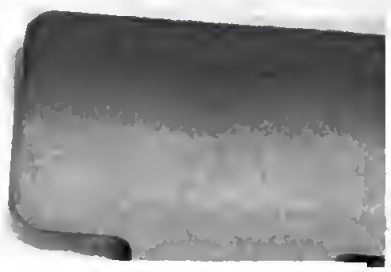
Là Linus finit ſon propos, & moy tout reſiouy & conſolé. Il faut bien, luy dy-je, que ce diſcours fuſt beau, veu que vous qui en tous autres me rendez fort ſatisfait, m'auez ſemblé au recit de ceſtuy-cy vous ſurmonter vous-meſmes. Ie croy que l'air & la ſouuenance de ce grand perſonnage-là, qui vous eſt encore freſche & preſente pour l'hõneur & l'amitié que vous luy auez portee, animoit

voſtre langue, & inſpiroit en vous quelque choſe de plus qu'humain. Pleuſt à Dieu que ce propos peuſt continuer auſſi long temps que nos miſeres, ie m'aſſeure que tant que i'aurois les aureilles pleines de tels diſcours, i'aurois l'eſprit vuide d'ennuis. Ie vous iure que de puis le temps que ceſte calamité nous a accueilly, ie n'ay rien rencontré qui m'ait rendu ceſte vie plus ſupportable, que ce que i'ay entendu de vous trois, ces trois derniers iours icy, mais principalement ce iourd'huy. Lon dit que Ptolomee fut contraint de defendre à Egeſias Cyrenien, de plus diſcourir en public de l'immortalité de l'ame: parce que la pluſpart de ceux qui l'oyoient, s'auançoient la mort de leur main. Cela me fait croire qu'il eſtoit mal inſtruit du ſujet qu'il traitoit. Car i'eſtime qu'il n'y a rien au monde, qui nous donne plus de courage à endurer patiemment nos miſeres, que les raiſons que i'ay maintenant appris de vous: qui en peu de mots nous auez repreſenté qu'elle eſt la cauſe & la fin de nos afflictions, & quelle recompenſe trouue noſtre patience, quand nous y pouuons perſeuerer iuſques au bout. C'eſt pourquoy ie deſirerois pour la conſolation de mon pauure pays affligé, qu'au contraire de ce que lon feit à Egeſias, l'on vous contraignit tous trois de continuer tous

les iours en public vn ſemblable diſcours. Mais pour ce que c'eſt choſe que ie ne puis eſperer, i'ay bien deliberé de conſeruer ſoigneuſemẽt en ma memoire tout ce que i'en ay appris de vous: & à mon premier loiſir (ſi tant eſt que nos infortunees eſtudes en puiſſent obtenir quelcun) le conſigner en la foy des lettres, pour le laiſſer à la poſterité: Afin d'inſtruire en ſemblables aduentures, ceux qui viendront apres nous, & par meſme moyen leur rendre teſmoignage qu'en vn ſiecle treſ-corrompu, & entre des hommes eſtrangement denaturez, nous auons veſcu auec vne grande compaſſion de la miſere publique, & encore plus grand deſir de la pouuoir ſoulager.

Fin de la Conſtance & Conſolation.

A61 14514140



A 2.